

JEAN PAUL LE MOËL



KISS LANDING

ROMAN

Table des matières

- 1 Un épais brouillard...
- 2 Si tu vas à Rio...
- 3 Une colère de l'Aconcagua
- 4 Idylle à Dakar
- 5 La pas catholique Isabelle
- 6 Une réunion syndicale

DEUXIEME PARTIE

- 1 Départ pour un vol de routine
 - 2 Le vol est reporté
 - 3 Exit les tracas du sol
 - 4 Un imprévu
 - 5 Changement de destination
 - 6 Exit Pedro
 - 7 Cap sur Cuba
 - 8 La cabine s'envole
 - 9 Retournement de situation
 - 10 Judith craque
- Epilogue

1 Un épais brouillard...

Le Boeing 707, Château d'Andelys, immatriculé FBKCE, appartenant à la LAF, (Lignes Aériennes Françaises), venait de se poser sur la piste de l'aérodrome de Tours. La visibilité ne dépassait pas un kilomètre. L'avion n'ayant pas utilisé ses phares, ainsi qu'il est recommandé par brouillard, seul le bruit des réacteurs en poussée inverse indiqua à ceux qui l'attendaient sa prise de contact avec le sol. A l'entrée de la bretelle de sortie, le pilote alluma les phares de nez, afin de se diriger en suivant une ligne peinte au centre de la voie de roulement. Le déplacement était lent car la visibilité avait encore baissé. Un halo de lumières tamisées indiqua l'approche de l'aérogare. Deux bâtons lumineux s'animèrent aux mains d'un homme chargé du placement de l'appareil. Ses gestes étaient précis, très professionnels ; mis en croix, les bâtons indiquèrent la fin de la manœuvre. Un après l'autre les réacteurs s'éteignirent ; ne resta plus que le bruit de l'APU¹, un petit réacteur situé dans la queue de l'appareil et destiné à fournir du courant pendant les escales. Certains aérodromes l'interdisaient à cause du bruit qu'il générait ; ce n'était pas le cas de ce terrain de décollage de la région parisienne qui ne s'animait qu'en cas de fermeture des aéroports de la capitale.

Non loin de l'avion, un homme en uniforme ôta les mains qu'il avait plaquées contre ses oreilles pour se protéger du bruit ; il s'agissait du chef d'escale, temporaire lui aussi. Quand les conditions météorologiques se dégradèrent en région parisienne, la compagnie le mettait en place à Tours avec une équipe réduite. "La planque !" disaient ses collègues. Vrai et faux. Il pouvait rester plusieurs jours sans voir un avion, mais dès que Paris fermait, la pression devenait insupportable entre les appels téléphoniques de la hiérarchie et les récriminations des passagers qui supportaient mal d'avoir à effectuer le reste de leur voyage par la route, tellement la publicité avait tendance à présenter le transport aérien comme un train avec des ailes. La frénésie du progrès occultait le fait que deux décennies auparavant il fallait encore cinq jours pour traverser l'Atlantique. Le Boeing 707 qui venait de se poser à Tours venait précisément de New York. "Je vais affronter les fauves", dit le chef d'escale en se dirigeant vers la passerelle mobile, sorte d'escabeau géant qu'on venait de positionner.

On allait encore traiter d'incapable un pilote 'infoutu' de se poser par brouillard en 1970, avec tous les radars et moyens électroniques modernes dont il disposait ; on se jurerait de ne plus jamais monter dans un avion de la LAF. Certains voudraient téléphoner de toute urgence à leurs correspondants à Paris et ce serait une nouvelle occasion de vitupérer la nullité du téléphone en France (ce en quoi, dans ce domaine, on ne pouvait leur donner tort !)

– Bonsoir, commandant, dit le chef d'escale en pénétrant dans le cockpit, l'atterrissage, ça allait ?

– Limite, répondit le capitaine, Raoul Duroc, ancien de l'Aéropostale et spécialiste des lignes sur l'Indochine avant la guerre à bord du trimoteur Dewoitine 338. Je ne sais pas si vos patrons vous l'ont dit, mais, mon cher ami, avant la guerre on se posait zéro zéro² au Bourget, alors, qu'on ne nous parle pas de progrès. (Le 'cher ami' aurait pu lui répondre qu'on ne traversait pas l'Atlantique en avion avant la guerre³, mais il préféra ne pas entamer une polémique.) Qu'est-ce qu'ils ont prévu pour nous ?

– Au choix, l'hôtel à Tours ou bien rentrer avec les passagers par la route.

– Et l'avion ?

– Il repart à Rio après escale à Las Palmas où le courrier régulier est tombé en panne ; l'équipage est déjà là, il est venu par la route lui aussi.

¹ Auxiliary Power Unit. (Groupe auxiliaire de puissance)

² Visibilité et plafond nuls... quelques dizaines de mètres tout de même.

³ Uniquement en hydravion.

– J’ai deux ou trois petits trucs à dire au pilote qui prend la suite, rien qui n’empêche le ‘zing’⁴ de s’envoler mais il vaut mieux qu’il sache.

– Rien de grave au moins ? s’inquiéta aussitôt le chef d’escale qui se voyait mal avec un avion sur le dos, alors qu’on en annonçait deux autres aux premières heures de la matinée.

– Si je vous dis que ça va, c’est que ça va, c’est notre boulot et pas le vôtre. J’ai encore eu une prise de bec avec un collègue à vous qu’on appelle ‘dispatcher’ là bas ; ces messieurs ont la prétention de nous apprendre notre métier.

– Cela n’a jamais été mon cas, croyez-le bien, monsieur Duroc.

– Comment il s’appelle, mon collègue ?

– Quéinnec, Paul Quéinnec.

– Je parle du patron, pas du copilote.

– C’est lui le commandant de bord.

– Quéinnec, commandant de bord... ! Je n’ai pas vu le temps passer.

– Tous ces jeunes vont nous pousser dehors, s’exclama le mécanicien, un ancien, lui aussi.

– On ne peut pas toujours être et avoir été, osa dire le copilote à qui il tardait de passer à la place gauche.

– Je vous souhaite d’avoir la même passion que nous, reprit le mécano, mais ça n’en prend pas le chemin.

– Allez, on laisse la place, dit Duroc, en reculant son siège.

Au bas de la passerelle, l’équipage suivant attendait que Duroc ait quitté l’avion. Quéinnec fit les présentations ; Duroc serra les mains.

– Vous avez été vite, mon cher Quéinnec, dit-il en désignant les quatre galons qui ornaient les manches de l’uniforme.

– Pas aussi vite que je ne l’aurais souhaité. Il n’y avait pas de copilote de votre temps, aussi vous ne pouvez pas savoir...

– Mais si, je sais. (A sa sortie de l’école, Paul avait été un moment le copilote attitré de Duroc. Il se souvenait de sa gentillesse et de sa simplicité pour un homme qui avait côtoyé les grands anciens entrés dans la légende, tels que Mermoz, Reine, Guillaumet, Saint Exupéry. A l’encontre de nombre de ses collègues anciens, il laissait volontiers le manche à son copilote et lui faisait part volontiers de son expérience. Pour Paul, Duroc était un grand monsieur, un des rares parmi les pilotes d’avant guerre à avoir réussi sa qualification sur avion à réaction.) Toujours aussi sportif à ce que je vois. mon cher Quéinnec

– Compliment pour compliment, je voudrais bien être comme vous...

– A mon âge ! Jusqu’à cette année, cela allait encore, mais les vols de nuit commencent à me fatiguer. C’était si mauvais que cela à Orly ?

– Nous devons convoier un avion sur Las Palmas. Il n’y avait même pas les minima pour décoller ; nous sommes venus par la route.

– Par moments j’ai l’impression qu’à la météo ils ouvrent le parapluie, je racontais au chef d’escale qu’avant guerre on se posait zéro zéro au Bourget.

– Je l’ai fait aussi à la Postale de nuit. Ce ne serait pas possible avec un 707.

Duroc n’avait pas l’air persuadé. Il se passa la main dans les cheveux qu’il avait drus.

– De toute façon, ça va bientôt être fini tout ça : je prends ma retraite à la fin de l’année.

– Déjà ! ne put s’empêcher de s’exclamer Paul qui n’imaginait pas qu’un tel homme puisse s’arrêter de voler un jour.

– Bientôt 59 piges mon cher.

– La retraite c’est 60.

– 30 ans d’aviation, 30 000 heures de vol... je peux me retirer, vous ne pensez pas ? Je préfère le faire volontairement pour ne pas avoir l’impression qu’on me met à la porte. Pas un seul mort sur la conscience, pas un avion vraiment cassé.

⁴ Un des nombreux mots d’argot des premiers temps de l’aéronautique pour désigner un avion.

– Belle carrière.

– Je crois qu'on peut le dire, sans fausse modestie ... je vous souhaite la même... Je vous laisse. (Il serra la main de son jeune collègue ; Paul crut y sentir une certaine nostalgie qui se vérifia par la phrase qui suivit :) Je vous envie d'avoir tant d'années devant vous, mais comme l'a dit mon copilote: on ne peut pas être et avoir été.

Deux années plus tard, Quéinnec sera peiné d'apprendre que Duroc s'était noyé au cours d'une partie de pêche en mer au large de Biarritz. C'est ce qu'il avait désiré : au cours d'un vol il lui avait confié son désir de ne pas mourir dans un lit.

Le chef d'escale attendait à l'écart que la conversation entre les deux commandants prenne fin. Dès que Duroc s'éloigna, il s'approcha de Paul :

– Quand vous voulez, commandant, le plus tôt sera le mieux.

– On y va, on y va, à condition encore qu'on puisse décoller car la visi n'a pas l'air terrible.

C'est bien ce que pensait le responsable de l'escale, tout en se disant que s'il n'y avait pas décollage il n'y aurait pas non plus d'atterrissage.

Au pied de la passerelle, Quéinnec rejoignit Lucien Reboul, le mécanicien navigant de l'équipage, un ancien lui aussi, un peu bourru, qu'il ne fallait pas prendre à rebrousse-poil.

– Tout va bien, chef ?

– J'suis pas chef, j'ai jamais voulu l'être.

Quéinnec lui mit la main sur l'épaule :

– Façon de parler, chef.

Reboul se racla la gorge :

– Une bricole sur le 4, les pleins se terminent.

– 40 tonnes ?

– Un peu plus.

Les vieux mécanos avaient l'habitude d'en mettre toujours un peu plus qu'ils baptisaient 'goutte du mécano' ; tant que cela n'influaient pas sur les performances au décollage, Quéinnec laissait passer. L'avion était à vide, on était loin des limitations.

– Combien ?

– Combien quoi ?

– Combien en plus ?

Reboul fut tenté de répondre : "qu'est-ce que cela peut te foutre !" mais se retint.

– Dix. (en fait c'était vingt)

– Toujours ça de moins à embarquer à Las Palmas.

Pas tout à fait vrai, car pour transporter dix tonnes de carburant supplémentaires, il faudrait en consommer quelques-unes. Il existait des tables qui le disaient exactement en fonction de la distance et de la masse au décollage de l'appareil. Ce problème était souvent sujet de discussion entre les mécanos et les pilotes car même certains jeunes mécanos avaient adopté le principe de la 'goutte'.

Il laissa Reboul monter devant lui. Quand il pénétra dans le cockpit, son copilote Louis Grenier, casque aux oreilles, faisait les essais radio. Il lui frappa sur l'épaule ; l'autre se retourna.

– Tu me donneras le résultat.

– Quel résultat ? demanda Grenier en déplaçant légèrement un écouteur.

– Du match au parc des Princes.

– Tu sais très bien que...

– Mais oui, je sais, répliqua Quéinnec en prenant place.

Grenier haussa les épaules, repositionna le casque pour terminer les essais. Une fois de plus il s'était laissé prendre aux plaisanteries de son ami Quéinnec avec qui il faisait équipage depuis deux ans.

Les trois hommes étaient maintenant assis à leurs places respectives. En place avant gauche : Paul Quéinnec, commandant de bord ; à droite, Louis Grenier second pilote ; entre les deux : Lucien Reboul, sur un siège pivotant qui lui permettait de faire face aux instruments moteurs du panneau

pilote et de son panneau mécanicien disposé longitudinalement. Ils étaient prêts à mettre en route et attendaient les papiers que devait apporter le chef d'escale.

Celui-ci arriva en courant :

– Ah, ne me parlez pas de ce boulot. Cela fait deux jours que je suis là à ne rien foutre et là tout d'un coup, il y a de quoi devenir dingue. Il y avait un Français à bord, je crois que je l'aurais bouffé, tellement il a été odieux.

– Ce ne sont pas les meilleurs, remarqua Paul.

– Que voulez-vous dire ?

– Du temps des anthropophages en Afrique, ceux qu'ils préféraient étaient les Allemands.

Le chef d'escala haussa les sourcils puis finit par esquisser un sourire :

– Ah oui ! (La remarque l'avait un peu détendu. Il leur fit signer les papiers.) Rien de particulier ?

– Si, fit Quéinnec. (“Quoi donc encore !”) Le nettoyage cabine n'a pas été fait.

– Je n'ai personne sous la main... à moins que je ne le fasse moi-même !

– Je ne vous le reproche pas, je vous demande simplement d'envoyer un télex à Las Palmas pour qu'ils prévoient une équipe.

– Ah, oui... bien sûr. Je m'en occupe tout de suite. Bonne route. (En quittant le cockpit, il ajouta :) Tâchez de décoller.

– On le fera, même les yeux fermés.

Portes fermées, escabeau retiré, mécano au sol à l'écoute, l'avion était prêt pour la mise en route des réacteurs.

Reboul se saisit d'un document sous cache plastique :

– Paré pour la check list ?

– Parés, répondirent en chœur les deux pilotes.

Reboul lut à haute voix les différents items auxquels chacun répondait suivant que la vérification s'adressait à lui...

– Ceintures attachées.

– Ceintures attachées, répondirent en chœur les trois hommes.

– Check list avant mise en route terminée, conclut Reboul.

Quéinnec indiqua au mécano sol qu'ils étaient prêts pour la mise en route des réacteurs et poursuivit :

– Mise en route du 3. (moteur intérieur tribord)

Une vanne fut ouverte qui permit à l'air sous pression en provenance d'un compresseur au sol d'actionner le démarreur pneumatique du réacteur qui commença à ronronner. Alimentation de carburant ouverte, mise sous tension des bougies de démarrage : une légère explosion se fit entendre et le réacteur accéléra jusqu'au régime de ralenti.

– Mise en route du 4. (moteur extérieur tribord)

“Mise en route du 2, puis du 1... mise en route terminée, vous pouvez quitter l'écoute.”

Grenier contacta la tour de contrôle qui lui donna les indications de force et direction du vent (inexistant) ainsi que la pression atmosphérique, le QFU (piste en service), l'heure de la mise en route et autorisa l'avion à rouler.

Cales enlevées, phares de roulage allumés, le 707 commença à rouler en se dandinant comme un gros canard pataud. Les bords de la piste de roulement étaient à peine visibles.

– Tu crois qu'on aura les minimas pour décoller ? s'inquiéta un peu Grenier.

– Si on les a pas on fera comme si... à moins que vous n'y voyez un inconvénient.

– Je te fais confiance, répondit Reboul.

– Moi aussi, bien obligé, dit Grenier.

– Je force personne, si t’es pas d’accord, dis le franchement... t’as jamais décollé sous capote⁵ au Bourget ?

– Si.

L’avion venait de s’aligner sur la piste. La visibilité ne dépassait pas cent mètres. A peine si on distinguait deux marques centrales distantes chacune de 50 mètres. Comme on l’a tous appris à l’école, il faut deux traits discontinus pour donner l’impression d’une ligne.

– D’accord pour décoller ? demanda Quéinnec.

– D’accord, répondit Reboul d’une voix ferme.

– Et toi, Louis ?

– D’accord.

– Dis à la tour qu’on est paré pour décoller.

Le contrôleur fit remarquer qu’il n’y voyait plus grand chose :

– Et vous, c’est comment ?

– Qu’est-ce que je lui dis ? demanda tout bas Louis.

Paul se saisit du micro :

– On a presque nos deux cent mètres... maintenant on les a.

– Charlie Echo, autorisé à décoller.

Tous les parapluies étaient ouverts. En cas d’incident pour ne pas parler d’accident, le contrôleur avait fait son boulot de signaler une visi exécrable ; le pilote avait déclaré 200 mètres de visi, personne ne serait en mesure de vérifier.

– Tu regardes dehors, je décolle aux instruments, dit Quéinnec à son copilote.

Sur freins, Quéinnec déplaça légèrement en avant les quatre manettes de poussée afin d’égaliser le flux des réacteurs, puis les avança franchement jusqu’à obtenir la poussée de décollage laquelle, au moment où l’avion quitterait le sol, équivaldrait à une puissance de 32 000 chevaux, beaucoup plus qu’un cargo de milliers de tonnes n’en disposait alors que la masse de l’avion dépassait à peine 140 tonnes.

Frémissant sur ses roues comme un pur sang au départ d’une course, le Boeing commença à rouler lentement puis en accélération constante jusqu’à la vitesse de 250 km/h qui lui permettrait de quitter le sol. (Au poids maximum il lui aurait fallu 300 km/h)

En milieu de piste, Grenier n’avait plus aperçu qu’un plot de la ligne centrale mais l’avion gardait un cap constant et se trouvait bien au milieu de la piste. Il fut cependant soulagé quand le nez de l’appareil se souleva et qu’il entendit la commande de rentrer le train, opération dont il était chargé.

“Train rentré, volets rentrés, altimètres réglés, check list de montée terminée...”

Le château d’Andelys, nez pointé au sud-sud-ouest, glissait en force sous l’immense dôme étoilé.

“Sortie” de France.

“Entrée” en Espagne. Survol de Madrid, de Séville.

“Sortie” d’Espagne.

“Entrée” au Maroc. Travers de Casablanca, d’Agadir.

“Sortie” du Maroc.

“Entrée” aux Canaries.

De l’avion au sol, du sol à l’avion, les messages radios, secs, condensés, précis, en français, en anglais, en espagnol, ponctuèrent la progression du Boeing Fox Bravo Kilo Charlie Echo (selon l’alphabet phonétique international)

– Canaria control, Fox Charlie Echo demande à descendre.

– Charlie Echo de Canaria Control autorisé à descendre, rappelez à 10 000 pieds.

Grenier rappela à 10 000 pieds, fut autorisé à poursuivre puis transféré à la fréquence de la tour de Las Palmas.

⁵ On équipait la place gauche des cockpits d’avions d’entraînement d’une capote afin de simuler un décollage en aveugle, le pilote instructeur en place droite conservant la totale visibilité.

- Charlie Echo autorisé à atterrir.
- Tous les phares, commanda Paul.

La visibilité était grande, on apercevait les lumières du port et de la ville.

Une puissante nappe lumineuse balaya l'entrée de piste et les abords. Le Boeing toucha des roues en un 'frouf' puissant et presque aussitôt les réacteurs rugirent en jet inverse afin d'apporter une aide appréciable aux freins à disque. Ils furent en mesure de prendre la première bretelle de sortie, également appelée 'taxiway'.

Un homme, lumignons électriques aux poings, accueillit l'appareil peu après l'entrée dans le vaste parking. Freins de stationnement serrés, Quéinnec attendit d'être connecté avec le mécanicien au sol.

- Groupe électrique branché, cales en place.

Les réacteurs furent arrêtés, freins desserrés. Check list après arrêt réacteur.

Reboul se leva pour ouvrir la porte de cabine avant. La passerelle en attente vint se plaquer contre le fuselage. Un homme monta en courant.

– Messieurs, bonjour (le jour ne se lèverait que dans deux heures), le moins qu'on puisse dire c'est que vous êtes attendus.

- Ma mère me disait souvent que j'avais une tête de messie, répliqua Quéinnec.

Le chef d'escale ne releva pas, tout à son problème. Le Château de Villeneuve qui assurait la ligne Paris Buenos Aires la veille était tombé en panne à Las Palmas.

– La panne n'était pas franche, on a pensé pouvoir en sortir, mais dans l'après-midi, après un échange de messages avec les ateliers à Orly, il en est résulté qu'il nous faudrait changer le réacteur. Ne nous plaignons pas, première panne en 6 ans. Ce n'est pas comme avec les conventionnels (avons à hélice) n'est-ce pas monsieur Reboul, vous vous souvenez ?... Commandant, le plus vite sera le mieux, n'est-ce pas ?

- Dès que les pleins sont effectués ainsi que le nettoyage de cabine.

– Le corps de ballet⁶ est en place.

– Le PNC⁷ ?

– Ils arrivent avec le car des passagers, ils étaient dans le même hôtel.

– Le PNT⁸ ?

– Ils ont pris l'avion d'Ibéria en fin d'après-midi, on enverra un autre équipage dès que le réacteur sera changé.

– Dure journée pour vous.

– 24 heures sur le pont.

– Vous dormirez après notre départ.

– Pas tellement, j'ai un avion à midi.

Un groupe d'hommes et de femmes s'affairaient à l'extérieur et à l'intérieur de l'avion. Une camionnette s'arrêta au pied de l'escabeau : trois jeunes femme et trois hommes en sortirent. Revêtus de l'uniforme de la compagnie, ils portaient une housse à vêtements repliée sur le bras. Ils retirèrent leurs bagages de la camionnette, les posèrent au pied de l'escabeau et montèrent à bord.

Paul préparait le trajet Las Palmas-Dakar avec son second. Un des membres du groupe qui venait de monter à bord pénétra dans la cabine de pilotage. Le bas de la manche de son uniforme s'ornait d'un galon de couleur blanche, signifiant son grade de chef de cabine, c'est à dire responsable de l'équipage commercial. Il se présenta : Jean Claude Rouet, chef de cabine.

Paul n'avait jamais navigué avec lui. C'était souvent le cas maintenant que la LAF avait atteint une dimension internationale. Sur un équipage de dix personnes il lui arrivait de ne connaître que Louis, son second. L'inconvénient que pourrait entraîner sur le plan du travail cet anonymat, était

⁶ Plaisanterie classique dans les escales en jouant sur les mots balai et ballet.

⁷ Personnel navigant commercial (hôtesses et stewards)

⁸ Personnel navigant technique (pilotes et mécaniciens)

compensé par une standardisation très poussée des méthodes, de telle sorte que sans se connaître physiquement on avait l'impression de se trouver en pays de connaissance.

Paul repartit avec lui en cabine pour voir où en était le nettoyage. Le 'corps de balai' était à l'arrière, achevant son travail. Au passage, les stewards et hôtesse se présentèrent au commandant.

– Je n'ai vu que deux hôtesse, dit Paul au chef de cabine.

– Effectivement, je ne vois pas la troisième, c'est une nouvelle, elle viendra se présenter plus tard.

Pleins effectués, Quéinnec donna son accord pour l'embarquement des passagers. Les cent vingt passagers, Sud Américains pour la plupart, bien traités par l'escale de Las Palmas, ne se plaignaient pas trop du retard, à l'encontre des passagers en provenance de New York, ainsi que l'avait apporté le chef d'escale de Tours. Ils avaient tout à fait admis qu'une compagnie aérienne, aussi bien organisée soit-elle, ne puisse se permettre de garder en réserve des appareils valant 6 à 7 millions de dollars (nous sommes en 1970)

Louis effectua le décollage. Après un virage à droite il prit le cap vers Dakar : deux heures de vol.

En croisière, pilote automatique branché, clôture des communications avec Las Palmas effectuée, Paul se relaxa un peu. Les étoiles avaient déjà leur éclat particulier des tropiques. La croix du sud et la fausse croix prenaient le relais de l'étoile polaire pour l'orientation. Une étoile filante raya le ciel. Enfant il faisait un vœu (une coutume profondément ancrée et qui tendait à disparaître), toujours le même : celui de devenir pilote. Il l'était... aucun souhait particulier ne lui vint à l'esprit, il était heureux de son sort...

– Bonjour, commandant, je n'ai pas eu le temps de vous saluer avant, veuillez m'excuser.

Cette voix féminine le fit sursauter à double titre : il ne s'y attendait pas et... ce timbre... ! Il prit un temps avant de se retourner, feignant de régler un instrument, puis, tout souriant, il tourna la tête.

– J'étais en train de me dire... mais c'est bien vous, en hôtesse, Claire Monneau.

– Plus maintenant, j'ai repris mon nom de jeune fille... Loussac... vous vous souveniez donc de moi ?

– Tout de même... après...

Elle mit un doigt sur ses lèvres en lui souriant. Claire... qu'il pensait ne jamais revoir !

Louis avait toujours le regard fixé vers l'avant. Paul le désigna.

– Lui aussi, vous le connaissez. Louis, regarde qui est là.

– J'avais reconnu la voix.

– Il était avec vous le fameux jour où...

Ce fut cette fois à Paul de mettre un doigt sur ses lèvres. Elle se tut.

– Si je vous gêne, je peux sortir, intervint Reboul, d'un ton mi figue mi raisin.

– Claire, je vous présente le plus vieux et le plus grincheux de tous les mécanos de la LAF.

Reboul se leva, s'inclina pour dire avec sourire :

– Lucien Reboul, pour vous servir.

– Non, c'est moi qui vous sers, je suis venue précisément pour voir ce que vous désiriez.

– Un café bien fort et bien sucré, dit Reboul.

– Et vous, commandant ?

– Un sourire, mais je l'ai déjà eu.

– Comme je m'aperçois que vous vous connaissez, reprit Reboul, je n'ai pas besoin, miss, de vous présenter Paul Quéinnec, le pilote de charme de la LAF, un peu play boy sur le retour... si vous vous faisiez des illusions, ma chère, il est encore temps de vous les ôter.

– Quand les illusions sont agréables, pourquoi y renoncer ?

– Si vous êtes du genre victime, alors je ne dis plus rien.

Grenier arborait un petit sourire en coin, il savait que cette réflexion du mécano n'avait pas plu à Paul. Cette réputation n'était certes pas usurpée mais il n'aimait pas qu'on la souligne aussi brutalement. Louis s'attendait à une réaction : c'est sur lui qu'elle tomba.

– Si tu ne veux pas qu'on se retrouve au Brésil, tu ferais mieux de remettre le nez dans tes instruments, entendit-il.

– A vos ordres, commandant, répondit-il en portant la main droite à hauteur de son oreille. Est-il aussi interdit de sourire ?

– Oui, quand on n'a pas de raison.

– J'en ai une.

– Va te faire foutre.

L'humeur était passée ; Paul se retourna vers Claire qui assistait à cette passe d'armes en se demandant s'il n'aurait pas mieux valu se retirer. Quéinnec la retrouvait telle que dans son souvenir : regard toujours un peu effarouché issu d'yeux d'un bleu très clair, cheveux blond pâle, ramassés en chignon, formes épanouies d'une femme approchant la trentaine, mère d'une petite fille. Ces retrouvailles inattendues, entre ciel et terre, l'avait ému plus qu'il ne voudrait jamais l'admettre. En retour elle le fixait, du brillant dans le regard. A l'est, une trouée dans la nuit annonçait la naissance du jour. Paul se retourna vers l'avant :

– Je dois contacter Dakar, maintenant.

– Vous ne voulez vraiment rien ?

– Non, rien, merci.

– Et vous, monsieur Grenier ?

– Rien non plus, merci également.

– De vrais chameaux, nos pilotes, capable de traverser n'importe quel désert sans boire.

– Ce que tu n'es pas capable de faire sans parler, toi, lui lança Quéinnec.

– Je suis sociable, moi, que veux-tu.

Claire se sauva :

– Je n'oublie pas votre café, monsieur Reboul.

– Une perle, cette miss, elle connaît même mon nom.

Il avait fallu l'insistance du chef de cabine pour que Claire vienne se présenter à l'équipage de conduite. Dans la camionnette qui les conduisait à l'avion, Rouet leur avait parlé de Quéinnec.

– Je n'ai jamais volé avec lui mais il a la réputation de quelqu'un de rigoureux, un peu à cheval sur les principes. Vous n'oublierez pas de vous présenter.

Le nom avait provoqué une forte émotion en Claire. Certes, du jour où elle avait rejoint le groupe des hôtes de la LAF, elle s'attendait bien à revoir un jour ou l'autre Paul Quéinnec. Pourquoi avait-elle choisi cette compagnie plutôt qu'une autre ? Comment se comporterait-il ? Lui en voudrait-il ou lui avait-il pardonné ? Lorsqu'elle le vit entrer en cabine en compagnie de Rouet, elle eut une réaction d'enfant et courut s'enfermer dans les toilettes arrière. Elle n'en sortit que lorsqu'elle sut que Paul avait rejoint le poste de pilotage.

– Où étiez-vous ? lui demanda Rouet, le commandant vous a cherchée.

– Un petit problème.

– Vous irez vous présenter en vol.

Au moins elle aurait le temps de se préparer mentalement, comme si on pouvait se préparer à ce genre de choses !

Il n'avait pas eu l'air de lui en vouloir ; son regard avait semblé chaleureux et n'avait pas manqué de la troubler comme...

– Alors ? lui demanda une des hôtes.

– Ils sont bien sympas tous les trois.

– Je n'aime pas trop le commandant, il se prend pour ce qu'il n'est pas !

Sur le radar de bord, la côte africaine apparaissait en bande claire sur le côté gauche de l'écran. Sur la droite, quelques échos de la taille d'une fourmi indiquaient la présence de bateaux, cargos et pétroliers géants faisant le tour de l'Afrique. A 150 milles, droit devant, une pointe apparut sur l'écran. Peu à peu se dessina une tête de girafe telle que se présente la presqu'île de Dakar sous un certain angle. Une tache un peu plus noire indiquait la ville. Paul entra en contact avec la tour de

Yoff, nom de l'aérodrome de Dakar, et lui communiqua son heure d'arrivée. Le phare des deux mamelles lançait ses derniers éclats avant sa fermeture diurne. La côte se découpait, soulignée par l'écume des vagues se lançant à l'assaut des rochers. Train et volets sortis, le Charlie Echo se présenta en finale. Une légère brume, caractéristique des terrains en bord de mer faussait l'appréciation des distances et hauteurs : la mauvaise heure, entre chien et loup. Paul demanda une lecture attentive de la sonde altimétrique.

– Comme si tu avais besoin de me le demander, ne put s'empêcher de répondre Reboul. 50, 40, 30, 20, 10, 5, 5 pieds.

Quéinnec arrondit un peu haut, le contact fut franc mais pas brutal : la visibilité n'était pas fautive. Le tonnerre des réacteurs en jet inverse troubla la tranquillité de ce début de journée... Le sifflement du dernier réacteur se mua en un grognement sourd avant de s'assoupir. Reboul nota l'arrêt des réacteurs : 6 heures TU⁹, également l'heure locale de Dakar.

L'équipage qui assurait la suite du courrier était déjà au pied de l'avion ; la transmission des consignes se fit rapidement. Quelques conversations particulières s'ébauchèrent, mais l'heure était tardive pour les arrivants et, matinale pour les partants.

Une dizaine de passagers débarquaient à Dakar ; les formalités de douane et police s'effectuèrent rapidement. Un vieux car, conduit par un Noir, habillé comme s'il était à la montagne, amena l'équipage à l'hôtel N'Gor, situé au bord de la mer à quelques kilomètres.

A la descente du bus, un léger vent du nord chargé d'effluves marins apporta une caresse bienvenue. Les derniers 'traîne-matin' remontaient l'escalier intérieur conduisant à la boîte de nuit de l'hôtel. Un steward s'étant assis à côté de Claire dans le car, Paul n'avait encore pu lui parler depuis l'atterrissage. Dans le hall, il s'approcha d'elle :

– Si ça te dit d'aller faire une ballade cet après-midi, je loue une voiture.

Elle approuva d'un signe de tête affirmatif.

Les chambres affectées, les bagages marqués, la petite troupe gagna les ascenseurs. Paul prit le même que Claire. Pressé contre elle, il retrouvait l'odeur de sa peau, de sa chevelure. Les souvenirs qu'il avait contenus dans l'avion remontaient en force. Dans le couloir, il lui serra la main et la regarda au fond des yeux ; elle semblait troublée. Le garçon d'étage, un grand Sénégalais l'attendait devant sa chambre avec ses bagages. Il connaissait bien Quéinnec, un habitué de l'hôtel qui avait le pourboire facile.

– Alors, patron, ça va ?

– Ça va, Mamadou.

– Ça fait longtemps que tu n'es pas venu... toi pas malade ?

– Non, mon vieux mamadou, le patron il voulait plus que je vienne, c'est tout.

– C'est bon.

– Et la fatou, ça va ?

– Ça va comme ça... le caractère, pas bon.

– Faut la dresser, Mamadou.

– Ah, patron ! Je voudrais bien... mais elle... toute jeune fatou et moi... un peu vieux.

– Mais non, tu es un solide gaillard.

Il lui donna une tape sur l'épaule et sortit de sa poche quatre billets de cent francs CFA. Mamadou eut un grand sourire.

– Merci patron, merci beaucoup... toi besoin de rien ?

– Un peu de sommeil, c'est tout.

– Bonne nuit, alors.

Et il sortit en fermant la porte. Paul prit une douche, défit sa valise, déplia la moustiquaire, s'allongea dessous. Par la fenêtre ouverte, derrière les rideaux tirés, le bruit du ressac lui parvenait ; il hésita avant de prendre le téléphone :

⁹ Temps universel, celui du méridien de Greenwich, heure de référence pour la navigation aussi bien maritime qu'aérienne.

– Claire, c’est moi Paul.

2 Si tu vas à Rio...

Immense, des kilomètres de sable et de mer, la plage de Os Bandeirantes au sud de Rio de Janeiro était presque déserte en ce jour de semaine.

Programmé pour une rotation sur l’Amérique du Sud devant durer une dizaine de jours, Louis Grenier était accompagné de sa femme Denise. Avec Paul, ils avaient loué une Volkswagen pour la journée afin de se libérer de la foule de Copacabana. Après quelques heures passées au soleil, ils monteraient pour déjeuner dans la forêt de Tijuca où l’altitude (800 mètres), ajoutée à une végétation très dense, leur apporterait calme et fraîcheur. Le ciel était couvert au départ de Rio et la pluie menaçait mais en fin de matinée le soleil des tropiques avait percé la couche nuageuse et commençait à mordre les peaux. En particulier celle de Denise, allongée sur le sable, en position d’adoration du dieu soleil.

– Faites attention, Denise, lui dit Paul qui portait un chapeau de paille et avait revêtu un polo à manches courtes, je n’ai pas envie de ramener un homard cuit ce soir.

– C’est tellement bon, Paul, après ce sale hiver parisien. Vous, vous y êtes toute l’année, au soleil, tandis que moi...

– Vous n’avez qu’à vous présenter au recrutement d’hôtesse, ils acceptent les femmes mariées maintenant.

– Ah, non ! s’écria Louis, à la maison, dans l’avion... c’est le divorce assuré. Sans vacances conjugales, un mariage est voué à l’échec.

– Retire ces paroles tout de suite, dit en riant Denise qui venait de se mettre sur un coude, sinon c’est moi qui demande le divorce sur-le-champ.

Louis s’approcha d’elle en rampant sur le sable, à la façon d’un crocodile et lui sauta dessus. Elle poussa des petits cris : “au secours, au viol !” avant que Louis ne lui cloue le bec d’un baiser vorace.

– Il n’y a pas de viol entre époux, dit Paul qui regardait cette scène d’un air mitigé.

Il avait failli se marier une ou deux fois mais au dernier moment, il avait toujours reculé. Il approchait des quarante ans et commençait à regretter que personne ne l’attende à ses retours de courrier même si cela signifiait la perte de sa liberté. Qu’en faisait-il de sa liberté, sinon courir d’une aventure à une autre ? L’entente, la complicité, les regards que se jetaient par moment Louis et Denise, leurs rires, la façon dont ils se touchaient par moments, l’agaçaient tout en lui suscitant des pincements au cœur.

– Suffit, les amoureux, vous avez toute la nuit pour vous tripoter.

– Vous ne seriez pas jaloux, par hasard, Paul ? s’écria Denise.

– Oui, je le suis, na, vous êtes contente.

– Qu’est-ce que vous attendez alors, il y en a tellement qui soupirent pour que vous les épousiez.

– Des noms.

– Tu dois en connaître, toi, Louis.

– J’en connais, mais il n’en voudrait pas... ce qu’il lui faut... c’est une qui n’est pas encore née.

– Tu m’emmerdes avec ta philosophie à la con.

– Il n’y a rien de tel que la vérité pour emmerder les gens.

– Bon, qui vient se baigner ? (A moins d’être un bon nageur, il n’est pas recommandé de se baigner sur cette plage d’Os Bandeirantes où les vagues déferlent en rouleaux plus ou moins dangereux en fonction de l’état de la mer au large. Ce jour-là elles paraissaient domptables.) Tu viens, Louis ?

- Vous croyez que c'est prudent ? s'alarme Denise.
- Pratiquer notre métier, croyez-vous que c'est prudent ?
- Il y a de moins en moins d'accidents.
- Il y en a encore, il y en aura toujours.
- Raison de plus pour ne pas ajouter d'autres dangers.
- J'étais sur le point de t'envier tout à l'heure, Louis, mais avoir en permanence un fil à la

patte, très peu pour moi.

- Merci pour le fil.
- Je viens, dit Louis, qui se leva d'un bond et se mit à trotter aux côtés de Paul.

Ils s'arrêtèrent, les pieds dans l'eau. La mer grondait. Vu de plus près, elle semblait dangereuse.

- Tu crois qu'on peut y aller ? demanda Louis.

– Les rouleaux ont l'air vicieux. (Paul se souvenait de l'année passée où après s'être fait rouler par plusieurs vagues, il n'avait pu en réchapper que par une grande maîtrise de sa respiration.) De quoi on va avoir l'air si on revient sans s'être jeté dans les vagues ?

- De gens raisonnables.

- Je ne suis pas raisonnable.

Il courut, se jeta sous une première vague, émergea, plongea sous une seconde. Louis vit une énorme vague prendre naissance au loin. Il voulut crier mais Paul l'avait vue. Lorsqu'elle approcha, il lui tourna le dos et commença à nager le plus vite qu'il put. Louis le vit littéralement surfer sur la vague ; lorsqu'elle se retira, Paul était à plat ventre sur le sable. Louis s'approcha :

- Ça va ?

Paul se relevait, du sable plein les cheveux.

- C'était une balèze, mais elle ne m'a pas eu. On arrête les conneries.

Ils revinrent. Denise s'était levée pour les surveiller. Elle ne dit rien, mais son silence était plus parlant qu'un flot de reproches. Elle s'approcha de Paul et lui enleva un peu de sable des cheveux avant de reprendre sa position allongée. Les deux hommes restèrent silencieux un moment.

Un bruit de voiture leur fit tourner la tête. Une Volkswagen venait de se parquer tout près de la leur.

- Qu'est-ce qu'ils foutent, bougonna Paul, ce n'est pourtant pas la place qui manque !

Une jeune femme sortit de la voiture ; le vent de terre rabattait ses longs cheveux blonds sur son visage. Elle s'avança en zigzag sur le sable, laissa tomber son sac de toile à une centaine de mètres d'eux et s'agenouilla face à la mer. Elle resta un moment ainsi, le visage offert au soleil. Puis, soudain, elle se leva, ôta sa robe sous laquelle elle portait un deux pièces, et courut vers la mer. Pas un moment elle n'avait jeté le moindre regard vers eux.

– Elle n'a tout de même pas l'intention de se baigner, alors que... dit Denise qui n'acheva pas sa phrase.

- Ces Brésiliennes sont parfois fort téméraires, dit Paul.

- Elle n'a rien d'une Brésilienne.

- Au Brésil on trouve toutes les races, une véritable arche de Noé humaine.

Tout en répondant à Denise, Paul suivait avec attention les mouvements de la jeune femme. L'inconnue s'arrêta un instant à la limite de l'eau, les jambes écartées, laissant ses pieds s'enfoncer petit à petit dans le sable. Puis, tordant ses cheveux, elle les fixa avec un élastique et se lança vers la mer. Un peu inquiet au début, Paul fut vite rassuré par sa technique, la même que la sienne, la seule permettant de se baigner sur ces plages. Lorsque la vague commençait à déferler, elle plongeait à sa base et ressortait à l'arrière, pour revenir portée par la vague suivante. Il vit au loin en naître une un peu plus forte que celle qui l'avait fait renoncer. "Celle-là, elle n'a pas intérêt à la louper et à se trouver au large ou au bord !" Ce qui n'avait pas l'air d'être le cas ; elle n'était pas dans une bonne position. Il se leva et commença à se diriger vers l'eau. La vague précédente en se retirant l'avait entraînée trop loin. Il courut et voulut crier. L'énorme masse d'eau approchait, de plus en plus monstrueuse, elle n'allait pas tarder à déferler et apparemment la jeune femme ne l'avait pas vue et revenait en forçant contre le courant qui freinait son avance.

Un bouillonnement d'écume la recouvrit. Lorsque l'eau se retira en un violent courant de reflux, il l'aperçut qui luttait désespérément à quatre pattes. Elle essaya de se mettre debout mais les jambes sciées par la vitesse du flot, elle retomba sur le dos et fut emportée. Il la vit se retourner et tenter de nager désespérément, quitte à perdre le souffle.

– Laissez-vous aller, cria Paul, sans se demander si elle allait le comprendre, laissez-vous aller, la prochaine vous ramènera.

Elle n'avait pas l'air effectivement de comprendre et son visage reflétait la panique. Il courut vers elle qui flottait désormais sur le dos, les yeux fermés. Il voulut la prendre par le bras mais les jambes sciées il perdit l'équilibre. Il vit Louis qui venait à la rescousse.

– On a un petit moment de bon, viens m'aider.

Louis n'hésita pas et s'approcha de Paul qui, tenant l'inconnue à bras le corps, revenait vers le bord avec le flux. Il saisit un bras et s'arc-bouta quand l'eau se retira. Ils réussirent à résister et quand ils furent à sec, ils emportèrent la jeune femme hors de portée de la mer. Denise venait d'arriver, une serviette à la main.

– Qu'est-ce que je peux faire ?

– Vous prenez chacun un bras, je me charge des pieds.

Quand ils arrivèrent près de leur campement, Denise lâcha prise, l'inconnue tomba sur le dos avec un bruit sourd.

– Qu'est-ce que je viens de faire là ? s'alarma-t-elle aussitôt.

– Vous ne pouviez faire mieux.

En effet, sous le choc, la presque noyée eut un hoquet ; un peu d'eau sortit de sa bouche. Paul s'agenouilla, lui appuya plusieurs fois sur la poitrine, puis, lui ouvrant la bouche, y appliqua la sienne afin de réamorcer le circuit de respiration. Les couleurs revinrent peu à peu. Il se releva, s'écarta pour ne pas lui faire d'ombre. La partie basse du maillot avait glissé, laissant voir une toison blonde. Denise remit le maillot en place.

– Très important, remarqua tout haut Paul.

– N'ajoutons pas au stress de la noyade celui de se trouver nue devant vous.

– Je n'y aurais pas pensé.

– Vous auriez peut-être même préféré que je l'enlève complètement.

– Je n'y avais pas pensé non plus.

– Denise ! fit son mari.

– Quoi, Denise ?

– Tu aurais pu te dispenser... !

– Eh ben quoi ! répliqua Denise, un peu honteuse toutefois, bien qu'elle n'avait songé qu'à détendre l'atmosphère.

Pendant ce temps l'inconnue avait ouvert les yeux, d'un bleu lumineux.

– Vous nous avez fait peur, mademoiselle, dit Denise. (Aucune réaction apparente.) Comment on dit en portugais ? Paul ?

– Je préfère lui demander comment elle s'appelle... como se chama senhorita ?

Un peu de vie apparut dans le regard, la jeune femme se souleva sur ses coudes :

– Je m'appelle Claire, Claire Monneaud, je suis française.

– Vous nous avez fait peur, mademoiselle, répéta Denise.

– Madame, rectifia Claire.

– Vous nous avez fait peur, madame.

– Je suis vraiment désolée, j'ai pourtant l'habitude de ces rouleaux.

– Aujourd'hui les vagues étaient plus vicieuses que d'habitude... moi-même j'ai arrêté un peu avant que vous n'arriviez, dit Paul.

Claire se passa la main dans les cheveux, pleins de sable :

– Je dois être affreuse.

– Cette réflexion prouve que vous êtes remise.

Elle se dirigeait de nouveau vers la mer.

– Où allez-vous, demanda Paul.

- M’ôter tout ce sable sur mes cheveux, mes épaules.
- Je viens avec vous, une fois suffit.
- Je ne suis pas une enfant.
- Si, répondit-il d’un ton sans réplique et pour le lui prouver, il lui prit la main.

Ils marchèrent en silence. Le contact de cette main dans la sienne lui était agréable ; en était-il de même pour elle ? Ils avaient de nouveau les pieds dans l’eau.

- Attendons que celle-là passe, nous pourrons aller après.
- Bien, monsieur le maître nageur.
- Moquez-vous, si je n’avais pas été là...
- Est-ce nécessaire de le rappeler ?
- Non, et c’est même maladroit.

Elle s’échappa de sa main et plongea dans une eau qui n’allait pas rester claire longtemps. Elle eut le temps cependant d’ôter la plus grande partie du sable de son corps et de ses cheveux et revint vers Paul qui se surprenait à la regarder avec un intérêt grandissant bien qu’elle leur eût précisé qu’elle était mariée.

- Voilà, dit-elle, je suis présentable.
- Je vous aimais mieux ensablée, ça me rappelait quand nous étions enfants et que filles et garçons jouaient à s’enterrer dans le sable.
- Je n’ai jamais joué à ça, quand j’étais jeune nous n’allions jamais à la mer, mais je peux y jouer maintenant si cela vous fait plaisir, après tout je vous dois bien ça.

- On a dit qu’on n’en parlait plus.
- On n’en parle plus ; vous me donnez la main pour traverser la rue ?

Paul ne se fit pas prier et c’est main dans la main qu’ils revinrent vers Louis et sa femme qui, la première, comprit qu’entre ces deux êtres, il se passait quelque chose.

- Louis, tu ne veux pas aller chercher la glacière dans la voiture.

Louis s’exécuta. Entre temps, Claire leur expliqua que son mari faisait partie de l’ambassade de France au Brésil, et qu’ils étaient là depuis trois ans. Louis revint.

- Vous voulez boire quelque chose ? demanda Denise.
- Votre humour est redoutable, Denise, fit Paul, pince sans rire.
- En quoi ? se rebiffa-t-elle.
- Après tout ce qu’elle a bu.
- C’est vous qui êtes odieux.

– Cela fait du bien de se trouver parmi des gens gais, et elle fut la première à éclater de rire, en prenant la bouteille de coca cola glacé que lui tendait Denise.

Son rire était cristallin, jeune et plut beaucoup à Paul. A ce stade, qu’est-ce qui ne lui plaisait pas en elle, sinon le fait qu’elle ait un mari ? Une idée jaillit en force :

- Avez-vous des projets pour cet après-midi ?
- Rien de particulier... ma petite fille est en France...

“Patatras, en plus, elle avait une fille !”

Denise embraya aussitôt :

- Une fille, quel âge ?
- Trois ans.
- Une petite carioca, donc, dit Paul.
- Comment savez-vous ?
- Vous venez de nous dire que vous étiez au Brésil depuis trois ans. Je retiens tout... de vous.

Elle lui adressa un sourire charmant. Denise voulut en savoir plus. En retour, Claire lui demanda si elle avait des enfants ?

- Mon mari ne s’estime pas encore prêt, mais il va falloir y songer : j’en veux au moins trois.
- Et vous, monsieur, je n’ai pas retenu votre nom.
- Paul Quéinnec.

– Sans femme, pas d’enfant, tout au moins déclaré : Paul est ce qu’on appelle un célibataire endurci, précisa Denise.

- On t’a rien demandé ! maugréa Paul.
- Mon mari l’était aussi, jusqu’à ce qu’il me rencontre.

Paul n’apprécia pas cette précision. Mais contre toute logique, un espoir se maintenait en lui. Il consulta sa montre.

– Vous avez vu l’heure, vous autres ? (Et il se tourna vers Claire :) Nous avons l’intention d’aller déjeuner dans la forêt de Tijuca.

- Je connais, j’aime bien.
- Vous nous accompagnez et on vous reconduit après à l’ambassade.
- Ce n’est pas de refus.

Ils se levèrent pour se diriger vers les voitures.

– Je vais avec madame, dit Paul, cela fait plus de deux heures que nos jeunes mariés ne se sont pas trouvés en tête-à-tête.

– Jeunes mariés de deux ans, rectifia Denise, mais c’est comme aux premiers jours, en tout cas pour moi.

- Pour moi aussi, ajouta Louis.
- Ne te crois pas obligé de le dire.
- Si je le dis c’est que je le pense.
- C’est beau et rare, remarqua Claire, soudain songeuse.

Ce qui laissait entendre que cela n’allait pas si bien que cela avec son mari, en déduisit Paul.

Le mois de mai se terminait. En hémisphère sud, à la latitude de Rio le soleil approchait de sa hauteur diurne maximum. Les nuages de la matinée s’étaient dissipés rapidement. Un fort vent d’ouest en altitude en reformait au passage de la montagne ; ils se dissolvaient à quelque distance, procurant une sorte de visière à la barrière montagneuse.

Paul, à qui Claire avait laissé le volant de sa voiture, longea la plage un bon moment puis obliqua par un chemin empierré. La route, étroite et sinueuse, présentait par endroits des pourcentages importants ; la Volkswagen qui n’était plus de la première jeunesse peinait à la sortie des virages. Au fur et à mesure de l’ascension le revêtement se dégradait, la chaussée ravinée par le passage des petits torrents qui se formaient lors des fortes pluies.

- Vous êtes sûr que c’est la bonne route, demanda soudain Claire.
- Non, mais tant qu’elle monte nous sommes dans la bonne direction.

– Parfois ces chemins s’arrêtent sans raison et il n’y a plus qu’à faire demi-tour. (Elle se retournait de temps en temps.) Votre ami ne semble pas se poser de questions, il connaît peut-être la route.

- Pas plus que moi, mais il a l’habitude de me faire confiance.
- Vous avez l’air assez content de vous, d’une façon générale.
- Et c’est pas bien ?
- Oui et non.
- Donc je vous déçois.
- Je n’ai pas dit ça et si c’était le cas, cela ne peut avoir aucune incidence sur ma vie.
- Sur la mienne peut-être.

Elle ne releva pas car le terrain devenait glissant, comme la route.

La végétation s’était faite dense ; le sommet des arbres se perdait dans les nuages ; la visibilité en souffrait. Les cascades se succédaient ; les racines des arbres en surplomb ruisselaient. Cette nature sauvage, omniprésente, aurait angoissante pour un citoyen, ce qui ne semblait pas être le cas des deux occupants de la Coccinelle. Le sommet de la pente qu’ils gravissaient péniblement se trouvait dans les nuages ; ils finirent par y entrer eux aussi.

- Vous voilà chez vous, dit Claire.
- Chez moi ?
- Dans les nuages.
- Ah !
- Vous n’êtes pas très causant.

- Cela dépend.
- Je ne vous inspire peut-être pas.
- Ça doit être ça.
- Au moins vous êtes franc.

En fait, il s'en voulait d'être attiré par une femme qui vivait à des milliers de kilomètres de sa base d'affectation, mariée, mère d'une petite fille. "*Quel avenir peut-il y avoir entre nous ? Tu ferais mieux d'arrêter là, tout de suite !*" Et pourtant, chaque fois que sa main quittait le pommeau du levier de vitesses, il lui fallait faire un effort pour qu'elle ne tente pas de se poser sur le genou de sa voisine ou lui prendre la main qui reposait sur sa cuisse.

Claire se recroquevilla sur son siège, releva ses jambes, remonta la vitre de son côté puis ferma les yeux. Le sifflement de la turbine de refroidissement moteur, le bruit rythmé des essuie-glaces meublèrent le silence. Paul se concentrait sur la conduite, ce qui n'était pas inutile étant donné l'état de la route et les conditions de visibilité. Mais il n'arrivait pas à se libérer de cette présence obsédante à sa droite. Un coup d'œil dans le rétroviseur lui permit de vérifier que Louis suivait. Il n'avait pas ce problème, lui, installé qu'il était dans une union affichée, légale, dans laquelle il semblait s'épanouir.

La route déboucha soudain dans une clairière, Paul crut voir des panneaux. Il ne pouvait les lire de la voiture. Il s'arrêta, laissa le moteur tourner et quitta le véhicule. Louis en fit autant. Ils se trouvèrent tous les deux en face d'une pancarte en bois rongé par l'humidité. Quelques lettres manquaient. "Tres Casca..." purent-ils lire.

– C'est le restaurant dont on m'a parlé, dit Paul, les trois cascades. Elle ne dit pas s'il est ouvert.

- Pour le savoir, le mieux est d'y aller.
- La Palice n'aurait pas dit mieux. Comment est l'atmosphère dans ton véhicule ?
- Et dans le tien ?
- 'Problemas'. (Mais il ne dit pas lesquels.)

Ils se remirent en route ; le chemin montait en ligne droite selon une pente abrupte. Claire n'avait pas modifié sa position et n'avait pas ouvert la bouche. "*Si ça se trouve, je lui pose problème, moi aussi !*" songea la partie optimiste de Paul.

Une grande clairière se présenta, au pied d'une falaise semi-circulaire. La visibilité y était bien meilleure. Trois cascades se jetaient dans un réservoir artificiellement agrandi.

- Nous sommes arrivés, madame.
- Où ? fit Claire en ouvrant les yeux.
- Où nous sommes supposés aller.

Elle lui jeta un œil noir, signifiant qu'elle n'était pas d'humeur à plaisanter. Elle quitta la voiture peu après Paul qui s'était approché des cascades. Un chemin flottant, fait de tronc d'arbres permettait de se glisser derrière les chutes d'eau.

- L'impression est assez extraordinaire quand on se trouve derrière ce rideau liquide.
- Vous y êtes déjà venu ?
- Oui.
- Moi aussi.

Aussi bien l'un que l'autre retinrent leur envie de demander : "avec qui ?"

Une bâtisse en grosses pierres apparentes s'élevait non loin. Elle ne portait aucune indication. La porte était ouverte et donnait sur une grande salle. Dans une vaste cheminée occupant un pan de mur brûlait une partie de tronc d'arbre de fort diamètre. Claire et Denise s'en approchèrent et tendirent instinctivement leurs mains vers le feu.

- Un feu de bois sous les tropiques ! Inattendu, non ? dit Paul à Louis.
- On est à mille mètres, je l'ai lu sur une pancarte, et dans les nuages.
- Quand on te parle poésie, toi, tu nous fais un cours de géographie.
- Aucune raison de passer ta mauvaise humeur sur un malheureux copilote.
- T'as raison : je suis le roi des cons. Si on allait voir si on peut bouffer.

Depuis leur entrée, personne ne s'était manifesté. Une porte donnait sur une pièce attenante. Les deux hommes y pénétrèrent. Une femme aux beaux cheveux gris, coupait des oignons sur une grande table.

– Bom dia, dit Paul.

– Bom dia, Senhor.

Il fit signe que ses connaissances en langue locale n'allait pas plus loin et par gestes, lui demanda de les suivre. Elle sourit, s'essuya les mains dans son tablier de cuisine et les suivit.

– Claire, je suppose que vous parlez portugais.

– Vous supposez bien.

– Auriez-vous l'amabilité de nous servir d'interprète.

– Je peux le faire même en n'étant pas aimable.

Denise leva les yeux en écoutant cet échange aigre-doux qu'elle ne comprenait pas ou au contraire comprenait trop bien.

– Demandez-lui si elle a de la 'feijoada' ?

– C'est quoi ? demanda Denise.

– Le plat populaire brésilien, viande de porc avec des haricots noirs et des herbes.

– Une sorte de cassoulet.

– Si tu veux.

– Rien à voir, asséna Paul.

– Rien à voir, reprit Louis, en un écho moqueur.

– Tu vas me lâcher un peu !

– Mais oui, mon commandant.

Du court échange verbal entre Claire et la patronne, il ressortit qu'il restait suffisamment de feijoada pour quatre personnes.

– Cuatro feijoadas, dit alors Paul en écartant quatre doigts de sa main.

– Et si moi j'en veux pas ? lança Denise.

– Et si moi non plus, l'accompagna Claire.

Un moment interloqué, Paul répondit avec retard :

– Eh bien, je dirais une fois de plus que les femmes, vous êtes des emmerdeuses !

– Pas étonnant qu'un tel macho soit encore célibataire ! lança Denise.

– Denise, tu ne devrais pas !

– Parce qu'il est ton patron ? Il n'est pas le mien, et je répète...

– Pas la peine, coupa Paul, j'avais compris... alors vous voulez quoi ?

– Une feijoada, répondit Claire.

– Une fei... comme dit madame, reprit Denise.

– Claire, appelez-moi Claire.

– Une fei... comme dit Claire.

Et elles éclatèrent de rire.

La patronne leur dit de s'installer où ils voulaient. Denise fit plus que suggérer le plus près du feu possible. Les deux femmes dressèrent la table, y ajoutant quelques fleurs sauvages que Claire alla cueillir au dehors. En prenant place, Paul les félicita :

– Je dois reconnaître que pour ça, vous êtes imbattables, irremplaçables.

– Pas seulement pour ça, mais pour bien d'autres choses, cela prendrait trop de temps pour toutes les citer et j'en oublierais forcément.

– Je ne savais pas que ta femme avait la langue aussi bien pendue, mon vieux Louis.

– Figure-toi que moi non plus.

Pour les faire patienter, la patronne leur servit dans des noix de coco évidées un punch de sa fabrication à base de 'cachassa'¹⁰. L'alcool et la proximité du feu apportèrent des couleurs aux pommettes des deux femmes. La langue de Claire se délia et elle se mit à leur raconter quelques anecdote-

¹⁰ Alcool tiré de la canne à sucre, ne pas confondre avec le rhum.

tes concernant le personnel brésilien de l'ambassade. Paul n'intervint que peu ; il n'arrêtait pas de se poser des questions au sujet de la jeune femme.

– Vous aurait-on coupé le sifflet, mon cher commandant ? lança Denise, qui se fit rabrouer par son mari qui trouvait qu'elle en prenait trop à son aise.

Il s'étonna également que Paul ne s'en offusque pas ; était-ce la présence de cette femme à qui il ne trouvait, pour sa part, rien de rare. Et cela valait mieux, aurait pensé sa femme !

– Pour une fois que je me trouve en présence de brillantes causeuses, j'aurais mauvaise grâce à les interrompre.

– Se civiliserait-il soudain ?

– Denise, ça suffit, sinon tu risques de rester sur le quai de la gare et de ne pas venir à Santiago avec nous.

– Il n'oserait pas me faire ça !

– Mais si, ma chère, vous savez bien que j'en suis capable.

– Je ne connais pas Santiago, vous y allez pour affaires ou en touristes ? s'enquit Claire.

– Les deux, répondit Paul.

– Assez de cachotteries, vous avez en face de vous, ma chère Claire, deux brillants pilotes de la LAF. En général il ne se passe pas deux minutes que vous ne le sachiez et les conversations à table tournent inmanquablement autour des avions... et des filles quand je ne suis pas là.

– Le parrain de mon mari est un ancien qui volait dans la région avant-guerre ; il a connu Mermoz, Guillaumet. Cela fait un certain temps qu'on ne l'a plus revu par ici. Je me demande s'il vole encore.

– Il s'appelle comment ?

– Duroc, Raoul Duroc.

– C'est lui qui nous a transmis l'avion à Tours, il prend sa retraite en fin d'année.

– Mon mari sera heureux d'apprendre qu'il va bien.

“Son mari, son mari... ! Au diable, son mari !”

En portant le plat fumant sur la table, la patronne s'excusa pour le service mais son aide était partie dans sa famille pour quelques jours. En semaine et en cette saison elle n'avait pas beaucoup de clients. Ils mangèrent en silence.

Après le repas Louis sortit prendre l'air avec sa femme ; Paul resta seul avec Claire. Dans un petit sac il prit une boîte de cigares, des panatellas, en prit un entre deux doigts l'éleva à hauteur de sa bouche :

– Puis-je ?

– Les hommes ici ne prennent pas la peine de demander, à commencer par mon mari.

– Ce qui veut dire ?

– Que cela ne me dérange pas et qu'au contraire j'aime l'odeur.

– Vous ne fumez pas, vous-même ?

– Ma mère le faisait : c'était mal vu à l'époque.

Paul alluma son cigare à la flamme de la bûche, se rassit, tira quelques longues bouffées. Claire l'observait sans rien dire. De nombreuses questions se pressaient à l'intérieur de chacun d'eux ; quel est le premier qui allait ouvrir les vannes ? Ce fut Paul :

– Votre mari...

– Mon mari !

– Non, rien... je ne vous connais pas suffisamment pour cela.

– Vous voulez savoir comment ça va entre mon mari et moi ?

– Eh bien...

– Cela ne va plus très fort... j'ajouterais même qu'il est question de divorce.

Paul ne put cacher la joie que lui procurait cette révélation ; la lueur qui venait soudain de s'allumer dans son regard était on ne peut plus significative ; Claire ne s'y trompa pas. Il n'en continua pas moins :

– Un passage difficile comme en connaissent tous les couples ; cela va sans doute s'arranger. (Il n'en pensait pas le moindre mot, comment pouvait-on être aussi faux jeton ?) Vous avez un enfant en commun.

– Ma fille n'est pas de lui. (Il faillit demander de qui, mais se retint à temps. Décidément avec cette femme, c'était la douche écossaise en permanence.) J'aimerais rentrer maintenant, je connais le chemin, inutile de me raccompagner.

– Je n'ai aucune raison de m'y opposer, bien que j'apprécie beaucoup votre présence.

– Moi aussi.

– Quelque chose vous presse ?

– Pas vraiment, mais je pense qu'il vaut mieux que je rentre. (Elle se leva.) Il reste un petit problème : je n'ai pas d'argent sur moi.

– Vous êtes mon invitée.

– Je vous dois déjà la vie, n'y ajoutons pas le prix d'un repas.

– La formule me plaît... en fait, tout me plaît en vous.

– Trop de galanterie tue la galanterie.

– Je rectifie : tout ne me plaît pas en vous mais le positif l'emporte sur le négatif.

– Ma grand-mère disait : tout nouveau tout beau.

– La mienne disait cela aussi. N'empêche qu'avec mon grand-père ils ont formé le couple le plus merveilleux que j'ai connu. Je vous raccompagne.

La patronne venant s'enquérir si tout allait bien, apporta la diversion. S'asseyant sans façons à leur table, ils ne purent qu'en faire autant ; elle avait envie de parler : la traductrice ne pouvait s'esquiver.

Elle leur conta qu'elle avait quitté l'Allemagne quelques années avant la guerre, ne dit pas si elle y avait été contrainte. Elle s'était engagée comme femme de chambre à bord d'un paquebot qui faisait la ligne d'Amérique du Sud : besoin d'évasion, de liberté, d'aventure, de soleil. A bord elle avait fait la connaissance d'un Polonais qui, pressentant les années de folie qui allaient secouer l'Europe, prenait le large avec l'intention de s'établir au Brésil. Elle avait débarqué avec lui à Rio. Ils avaient travaillé, lui : garçon d'étage ; elle : femme de chambre, dans un hôtel de Copacabana. Avec leurs économies, ils avaient acheté un petit restaurant, puis un plus grand et enfin cette grande bâtisse qu'ils avaient transformée en hôtellerie. L'affaire avait vite prospéré. Site reposant, température agréable, nourriture familiale mais de classe, attiraient une clientèle aisée, aussi bien d'étrangers que de Cariocas. Son mari était mort l'année passée ; elle songeait à vendre mais ne savait où aller.

– Vous n'avez pas d'enfants ?

– Deux mais qui sont morts en bas âge...J'ai eu mon lot de bonheur et de malheur, j'espère que Dieu ne tardera pas à me rappeler. (Une larme pointa au coin de ses yeux ; elle se leva.) Vous n'avez besoin de rien d'autre ?

Paul s'adressa à Claire :

– Dites-lui que c'était parfait. J'irai la voir plus tard pour l'addition. (La patronne s'en allait après avoir entendu la traduction.) Vous voulez toujours repartir toute seule ?

– C'est souvent triste une fin de vie.

– Raison de plus pour ne pas se la rendre triste avant.

Elle posa sa main sur celle de Paul et resta ainsi un long moment en le fixant d'un regard qu'il jugea poignant. Lui-même se sentait remué au plus profond de son être.

Un roulement de tambour éclata soudain, en annonce de ce qui allait suivre : un nuage vidant son trop plein d'eau en gouttes larges comme un 'cruzeiro'¹¹, pressées de gagner le sol où elles s'écraseraient en des milliers de 'plaf' pour rejaillir en millions de gouttelettes, en enflant de la voix quand elles rencontreraient une toiture.

– Il va vous falloir attendre un peu, dit Paul, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Denise et Louis, se tenant par la main, rentrèrent en courant.

¹¹ Monnaie du Brésil à l'époque. Depuis, elle a souvent changé de nom.

– Heureusement que nous n’étions pas trop loin, sinon j’étais bonne à tordre, s’exclama Denise qui vint se sécher près du feu. Et vous deux, ça va ?

– Pourquoi ça n’irait pas ? grinça un peu Paul.

– Je ne sais pas, je dis ça comme ça.

– Bon, il va falloir que j’y aille, dit Claire.

– Attendez que ça passe, suggéra Denise.

– Quelquefois ça dure toute la journée.

– Je ne me vois pas conduire sous ce déluge.

La phrase qu’attendait sans doute Paul pour décider :

– Denise a raison, je viens avec vous, deux paires d’yeux ne seront pas de trop.

– En ce qui me concerne, je préfère attendre un peu, tu sauras t’y retrouver, chéri ?

– Vous en faites pas pour votre ‘chéri’, ironisa Paul que, manifestement, Denise commençait à agacer. Par la même occasion je lui laisse le soin de régler l’addition. (Il fit un geste de la main pour arrêter une possible objection :) Nous réglerons nos comptes à l’hôtel. On y va, Claire ?

– On y va.

Il lui prit la main et ils s’élancèrent, juste au moment où la violence de la pluie s’intensifiait. A peine si la voiture se distinguait. Alors que Paul tentait d’ouvrir la portière de droite, il entendit : “on ne peut pas l’ouvrir de l’extérieur.” Le temps qu’il fasse le tour et Claire s’était faufilée par la portière gauche pour se glisser non sans mal sur le siège de droite. Paul la rejoignit et ferma la porte dans un grand éclat de rire :

– Il faut être grenouille pour aimer un temps pareil, j’ai toujours eu un faible pour ces animaux et... (Claire s’était saisie d’une serviette sur le siège arrière et le bouchonnait avec ardeur.) Vous me rappelez ma mère quand je rentrais à la maison, trempé comme une soupe, disait-elle.

– A un moment ou un autre, les femmes rappellent toujours les mères.

– A mon tour, maintenant. (Il prit la serviette des mains de Claire et entreprit de l’essuyer, elle aussi.) Est-ce que je vous rappelle votre père ?

– J’aurais bien aimé.

Pendant tout ce temps, la pluie continuait à tambouriner sur le toit ; à l’abri dans leur petite coquille d’acier, un homme et une femme prenaient conscience de leur intimité grandissante.

– J’ai froid, dit soudain Claire.

– Mettons le chauffage.

– Il n’y en a pas.

– Venez contre moi.

Il étendit le bras ; elle se plaqua contre lui, sa chevelure mouillée contre sa joue ; il referma le bras. La pluie pouvait tambouriner à son aise sur le toit ; rien n’aurait pu les atteindre. Se rendant compte sans doute de son impuissance, le nuage déplaça ses bataillons vers un autre champ de bataille ; le silence se fit assourdissant.

– Profitons de cette éclaircie, dit Claire en se dégageant.

Paul n’apprécia pas comme il l’aurait dû cette accalmie. Il ouvrit la vitre, mit les essuie-glaces en route et démarra le moteur. Claire lui prit la serviette des mains pour essuyer la buée des vitres et la tint serrée contre elle.

Peu de paroles s’échangèrent pendant la descente. Ils retrouvèrent le soleil en bord de mer. La route fumait ; dans moins d’une heure, aucune trace ne subsisterait de cette soudaine fâcherie du ciel.

Il rangea la voiture dans une petite rue perpendiculaire à l’avenue Copacabana non loin de l’hôtel Cabo Verde où descendaient les équipages de la LAF.

– Voilà, j’y suis, dit Paul en coupant le contact, je vous offre un verre.

– Je vous remercie, je préfère rentrer.

“Retrouver votre mari chéri !” fut-il sur le point de lui lancer.

– Ai-je une chance de vous revoir ?

– Je ne sais pas, Paul, je ne sais pas. Tout cela est si soudain.

“Une allumeuse, voilà ce qu’elle était ! Et lui, comme un benêt, il s’était laissé prendre ! Elle avait oublié bien vite qu’elle lui devait la vie ! Et si, il le lui rappelait ! Non, ce serait ‘cheap’, au ras des pâquerettes. Il allait la quitter en grand seigneur.”

Il ouvrit la porte, sortit de la voiture, cependant qu’elle se glissait à sa place. Sans remarquer le visage douloureux de Claire et la désolation qui se lisait dans son regard, d’un ton froid, il articula en détachant bien les mots :

– Il ne me reste plus qu’à prendre congé de vous, madame ; j’ai passé une excellente journée. (Et il s’inclina.)

Elle ne répondit rien, mit le moteur en route. Paul tourna le dos et se dirigeait vers l’hôtel quand il entendit : “Paul !” Dire qu’il s’y attendait serait prétentieux, mais il ne fut pas étonné. Il se retourna, Claire, une moitié de corps hors de la portière, lui faisait signe. Il revint, sans se hâter, le cœur néanmoins battant, comme un adolescent.

– Vous vouliez me dire quelque chose ?

– J’aimerais vous revoir.

“Enfin, pas trop tôt, il lui en aura fallu du temps !”

– Moi aussi. (En fait, il n’avait pensé qu’à ça pendant tout le parcours !) Venez prendre un verre au bar.

– Aujourd’hui je ne peux pas. Quand repartez-vous ?

– Demain.

– En France ?

– Au Chili, on vous l’a dit sur la plage.

– Je n’ai pas fait attention. Vous revenez quand ?

– Deux jours plus tard.

– C’est à dire, lundi. Je vous laisserai un message à l’hôtel, votre nom est bien Paul Quéinnec.

– Pour vous servir.

Elle jeta un coup d’œil à sa montre.

– Il faut que j’y aille.

Elle lui tendit la main ; il la porta à ses lèvres et y déposa un baiser comme au grand siècle. Quelques larmes perlèrent au coin des yeux de la conductrice, qu’il ne vit pas. Elle embraya et la vaillante Coccinelle démarra en trombe, fumant et crachouillant.

3 Une colère de l’Aconcagua

Paul Quéinnec et son équipage prirent le relais aux commandes du Boeing 707, Château de Villandry, qui venait de relier Paris à Rio en une seule étape de 12h30. Dans le car qui les amenait à Galeo, l’aérodrome international de Rio de Janeiro, une des hôtesses s’était assise à côté de Paul. On l’avait vue souvent au cockpit au cours du vol de Paris à Rio, au point que Morin, le mécanicien navigant avait pensé : *“le beau Paul a encore frappé”*. Jolie brunette, nez légèrement retroussé, yeux vifs et inquisiteurs, cheveux bouclés coupés courts, elle se prénomma Mariette et elle avait tout de suite plu au chef de cabine, Raoul Moreau, célibataire lui aussi, mais après deux mariages ratés. L’homme propose et la femme dispose, dit le proverbe, ce qui n’est vraiment vérifié que dans les préliminaires. En vertu de quoi ce n’est pas vers son chef direct que les yeux de Mariette se portèrent, mais à la pointe avant de l’appareil. Paul ne l’avait pas rejetée ; il la trouvait piquante, bien qu’un peu jeune ; elle avait à peine 22 ans. Elle s’était déjà assise à côté de lui de Galeo à la ville, lui avait fait savoir que c’était la première fois qu’elle venait à Rio et qu’elle aurait aimé qu’on lui fasse découvrir les charmes de cette ville mythique.

– Vous y venez souvent, m’a-t-on dit.

– Une fois par mois.

– Vous devez bien connaître.

– Je connais assez.

– Par quoi faut-il commencer ?

– Cela dépend de ce que vous aimez ! La plupart de vos collègues se contentent de séances de bronzing sur la plage de Copacabana.

– Ah, non ! Ça va un moment, mais il y a autre chose dans la vie !

– Quoi, par exemple ?

Et elle lui sortit tous les poncifs des pseudo-intellectuels qui veulent se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas. Ça sonnait faux ; elle s'était mal vendue. Quand elle entra dans la salle pour le petit déjeuner le lendemain, Paul était installé à la table du copilote et de sa femme qui ne lui avait pas paru très sympathique en cabine. A peine s'il répondit à son signe de la main.

– Il paraît que vous l'avez beaucoup vue au cockpit.

– Pas mal, oui, répondit son mari.

– Ce n'est pas pour toi, au moins !

– Et pourquoi pas !

– Un homme marié ne doit pas forcément se mettre sous extincteur, intervint Paul.

– En tout cas, elle s'est fait sérieusement remonter les bretelles par le chef de cabine.

– J'ai cru comprendre, hier, qu'elle n'aurait pas refusé de se joindre à nous pour la journée, reprit Paul.

– Ah, non ! fut le cri du cœur de Denise.

– Rassurez-vous, ce n'était pas non plus mon intention.

– Je me suis mortellement ennuyée, hier, venait de dire précisément la jeune Mariette. Et vous, qu'avez-vous fait ?

– Une ballade en forêt.

– Comme j'aurais aimé !

– Je sais.

Assis sur le siège juste devant, Moreau, le chef de cabine, ne perdait pas une miette de la conversation. Il avait tenté en vain, la veille, de faire découvrir à la jeune fille une ville qu'il connaissait bien lui aussi. A la descente du bus, il lui lança :

– Tu t'es bien plantée, hein ! Voilà ce que c'est que de viser trop haut !

– Oh, vous !

Durant tout le trajet Rio-Buenos Aires on ne la vit plus au cockpit, d'autant que Denise occupait le siège observateur derrière Paul. C'est Louis qui, en charge de l'étape, fit l'atterrissage à Montevideo. L'avion toucha la piste en douceur, sous les regards admiratifs de Denise.

– Fameux pilote votre mari, Denise, digne des Mermoz et consorts.

– Te fous pas de ma gueule, répliqua Louis.

– Je n'aurais jamais pu épouser un médiocre, lança Denise, faisant preuve une fois de plus d'un manque total d'humour.

– Te rends-tu compte de ce que tu dis ? reprit son époux.

– Parfaitement.

Louis haussa les épaules, tandis que Michel esquissait un sourire. "*J'ose espérer que Claire ne deviendra pas comme elle !*" se surprit-il à penser.

C'est encore Louis qui fit l'étape Montevideo-Buenos Aires.

– Tu me gâtes, remarqua-t-il.

– Afin que tu en mettes plein la vue à ta femme.

Denise ne fit plus aucune réflexion et retourna en cabine pour l'étape Buenos Aires-Santiago du Chili.

La météo prévoyait des vents très forts en altitude. Un ‘jet’¹² puissant était signalé au-dessus de l’Aconcagua, avec probabilité de fortes turbulences. Un avion de Lan Chile¹³ qui avait fait le parcours inverse quelques heures auparavant était immobilisé sur le terrain d’Eseisa¹⁴ pour une révision de la cellule.

La chaîne des Andes, dominée par l’Aconcagua, le plus haut sommet du continent américain avec ses 7 000 mètres, sépare l’Argentine du Chili. Dès le début de l’aviation elle constitua un challenge. Une femme, une Française, Adrienne Bolland, l’affronta dès 1923 à bord d’un Caudron G 3, appareil rustique s’il en était. Elle reçut un accueil triomphal à Santiago. Quelques années plus tard, Mermoz y vécut une épopée extraordinaire¹⁵ en compagnie de son mécanicien Alexandre Collenot, à bord d’un Laté 26. Guillaumet perdit son avion au beau milieu de la chaîne et ne survécut qu’au prix d’un effort surhumain qui lui fit dire, bien qu’il s’en défendît plus tard : “Ce que j’ai fait, aucune bête ne l’aurait accompli.”¹⁶ Le plafond de leurs avions était à peine supérieur à celui de la barrière montagneuse.

Ce n’était plus le cas avec les avions à réaction moderne qui pouvaient croiser à 11 000 mètres. C’est l’altitude que choisit Paul pour faire la traversée : niveau de vol 370¹⁷. Avec des vents de 150 (280 km/h), voire 200 nœuds (370 km/h) on n’était pas à l’abri des turbulences. Aussi, dès le survol de Mendoza, la dernière ville d’Argentine avant la frontière, Paul alluma le signal ‘attachez vos ceintures’. Il convoqua le chef de cabine et demanda à ce que l’équipage commercial ne circule plus en cabine sauf cas d’urgence.

– Je sais, répondit celui-ci, je fais souvent ce parcours et on en a pris de bonnes parfois.

Paul fit boucler les harnais à l’équipage technique.

– J’aime pas trop ça, dit Morin, le mécanicien.

– Tu t’es jamais retrouvé au plafond ? Moi, si, alors, s’il te plaît, boucle ton harnais.

Puis Paul fit une annonce pour avertir les passagers des conditions de vol inconfortables qu’on était susceptible de rencontrer mais les rassura : en aucun cas la sécurité du vol ne serait menacée.

– Tu t’avances bien, reprit de nouveau Morin. On aura l’air de quoi s’il ne se passe rien ! De trouillards. (C’était la première fois qu’il faisait le parcours.)

– Je ne vais pas fouiller dans ta gestion de carburant, alors, s’il te plaît, garde tes commentaires pour toi.

– Bien, commandant.

Aux premiers contreforts, la vitesse sol de l’avion, telle qu’indiquée par le doppler, chuta brutalement à 300 nœuds, indiquant une force de vent de 160 nœuds (296 km/h). La turbulence restait cependant faible. La barrière rocheuse, 5 000 mètres au-dessous apparaissait familière, non menaçante. Un grand nombre de nuages lenticulaires indiquait l’existence de trains d’onde importants. Au moment où Morin était en train de dire : “on a l’air malins là, saucissonnés comme des bou dins”, un grand souffle se fit entendre : la respiration d’un géant.

– Tenez-vous bien, les gars, ça arrive, dit Paul.

L’indicateur de Mach eut un hoquet et fit un bond de 0,80 à 0,89, frôlant la zone dangereuse. D’un même mouvement, Paul et Louis se précipitèrent sur les manettes de poussée, les réduisant au maximum. Mais le machmètre se maintenait au niveau de la zone rouge, tandis que le variomètre s’emballait, suivi par l’altimètre. Le tout dans un silence impressionnant, les réacteurs tournant au ralenti. L’avion semblait emporté par une vague géante. Paul avait déjà rencontré un tel phénomène, il savait ne pas pouvoir faire grand chose et s’attendait à ce qui allait suivre.

¹² Courant aérien très fort, pouvant atteindre 300 nœuds (555 kms).

¹³ La compagnie d’aviation du Chili.

¹⁴ Aéroport de Buenos Aires.

¹⁵ Voir Aéropostale, par l’auteur de ce livre.

¹⁶ Idem. Aéropostale du même auteur.

¹⁷ 37 000 pieds (11 285 mètres) réglage de l’altimètre à la pression standard de 1013,2 millibars (hectopascals de nos jours)

Le machmètre perdit 15 points d'un coup, le variomètre et l'altimètre, après un moment d'affolement, indiquèrent une forte descente ; le Boeing venait de rencontrer un fort courant descendant.

– Remets les gaz, cria Paul à Louis qui n'avait pas attendu pour repousser les manettes brutalement, ce qui entraîna un "eh, doucement !" de Morin.

Paul, de son côté, poussait sur le manche, ce qui accentuait encore la descente. Les pics montagneux en dessous faisaient penser à des dents, prêtes à happer leur proie. L'avion reprit un peu de vitesse, Paul relâcha sa pression sur le manche, jeta un coup d'œil sur le côté, qui le soulagea, car la dernière crête venait d'être franchie et le terrain amorçait sa descente vers l'océan Pacifique. Acceptant leur défaite, les éléments lâchèrent prise soudain ; les instruments de bord retrouvèrent leurs marques ; les trois hommes à l'avant du Boeing respirèrent un grand coup en levant les épaules. Ils avaient subi ; l'avion s'était comporté vaillamment, tout en supportant d'énormes contraintes.

– Qu'est-ce que dit l'indicateur de 'g' ? demanda Paul à Morin.

– 2,6.

– On a bouffé le trait.

La résistance limite de l'avion ayant été dépassée, il lui faudrait subir une visite importante au sol, pour vérifier que la structure n'avait pas subi de dommages.

Paul fit venir le chef de cabine pour un rapport. Dans l'office arrière toutes les armoires étaient sorties de leurs logements, avec les dégâts qu'on pouvait imaginer.

– Les passagers, l'équipage ?

L'équipage : rien, car il avait suffisamment noirci la situation pour qu'ils s'attachent solidement. Un passager, par contre, avait eu la malencontreuse idée de se détacher pour prendre quelque chose dans sa veste posée dans le coffre au-dessus de lui. Il l'avait vu, lui avait fait signe, mais n'avait pu intervenir car au même moment, il s'était senti partir dans sa ceinture. Le passager, jeune heureusement, s'était retrouvé un moment, le dos collé au plafond de la cabine pour finir par retomber comme une masse dans le couloir de la cabine. Une chance, car s'il était écrasé sur un dossier de fauteuil ou pire sur un autre passager, on pouvait imaginer le résultat. Il s'était détaché, l'avait aidé à se relever et à le rasseoir sur son fauteuil. Apparemment il n'avait rien, mais à son avis il faudrait demander qu'un médecin l'examine à l'arrivée.

– Comme l'avion, conclut Paul.

– On peut se détacher ?

– Je pense que oui.

– Les passagers ?

– On ne va pas tarder à atterrir.

– Les conditions.

– Beau temps, belle mer.

Au moment de sortir le train en vue de l'atterrissage, Morin dit à Paul :

– Tâche de faire aussi bien que ton copain car un atterrissage dur par là dessus ne serait pas fait pour arranger les choses.

– Tu m'as déjà vu faire des atterrissages durs ? demanda Paul à Louis.

– Jamais.

– C'est pas difficile pourtant.

– Je plaisantais, bien sûr, dit Morin.

– Avec toi, on ne sait jamais.

Paul s'appliqua-t-il spécialement ? L'atterrissage fut particulièrement doux. Les passagers applaudirent en cabine, exprimant par-là leur soulagement d'être arrivés à bon port.

– Tu as eu peur ? Demanda Louis à sa femme quelque temps après.

– Oui, très peur, eut-elle la franchise d'avouer.

– Nous aussi, un peu, répondit son mari.

L'inspection technique révéla une amorce de crique à l'attache du réacteur n° 4. Dans des conditions identiques quelques avions avaient perdu un réacteur en vol. Le Boeing fut immobilisé pendant une journée à Compostelle, aéroport de Santiago du Chili.

Quand Paul remplit sa fiche à l'hôtel Cabo Verde au retour à Rio avec un jour de retard, l'employé lui remit une lettre. Claire lui disait avoir téléphoné la veille, comme prévu, avoir appris leur retard. "Si vous désirez toujours me voir, je suis dans le bar à côté... dans le coin le plus noir." Il replia la lettre calmement, finit de remplir la fiche, prit sa clef et se dirigea vers le bar. Une rapide inspection lui indiqua la présence dans un coin, effectivement sombre, d'une jeune femme qui lisait. Il s'avança lentement ; elle leva les yeux de son livre, suivant sa progression sans manifester un sentiment quelconque, avant de dire :

– Bonsoir, commandant.

– Bonsoir. C'est une charmante idée de venir ainsi me surprendre. J'aimerais être accueilli de cette façon, à chaque escale, par d'aussi charmantes personnes.

– Je vous fais confiance... vous ne vous asseyez pas ?

– En uniforme dans un bar, j'aime mieux pas ! Je vais me changer et suis de retour dans pas plus de dix minutes.

– Je vous attends mais à la onzième je m'en vais.

Il revint dans le hall, prit congé des membres de l'équipage, ignora le regard éploré de Mariette. Dix minutes plus tard exactement, il franchissait la porte du bar. Le mécanicien et le chef de cabine y étaient déjà attablés. Il leur fit signe et se dirigea vers Claire. Elle regarda ostensiblement sa montre :

– Si vous êtes aussi précis dans votre navigation je serais volontiers votre passagère.

– Cela va durer longtemps la mise en boîte ? fit-il d'un ton mi rieur mi fâché.

Elle se contenta d'un sourire en guise de réponse. Une bouffée de tendresse l'envahit et il lui prit la main :

– Je suis désolé de ce retard de vingt quatre heures.

– Si on ne supporte pas les contre temps, on n'a pas d'amis dans l'aviation ou la marine.

– Parce que... c'est votre cas ?

– Un fiancé, marin... je n'avais pas 20 ans.

– Et dans l'aviation ?

– Pas encore.

– Cela ne saurait tarder.

– Que voulez-vous dire par là ? fit-elle malicieusement.

Paul esquissa un large geste de la main :

– Si vous fréquentez les bars où ces messieurs mes collègues se réunissent, cela finira bien par arriver.

– C'est la première et dernière fois que j'y mets les pieds.

– Pas de chance pour mes petits camarades.

Les premières escarmouches passées, ils se turent. Le garçon lui apporta un gin tonic. Il alluma une cigarette et la regarda longuement.

– Vous êtes très... comment dirais-je... très en beauté, je suis flatté.

– Merci, monsieur, du compliment... dois-je vous le retourner ?

– Pas la peine, je l'ai lu dans vos yeux.

– Vous devez être facilement mufle.

– Cela m'arrive.

Un nouveau silence s'établit. Il regarda sa montre.

– Huit heures trente... il n'est pas trop tard... je suppose que vous devez avoir la permission de minuit.

– Vous voyez bien que votre muflerie n'a pas tardé.

– Je vous l'accorde : c'est une plaisanterie douteuse, mais j'aimerais savoir où je mets les pieds.

– Mon mari est parti en vacances en France. Nous allons nous séparer... rassurez-vous, ce n'est pas à cause de vous.

– Vous l'aimez ?

– Je l'ai aimé.

– Votre geste de l'autre jour... ?

– Non, je n'ai pas voulu me noyer, tout juste de l'imprudence... Il n'empêche que la décision de se séparer est toujours angoissante, même si on ne s'entend plus. D'autre part, j'ai ma fille qui...

– Où est-elle en ce moment ?

– En France, chez ma mère.

– Que comptez-vous faire ?

– Rentrer également et prendre un travail.

– La compagnie recrute des hôtes en ce moment.

– Je suis trop vieille et cela ne me tente pas... si nous parlions d'autre chose... avez-vous déjà assisté à une 'macoumba'¹⁸.

– Oui.

– Pour touristes ?

– Comment savoir ?

– Vous y êtes allés avec un tour ?

– Oui.

– Vous n'avez donc pas vu une vraie macoumba.

– Si vous le dites.

– Ne prenez pas cet air de gamin frustré.

– Ah, bon ! J'ai cet air là ?

– Comme si vous le saviez pas.

– Rien ne vous échappe à ce que je vois.

– J'ai un certain sens de l'observation, en effet.

– Ainsi qu'un certain contentement de soi.

– Quinze à. (Elle rit ; il l'accompagna.) Cela vous intéresse ou pas ?

– Tout ce que vous me proposez ne peut que m'intéresser.

Elle ne releva pas l'ironie.

– La mère de ma femme de ménage en organise de temps en temps quand elle est inspirée. Ce qui serait le cas ce soir.

– On va apprendre des choses...

– Je crains, qu'après, votre ironie ne soit de mise !

– Diable, j'en frissonne à l'avance.

– Trêve de plaisanterie. Si vous m'invitiez à dîner ?

– J'allais vous le proposer.

Paul appela le garçon et lui dit de mettre l'addition sur sa note. En sortant du bar, ils rencontrèrent Louis et Denise dans le hall, bavardèrent un moment avec eux, puis Paul sortit pour appeler un taxi. Peu après ils étaient attablés sous une tonnelle de verdure dans un de ces établissements appelés 'churrascaria', où des quartiers entiers d'animaux empalés sur une pique rôtissent au milieu d'un immense barbecue, enfer en réduction. Un bref moment de silence s'installa après que le garçon fut venu prendre les commandes. Ce fut Claire qui le rompit. De son enfance ressortait surtout un père dont elle avait regretté l'absence à un moment, sans indiquer s'il était mort ou simplement disparu. Elle évoqua sa vie à Rio, mondaine, agitée, se déroulant de cocktails en cocktails dans le milieu des ambassades ; elle s'en disait fatiguée. Puis elle cita quelques anecdotes illustrant le caractère extrêmement typé du Brésil d'où le racisme était théoriquement banni, où la population en majorité descendante d'esclaves noirs avait droit de vote et droit de cité depuis longtemps alors que le pouvoir économique et partant de là, politique, était entre les mains d'une petite minorité de blancs ou à la rigueur de métis clairs. Tout au long de cette phase, elle s'anima, fut gaie par moments, caustique à

¹⁸ Séance de sorcellerie.

d'autres : cette jeune femme plaisait de plus en plus à Paul. Son mari n'apparut qu'épisodiquement pour situer un cadre, un événement ; pas une fois elle ne commenta leurs relations de couple, s'étendant au contraire longuement sur ses rapports avec leur fille Lucile. A quelques reprises il tenta de dévier la conversation pour la rendre plus intime, mais en vain. Aussi fut-il surpris quand, à la sortie du restaurant, elle lui prit spontanément le bras et se serra tendrement contre lui. Il sourit car ce comportement lui rappela le sien. "On va marcher un peu, si cela vous convient, cela nous fera du bien." En guise de réponse il se contenta de resserrer un peu plus son bras.

Les collines bordant Rio de Janeiro sont constellées d'habitations hétéroclites, appelées 'favelas', que les gouvernements successifs s'engagent à raser dans les plus brefs délais au moment de leur entrée en fonction, mais qui perdurent pour le bien ou le mal de cette population qui y passe toute leur vie pour la plupart. Il est déconseillé aux touristes de s'y rendre, sinon en tours organisés dont les opérateurs s'assurent de la sécurité pour leurs clients auprès d'autorités parallèles, qu'on pourrait appeler mafias dans d'autres pays. C'est ce que fit remarquer Paul en abordant les premiers contreforts.

- Ce n'est pas la première fois que je viens, j'y suis connue.
- Je suis donc, comme qui dirait, sous votre haute protection.
- Nous ne risquons rien.

La maison de Joan da Silva, la mère d'une des domestiques de Claire était située sur les premiers contreforts d'une colline promise à être rasée pour faire place à une autoroute urbaine selon les plans grandioses qui font du Brésil le pays de l'éternel avenir. En bois noirci par l'humidité, elle était couverte de tôles ajustées tant bien que mal ; une véranda soutenue par des poteaux bancals la ceinturait.

En approchant, Claire déclara, ce qui contredisait ses précédents propos :

- Si elle était située un peu plus haut, je ne m'y serais pas risquée. La semaine dernière, un couple d'Américains a disparu et on ne les retrouvera sans doute jamais.

Augusta, la fille de Joan, employée de Claire, jeune et jolie métisse aux longs cheveux noirs décrépés, les attendait sous la véranda. Sans un mot, elle les introduisit dans la grande pièce intérieure, éclairée de bougies. De nombreuses personnes, pauvrement vêtues, étaient entassées, le dos au mur. Un couple de 'gringos'¹⁹ faisait tache parmi eux. Augusta fit signe à l'assistance de se placer tout autour d'un cercle peint en rouge, sur un plancher usé, aux planches disjointes, qui contenait quatre caisses, disposées, selon toute vraisemblance, aux quatre points cardinaux. Joana, tout de noir vêtue, la tête recouverte d'une perruque en plumes de poules de couleur grise, rehaussée de plumes de coqs aux couleurs éclatantes à dominante rouge, se tenait assise au milieu du cercle, bras demi tendus, paumes ouvertes vers le haut. Les yeux fermés, elle psalmodiait en sourdine. Puis, soudain, d'un ton rauque, ouvrant un œil à moitié, elle appela les puissances extérieures à se manifester. Sur un signe de sa fille, elle tourna la tête vers Claire et Paul, referma l'œil et continua ses appels. L'assemblée semblait déjà envoûtée ; Paul sentait ses épaules comme prise dans un étai. Tournant la tête vers le couple d'Américains, il nota que la jeune femme serrait très fortement le bras de son compagnon qui se forçait à l'indifférence... Les prières cessèrent... Un silence, lourd, pesant s'installa... Lentement, sans à coups, Joan se déplaça, puis, à pas mesurés figurant une sorte de danse, elle fit le tour du cercle, en avant, en arrière, avant de se lancer dans une série de boucles autour des caisses, les mains levées vers le plafond, pour finir par s'immobiliser au centre du cercle. Et là, les yeux fermés, comme mue par une force extérieure, elle pivota sur elle-même, de plus en plus vite, comme une toupie. Le mouvement cessa brutalement ; Joana se trouvait face à une des caisses. Elle s'avança, souleva le couvercle, plongea la main à l'intérieur de la boîte, d'où elle ressortit un coq, la tête entourée d'un sac en tissu noir. Prenant l'animal sous les ailes, elle le déploya, revint au centre, s'immobilisa un moment puis se remit à tourner. Quand elle s'arrêta, le corps du coq était en face de Claire et Paul, le bec pointé vers eux. Elle le lança trois fois dans leur direction, tout en continuant à le tenir, puis le posa à terre, bec toujours pointé en direction du couple humain. L'animal ne bougeait pas. Relevant sa jupe, Joana se saisit d'un coutelas dans un étui

¹⁹ Habitants des Etats Unis d'Amérique.

ficelé à sa jambe gauche, et d'un geste net, elle trancha le cou de la bête. Un flot de sang jaillit et au même moment, le coq s'envola en direction de Claire qui, ne pouvant reculer, se protégea le visage de ses bras. Elle se voyait déjà éclaboussée de sang mais le coq s'écrasa à ses pieds. Elle sentit un liquide visqueux, à la chaleur douce, s'introduire dans ses chaussures. N'osant regarder, tout en réprimant un forte envie de vomir, elle serra fortement le bras de Paul. Tout en trouvant cette scène primitive, Quéinnec réprimait difficilement les frissons qui ondulaient sur sa peau. Joana prononça quelques mots ; Augusta vint prendre le coq et le porta au dehors, où un gamin, qui semblait l'attendre, s'en saisit et s'enfuit en courant. La tension se relâcha quelque peu ; l'assistance avait les yeux fixés sur Claire qui n'osait bouger. Se rasant au milieu du cercle, la prêtresse vaudou s'abîma de nouveau en prières psalmodiées. Augusta s'approcha de Claire, une bassine remplie d'eau à la main, et lui fit signe de la suivre. L'idée de ne faire que quelques pas, les pieds baignant dans le sang, paralysait Claire. Paul lui empoigna le bras et la conduisit à l'extérieur où elle s'assit sur un banc en bois. Augusta lui ôta ses chaussures, les lava et les essuya ainsi que les pieds.

Claire ne retrouva la parole qu'une fois la route goudronnée atteinte. La descente avait été difficile car une brusque ondée rendit le sol argileux glissant.

– Pas de trace de sang sur vos chaussures ?

– Apparemment, non.

– Habituellement, le coq ne bouge que très peu et l'interprétation se fait selon la position des ailes et des dessins formés par le sang. Joana a été la première surprise.

– Je l'ai vu dans ses yeux... qu'a-t-elle dit après ?

– Des bêtises.

– Auxquelles vous êtes cependant prête à croire.

– Son interprétation à elle du vol du coq.

– On peut savoir ?

– Je me demande.

– Je vous pensais plus grande fille. (Une voiture s'arrêta près d'eux. Le chauffeur ouvrit la porte avant droite.) Vous me direz cela dans le taxi.

– Ce n'est pas un taxi, il n'a pas de numéro. (Elle dit deux mots, secs, la voiture repartit.) Ce n'est pas le moment de prendre des risques.

– Vous me dites ?

– Le coq s'est envolé dans notre direction, il s'est abattu à mes pieds, ailes écartées... cela signifie qu'il y aura du sang entre nous et que cela nous liera à jamais.

– Et les ailes déployées, que cela se passera dans un avion.

– Elle n'a rien dit de tel.

– C'est moi qui ajoute.

– Je n'ai pas envie de rire.

– Je le vois bien.

Une coccinelle de couleur jaune s'arrêta, elle portait un numéro ; Claire s'y engouffra la première. Ils restèrent silencieux pendant tout le trajet. Le taxi les déposa devant l'hôtel ; ce fut Claire qui paya.

– On fait quoi maintenant ? demanda Paul.

– Je rentre chez moi.

– Est-ce si urgent ?

– Oui.

Paul sentit qu'il ne servirait à rien d'insister ; cette maudite sorcière allait lui gâcher sa soirée. Car il lui était apparu implicite qu'elle avait, tout autant que lui, le désir de se retrouver, seule à seul, dans une chambre.

– Votre voiture est où ?

– Dans la rue.

– Je vous accompagne.

– Ne vous croyez pas obligé. Elle n'est pas loin, je ne risque pas d'être attaquée.

– Je voulais simplement être un moment de plus avec vous, mais si ma compagnie vous indispose...

– Je n'ai pas dit cela, Paul... au contraire... mais j'ai besoin d'être seule. Pouvez-vous comprendre cela ?

– Moi, je comprends tout, même ce qui est incompréhensible au commun des mortels.

Ils marchèrent en silence. Claire s'assit dans sa voiture. Avant de mettre le contact, elle passa la tête dans l'ouverture de la porte.

– Au revoir, Paul, cette soirée a été...

– Vous reverrai-je ou non ?

– Je ne sais pas... je ne sais vraiment pas.

Il s'inclina :

– Je vous souhaite donc une bonne fin de soirée. Quant à moi, je vais aller lire, j'ai un excellent bouquin en cours. (Il reprit la direction de l'hôtel et ne se retourna pas.)

Il lisait toujours quand le téléphone retentit. Il pensa immédiatement que c'était Claire, mais il ne reconnut pas sa voix quand elle dit :

– Le commandant Quéinnec ?

– Lui-même.

– C'est moi, Claire.

– Oui, je vous reconnais maintenant.

Elle hésitait :

– Je n'arrive pas à dormir.

– Et vous voudriez que j'aie vous bercer.

– Il y a un peu de cela.

– Il y a un peu de cela ou beaucoup de cela.

– Beaucoup de cela.

– Je vous attends, mon numéro de chambre est...

Quand il lui ouvrit la porte, elle se jeta dans ses bras. Pas un mot ne fut échangé, ils auraient été superflus.

Quand Paul se réveilla peu avant midi, elle n'était plus là. Il chercha un mot quelque part dans la chambre puis se souvint vaguement qu'elle l'avait embrassé en lui glissant des mots tendres. Le couple Grenier l'appela pour déjeuner. La conversation dériva vers Claire que Denise semblait apprécier. L'après-midi se passa en attente d'un appel, ou d'un message quelconque. Quand ils quittèrent l'hôtel peu avant minuit, en vue du départ vers Paris, Paul n'avait toujours pas de nouvelles et se demandait ce que cela pouvait bien signifier.

Le mois suivant, il revint à Rio. L'ambassade lui confirma que M^{me} Claire Monneau ne se trouvait pas à Rio en ce moment. Où était-elle ? On ne pouvait le dire. Aucune lettre ne lui était parvenue à l'hôtel Cabo Verde. Frustré, déçu, car il y avait cru, Paul n'était cependant pas homme à laisser une femme prendre trop d'importance dans ses pensées mais il lui arriva souvent dans les mois qui suivirent d'évoquer ces brefs moments passés en compagnie d'une jeune femme, instants qu'il aurait souhaité prolonger. La soirée vaudou lui revenait également souvent en mémoire. Si le Destin et son prophète le malheureux coq avaient décidé qu'ils se reverraient, ils s'en chargeraient eux-mêmes, à l'heure qu'ils auraient choisie.

4 Idylle à Dakar

Elle était là, maintenant, à quelques mètres de lui, se préparant pour la nuit. Les vagues de l'océan Atlantique, initiateur de leur rencontre, sur la rive opposée, venaient cette fois lécher le sable d'Afrique en un bruit rythmé et lancinant.

Il alla sur le balcon. Le jour n'allait pas tarder à se lever. Les longues pirogues de pêcheurs gagnaient le large sous la poussée de leurs puissants hors-bord ; leurs étraves effilées effleuraient l'eau par ricochets en donnant naissance à de minuscules vaguelettes. Il aurait voulu prolonger ce moment d'attente. Est-ce elle qui appellerait comme la première fois à Rio, où bien attendait-elle qu'il se manifeste ? Ils n'avaient eu le temps que d'échanger de banales paroles ; avait-elle quitté son mari ou avait-elle rencontré un autre homme. Son sourire dans l'ascenseur avait-il la signification qu'il lui avait donnée ? Il se décida d'un coup. Revêtant un peignoir sortie de bain il gagna le couloir, désert à cette heure matinale, emprunta un escalier menant à un palier sur lequel donnaient deux chambres dont celle de Claire dont il avait noté soigneusement le numéro. Il gratta à la porte puis frappa légèrement de son index replié. Il entendit marcher puis une voix demander :

– C'est vous, Paul ?

Contrefaisant la voix de Mamadou, il répondit :

– Toi, y en a besoin de rien, mamaiselle ?

– Si : dormir, s'écria-t-elle d'une voix coléreuse.

– C'est moi, Paul, reprit-il.

La porte s'entrouvrit :

– Vous auriez mérité que je vous laisse dehors.

– Si c'est ce que vous voulez ! (Et il fit mine de se retirer.)

– Entrez donc, gamin imbécile.

– C'est ainsi qu'on parle à son commandant ? dit-il en entrant.

Elle portait une robe longue d'intérieur, pieds nus, cheveux tirés en arrière. Il lui prit une main et la contempla longuement.

– Ai-je donc tellement changé ?

– Vous ne différez guère de celle qui hantait mon souvenir.

– J'ai donc changé un peu.

– En bien... Claire ! (Il l'attira lentement vers lui.)

– Paul ! dit-elle en nichant son front dans le creux de l'épaule de Quéinnec.

Quand Paul se réveilla le lendemain matin, il était seul sous la moustiquaire dans une chambre qui n'était pas la sienne. Se soulevant sur un coude, il s'écria tout haut :

– Décidément c'est une manie chez elle ! se dit-il en pensant à la première nuit passée ensemble.

Mais cette fois elle ne pouvait lui échapper car elle faisait partie de son équipage.

– Claire... Claire ?

La porte à claire voie donnant sur le balcon s'ouvrit : un flot de lumière inonda soudain la chambre ; une ombre s'interposa :

– Le commandant est réveillé ?

– Le commandant a faim.

– Mamadou se fera un plaisir.

– Il ne pourra rien pour cette faim là !

– Je vois.

Claire monta lentement les quelques marches séparant la partie salon du coucher ; ses yeux brillaient mais Paul ne pouvait le voir à cause du contre jour. Ce n'est qu'un long moment après qu'elle se saisit du téléphone pour commander le déjeuner.

C'est un Mamadou souriant de toutes ses superbes dents blanches qui apporta le plateau. Aucu-
nement surpris de la présence de Paul dans la chambre de Claire, il s'adressa à lui sur un ton on ne
peut plus naturel :

– Ah patron, tu sais, après onze heures petit déjeuner fini, mais pour toi y aura toujours.

– Je reconnais bien là ton grand cœur. (Puis, désignant Claire qui s'était assise au bord du lit
après avoir revêtu une robe de chambre avant l'entrée du garçon, il lui dit :) Tu vois, Mamadou, moi
aussi y en avoir jeune fatou.

– Ah, ah, toi patron aime bien rigoler.

Puis en face de Claire il ouvrit de grands yeux et battit des paupières comiquement avant de se
retirer.

– On va louer une bagnole et faire un tour, à moins que tu n'aies une autre idée !

– Comment pourrais-je avoir d'autres idées que celle de mon commandant ?

– Fous-toi de moi en plus !

– Jamais je n'oserais.

En sortant de la chambre de Claire, Paul rencontra sur le petit palier Rouet, le chef de cabine,
qui entra dans la sienne située juste en face. Le plus gêné des deux ne fut pas Paul qui lui demanda
comment était l'eau. Dans sa chambre il y avait un mot de Louis : "Je présume qu'on ne te verra pas
de la journée ; il y a un pot chez le chef de cabine ce soir à 7 heures ; bonne journée."

Quelques instants plus tard il attendait dans le hall, en short et 'samaras'²⁰ après avoir retenu
une voiture de location. Claire fut accueillie par un large sourire à sa sortie de l'ascenseur, vêtue
d'une mini robe de plage, cheveux dénoués recouvrant les épaules.

Après avoir roulé vers le nord à mi chemin entre la mer et l'aérodrome à bord de la Renault 4 L
de location, Paul bifurqua et prit un chemin sablonneux en bord de mer, à peine carrossable, situé en
contrebas de l'extrémité de la grande piste du terrain d'aviation Dakar Yoff. Un fort bruit se fit en-
tendre, annonçant le décollage d'un quadriréacteur. Il passa non loin d'eux dans un fracas assour-
dissant ; la 4 L en trembla de tous ses membres.

– Un Boeing, dit Claire.

– Zéro pour une hôtesse : c'était un DC 8 de la Swissair.

– C'est que je débute, monsieur.

– Dans ce cas il vous sera pardonné. (Il suivit du regard un moment le DC 8 amorçant un virage
avant de prendre son cap vers le Brésil :) A bord on ne se rend pas compte du bruit que l'on fait au
sol.

Puis il remit en route. Cette fois c'était l'océan qui grondait derrière les dunes. Ils s'arrêtèrent
près d'un filao, arbre solitaire trônant au milieu de buissons d'épineux.

– On va s'arrêter là car il y a risque de s'ensabler. Cela m'est arrivé une fois et nous avons dû y
passer la nuit.

– Avec une hôtesse ?

– Avec ma mère... car, né à Dakar, j'y ai passé toute mon enfance, jusqu'à la mort de mon
père. J'adore ce pays, ma première ou seconde patrie, je ne saurais le dire.

La voiture était arrêtée ; Claire s'apprêtait à sortir, mais, en posant la main sur la commande
d'ouverture, elle glissa un regard de côté vers son compagnon qui regardait fixement à travers le
pare brise, les deux mains sur le volant. Il ne restait plus qu'à prononcer un seul mot : "raconte !"

Le père de Paul ayant pris une retraite anticipée de l'armée avait monté un garage automobile
qui avait vite prospéré. Devenu concessionnaire de plusieurs marques de voitures après la guerre,
l'établissement était devenu le plus important de Dakar à la disparition de son patron lors d'une
sortie de pêche en haute mer. Le souhait de sa mère était qu'il prenne la suite, mais le rêve de Paul
se situait ailleurs : dans les airs. Gamin il avait connu certains des grands anciens, acteurs de
l'épopée aéronautique de la France en Amérique du Sud, invités à la maison familiale, lors de leurs
escales à Dakar. Il ouvrait de grands yeux et buvait littéralement leurs paroles.

²⁰ Chaussures africaines en cuir, plates et larges.

– Des héros, des demi dieux ! J’aurais aimé voler à cette époque !

– Tu ne m’aurais pas connue. (A peine prononcée, Claire se rendit compte combien cette réflexion était déplacée, qui ne fut d’ailleurs suivie d’aucune réponse, ne serait-ce que de simple politesse.)

La pression de sa mère avait été très forte ; plusieurs fois il avait failli y succomber mais il lui suffisait de voir un avion dans le ciel pour que sa profonde vocation reprenne le dessus. Afin d’être assuré de ne pas céder, il décida brusquement de s’engager dans l’armée de l’air.

– Maman a essayé de continuer l’affaire mais elle n’avait pas l’envergure nécessaire. Voyant poindre à l’horizon l’indépendance des anciennes colonies africaines, je lui ai conseillé de vendre. Elle s’est retirée à Saint Malo, sa ville natale et non seulement elle a accepté ma décision mais elle en est très fière. Assez causé, on va se baigner.

Ils sortirent le sac-glaciaire de la voiture et escaladèrent la petite dune qui les séparait de la mer. Le soleil dardait fort ses rayons car on était tout près de son maximum de hauteur en ce mois de mai sous le tropique du cancer. Un bienfaisant alizé les accueillit au sommet de la dune. La puissante houle de l’Atlantique, après un voyage de plusieurs milliers de kilomètres, se faisait crocheter les pieds sur le plateau continental pour s’affaler en une claque géante sur le sable ocre, dans une débauche d’écume blanchâtre. Pas une âme à l’horizon. Après s’être dévêtu en un tournemain, Paul courut se jeter à l’eau ; bientôt suivie par Claire. Après avoir nagé un long moment et s’être fait rouler dans les vagues, ils revinrent s’allonger dans le sable.

– Elles sont moins fortes qu’à Rio, dit soudain Paul.

– Est-ce pour me rappeler que je te dois la vie ?

– Non... simplement pour te dire que sans elle je ne t’aurais pas connue !

– Tu aurais continué à vivre, non ?

– Pas de la même façon.

– Soyez plus explicite, commandant.

En guise de réponse, Paul s’avança vers elle en rampant, puis, à la manière d’un serpent il se hissa lentement sur son corps déjà consentant cependant que son regard annonçait par avance la violente émotion qui allait les submerger.

– Ai-je été assez explicite ? s’exprima-t-il d’une voix douce, un long moment plus tard.

– On ne peut plus... mais il se peut que j’oublie...

– Je ferai ce qu’il faut.

– Me voilà totalement rassurée.

Le soleil était déjà bas sur l’horizon quand ils se décidèrent à se rhabiller.

– Vous avez les fesses bien rouges, mon commandant, dit Claire.

– Et en quoi cela vous concerne-t-il, chère amie ?

– Ne dit-on pas que les pilotes sentent leur avion par les fesses ?

– Exact.

– J’en toucherai un petit mot à Louis afin qu’il surveille un peu plus tes atterrissages.

– Je vois que vous ne manquez pas d’humour ma chère amie.

– En aurais-tu douté ?

Le retour se fit en silence, un silence non pas issu de la gêne mais d’un trop plein de bonheur, à savourer en silence.

Rendez-vous avait été fixé à 19 heures dans la chambre de Rouet, le chef de cabine, pour le sacro saint ‘pot’ d’équipage. Quand Paul entra dans la pièce, Louis, Reboul, Rouet et une hôtesse s’y trouvaient déjà.

– Asseyez-vous, patron, avez-vous passé une bonne journée ?

D’un autre, cette phrase aurait pu lui paraître comme une allusion ironique suite à leur rencontre de la matinée quand il sortait de la chambre de Claire. Mais ce garçon lui était sympathique. Une légère calvitie commençait à lui dégarnir le front, à l’approche de la quarantaine. Après l’école hôtelière il avait travaillé dix ans dans un hôtel aux Bermudes dont il était devenu le sous-directeur, faisant en fait fonction de directeur. Son avenir était assuré dans cette chaîne internationale, mais à

force de côtoyer les équipages de compagnies aériennes qui descendaient dans son hôtel, il avait eu envie de bouger, voir des pays, mener une vie nomade et il avait postulé pour un poste de simple steward à la LAF. Trois ans après il était promu chef de cabine. Selon Paul il ne tarderait pas à devenir instructeur puis chef steward.

– Je reviens toujours avec plaisir à Dakar, j’y ai passé une bonne partie de mon enfance, fut la réponse à la question.

– Ma femme vous fait ses amitiés, dit Rouet alors qu’il lui servait un whisky eau gazeuse.

– Je connais votre femme ?

– Jacqueline Thommeret.

– Vous avez épousé Jacqueline ? s’étonna Paul, d’un ton qui aurait pu laisser supposer des relations intimes entre eux. (Ce dont il se rendit compte, et il ajouta :) J’en suis très heureux pour elle... et pour vous, c’est une fille très bien.

– C’est ce que je pense aussi, dit simplement le chef de cabine.

Claire entra, vêtue d’une robe jaune à manches courtes s’arrêtant à mi-cuisses, cheveux ramenés en arrière par un bandeau rouge, découvrant la nuque. Paul la regarda comme s’il la voyait pour la première fois, il se leva pour l’accueillir.

– J’ai connu Claire avant qu’elle n’entre à la compagnie, quand elle habitait Rio.

– Je suis témoin, j’étais avec Paul, ajouta Louis. Mais il n’en dit pas davantage.

La troisième hôtesse parut, suivi par deux stewards. L’équipage était au complet ; tous étaient plus ou moins rougis par cette première journée au soleil des tropiques.

Dans cette assemblée de personnes dont le seul point commun était de faire partie momentanément d’un même équipage, la conversation mit un certain temps à démarrer.

– C’est votre première année de vol ? demanda Paul à un tout jeune steward.

– Deuxième, monsieur.

– Vous devez être le benjamin et moi le doyen, à moins que Reboul...

La conversation était lancée ; on aborda tous les sujets, dans le désordre : vacances, cinéma, théâtre, bouquins, sports, les potins de la boîte, taquineries aux hôtesses. Un seul sujet était exclu : la politique.

– On ne vous entend pas beaucoup, dit soudain Paul aux hôtesses.

– Nous attendons que vous soyez fatigués, répondit une d’entre elles, prénommée Christine, grande, sportive, brune aux cheveux courts.

– Nous le sommes.

– Il est de règle qu’on ne parle pas boulot ou tout au moins qu’on essaye, mais je voudrais poser une question, une question d’actualité... voilà : en tant que patron, que pensez-vous des détournements d’avions ?

– Ce que j’en pense ?... Il s’agit en effet d’un sujet brûlant.²¹

– Il y en a encore eu un hier... je viens de le lire dans un journal sur la plage... et celui-là, il bat tous les records. Il s’agit d’un bimoteur d’une compagnie charter italienne qui transportait des supporters d’une équipe de foot de Milan à Naples. L’un des passagers a éprouvé le besoin d’aller un peu plus loin et sous la menace d’un simple pistolet il a obligé le pilote à se rendre au Caire après une escale à Brindisi pour refaire le plein de carburant. L’affaire ne serait pas neuve et ne mériterait pas d’être mentionnée si, en arrivant au Caire, le pirate amateur n’avait, en rigolant, fait cadeau de son ‘pétard’ à l’équipage : un pistolet jouet pour enfant. Il y a de quoi être sérieusement vexé pour un pilote ! Moi, je n’aurais pas aimé !

– Donc d’après vous, avant d’obtempérer il faudrait demander au pirate : “pardon monsieur, montrez-moi votre pistolet, sa marque, est-il chargé, savez-vous vous en servir ?” ironisa Louis.

Paul intervint :

²¹ Ce roman se situe en 1970, époque où les détournements d’avion devenaient un problème sérieux.

– Il faut partir du principe qu'à chaque fois qu'un passager entre dans le cockpit avec l'intention de vous détourner, on a affaire à un type dérangé et on ne sait jamais jusqu'où il peut aller.

– Ils ne sont pas tous fous, reprit Christine, je pense en particulier aux détournements pour raisons politiques.

– Dans ce cas ils sont nombreux et véritablement armés avec un arsenal inquiétant.

Rouet intervint avec véhémence :

– Ce que je n'arrive pas à comprendre c'est qu'on ne fait rien et qu'on a l'air de considérer cela comme inévitable.

– On ne fait pas rien mais jusqu'à maintenant c'est beaucoup de parloles et de réunions, répondit Paul.

– Que fait l'OACI²² ? demanda un autre steward.

– L'OACI est comme l'ONU dont elle est une branche, elle dépend entièrement de la bonne volonté ainsi que des finances des nations. Tant qu'un pays, membre de l'ONU, accueillera en héros un détraqué qui a risqué la vie d'une centaine de passagers pour détourner un avion, tel ce 'marine'²³ italo-américain qui voulait simplement voir le pays de ses ancêtres et qui n'avait pas assez d'argent pour se payer un billet, ou ce Français qui détourne sur le Liban un avion américain pour attirer l'attention du monde sur le sort des Palestiniens, rien se fera.

– Et si on armait les équipages ? redemanda le steward.

– Je ne me vois pas faisant le service avec un Colt sous la jupe, reprit comiquement Christine.

– Cela se saurait vite, intervint Rouet. Il y a déjà des compagnies qui ont adopté cette solution. Dernièrement il y a eu une fusillade à bord d'un avion des Ethiopian Air Lines qui a laissé sur le carreau les trois terroristes.

– Et un jour, l'un de ceux-ci aura eu le temps d'armer une grenade et ce sera le grand boum, conclut Paul. Je ne pense pas que ce soit la bonne solution.

– Et la bonne serait quoi ? lui demanda Christine.

– Avant tout, une meilleure coopération internationale. Il faudra malheureusement que se produise une grosse catastrophe impliquant des centaines de passagers comme en transporteront les nouveaux avions qui vont entrer en service²⁴ pour que l'opinion mondiale s'émeuve et impose des mesures qui sont déjà connues mais pas appliquées.

La réunion se poursuivit encore un peu puis les participants se séparèrent en trois groupes pour aller dîner. Paul invita Louis à le rejoindre avec Claire dans un restaurant en ville tenu par un ami de ses parents. Ils rentrèrent un peu avant onze heures car ils re-décollaient le lendemain matin pour Paris.

Le Boeing 707, Château d'Andelys, atterrit dix minutes avant l'horaire à Dakar Yoff, retour de son périple en Amérique du Sud : Dakar-Rio-Montevideo-BuenosAires- Santiago du Chili-Buenos Aires-Montevideo- Rio- Dakar, pendant que Paul et son équipage se doraient au soleil à Dakar. Il avait effectué 22 heures de vol, parcouru 9 000 milles marins. La dernière étape, Dakar Paris le ramènerait à sa base d'où il repartirait à l'autre bout du monde, au Japon, en Chine, à Tahiti ou Madagascar, New York ou San Francisco, sa ronde incessante n'étant interrompue que par les visites périodiques d'entretien, fonctions des heures de vol. Telle était la vie de ces oiseaux métalliques au long cours afin de rentabiliser l'investissement important que représentait leur achat.

Il était 14h10 à Paris quand Paul le posa avec délicatesse sur la piste 26 à Orly. Il faisait beau et chaud également mais l'orage menaçait. On avait fait le plein de passagers à Dakar. Le travail en cabine avait été soutenu : petit déjeuner et déjeuner. Claire n'était venue au cockpit qu'une fois au cours du vol car un passager demandait le nom d'une petite ville que l'on voyait sur la gauche lors du survol de l'Espagne.

²² Organisation de l'Aviation Civile, un département de l'ONU.

²³ Du corps des Marines, unité d'élite des forces armées américaines.

²⁴ 1970 Mise en service du Boeing 747 pouvant transporter jusqu'à 500 passagers.

Au passage de la douane l'équipage se disloqua. Le hasard des programmes ferait que certains ne revoleraient pas ensemble avant plusieurs mois et même années. Paul donna rendez-vous à Claire au parking voitures et avec Louis il se rendit au bâtiment administratif pour prendre connaissance des notes de service, des programmes et il confirma par une signature son prochain courrier. Louis téléphona à sa femme et Paul rejoignit Claire à l'entrée du parking. Sur l'autoroute du Sud la circulation était fluide. Claire repartait à New York deux jours après, Paul, le jour suivant. Ils convinrent de se programmer pour un même vol le plus tôt possible.

5 La pas catholique Isabelle

De retour à son appartement, Paul, défit sa valise et prit une douche avant de consulter son répondeur téléphonique. Après avoir fait cet achat peu de temps auparavant, il l'avait assorti d'un commentaire auprès de Louis, son copilote : "Toi, il te faut une femme pour répondre au téléphone ; ce petit gadget fait le même travail, 24 heures sur 24 et cela me revient dix fois moins cher."

C'était d'ailleurs le désespoir de sa mère qu'il soit encore célibataire la quarantaine passée. Son désir d'indépendance et de liberté avait primé jusqu'alors et aucune de ses nombreuses amies n'avait réussi à le supplanter. En défaisant sa valise il se surprit néanmoins à imaginer Claire effectuant le même geste à ses côtés et à sourire à cette évocation. Mais il ne tarda pas à rejeter cette idée : c'était beaucoup trop prématuré et d'autre part, Claire avait déjà un enfant ce qui ne faciliterait pas leur cohabitation.

Après avoir allumé un cigarillo, il s'installa dans son fauteuil pour écouter la bande d'enregistrement. A part les inévitables erreurs de numéros, trois personnes avaient laissé un message : sa mère, Jacques et Isabelle. Isabelle l'avait même appelé trois fois en insistant pour qu'il la rappelle dès son retour. Il esquissa un geste d'agacement. Combien de fois et de quelle façon faudrait-il lui répéter qu'il ne désirait plus la voir et ce d'autant plus qu'il venait de retrouver Claire ? Il forma le numéro de sa mère mais elle n'était pas à son domicile. Jacques par contre était à son bureau.

– Qu'y a-t-il de si important, requin de finances, pour que tu veuilles me voir toutes affaires cessantes ? La Bourse serait-elle en train de se casser la figure ?

Paul avait fait la connaissance de Jacques Lantier à Toussus-le-Noble dans un aéroclub dont il était membre. Très ambitieux, intrigant et travailleur, l'homme s'était fait une place de choix au sein de cette profession très limitée qui consiste à conserver de la valeur, à défaut de l'améliorer, aux capitaux qui lui étaient confiés, au travers des vicissitudes monétaires. A la suite de la vente de leur affaire à Dakar, Paul et sa mère s'étaient trouvés à la tête d'un capital important. Après quelques essais de gestion personnelle, pas trop heureux, Paul avait décidé de la confier à Jacques peu de temps après qu'il eût fait sa connaissance. Bien ou à cause de leurs différences, ils étaient vite devenus amis. Jacques fréquentait le monde : ski à Megève l'hiver, Deauville, Saint Tropez l'été, golf en toute saison. En dehors de ses vols, Paul menait une vie sportive hors des endroits à la mode. Mais Jacques avait gardé un vieux fond paysan qui tempérait la tendance au snobisme que la fréquentation de ces milieux huppés aurait pu imprimer en lui.

Il ne releva pas le 'requin' et c'est d'une voix égale, bien qu'un peu étudiée, qu'il lui répondit :

- Rien de tout cela, chevalier du ciel, tes capitaux sont en bonne main... es-tu libre pour dîner ?
- Toutes affaires cessantes ?
- Toutes affaires cessantes.

Il ne voulut pas lui en dire plus bien que Paul soupçonnât son ami de lui cacher quelque chose.

Jacques n'attendit pas que le garçon vienne prendre les commandes pour annoncer qu'il songeait sérieusement à se marier. La nouvelle surprit effectivement Paul.

- Contre qui ? ironisa-t-il.

– Je suis sérieux... il y a déjà quelque temps j'ai fait la connaissance au golf de Saint Nom, d'une fille sensationnelle, racée comme tu ne peux l'imaginer.

– Tu n'aurais pu jeter ton dévolu sur une autre créature.

– Grande, fine, longs cheveux noirs, elle monte à cheval à ravir et porte la toilette comme une princesse. Esprit caustique, très à l'aise dans le monde : exactement ce qu'il me faut.

– Pour te mettre sur la paille en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Je me pose des questions en ce qui concerne les sommes que nous t'avons confiées.

– Tu plaisantes, j'espère.

– A moitié... l'amour est aveugle comme chacun sait.

– Je suis emballé certes, mais garde les yeux ouverts.

– Je l'espère pour toi.

– J'avoue que je suis déçu par ta réaction.

– Je vais être franc : tout ce que tu me décris ne se trouve que dans les romans. Ceci étant, je viendrai avec plaisir à ton mariage... c'est pour quand ?

Jacques fit montre d'un certain embarras :

– C'est à dire qu'il n'y a encore rien de fixé. A vrai dire je ne le lui pas encore fait part de mon projet, mais je connais suffisamment les femmes : elle n'attend que cela.

L'approche du maître d'hôtel venu prendre les commandes les interrompit momentanément.

– Tu dois la connaître d'ailleurs, reprit Jacques.

– Cela m'étonnerait : je ne joue pas au golf et je ne fréquente pas tes milieux.

– Mais, elle, elle fréquente le tien : elle est hôtesse à la LAF.

– Dans ce cas c'est possible, comment s'appelle-t-elle ?

– Isabelle... Isabelle de Fereira, vieille noblesse portugaise.

Paul porta soudain son verre de vin aux lèvres afin de simuler une ingestion de liquide de travers qu'il traduisit par une quinte de toux.

– C'est mon annonce qui te fait tousser ?

– Indéniablement elle m'a surpris.

– Tu la connais ?

Après avoir de nouveau toussé une paire de fois, Paul s'efforça de prendre un ton négligent :

– J'ai du voler une ou deux fois avec elle.

– Comment tu la trouves ?

– Pas mal.

– Pas mal ! Je parierai n'importe quoi qu'il n'y en a pas une autre comme elle dans ta compagnie.

– Elle a effectivement beaucoup de classe.

– Une classe folle, devrais-tu dire.

– Si tu veux.

– Et puis, ceci pour te rassurer : il y a du répondant derrière. Son père a une grosse affaire de textile dans le Nord, créée par son propre père peu de temps après son arrivée du Portugal.

Pauvre Jacques ! Paul ne préjugait rien de bon de cette union si toutefois elle se faisait. Le portrait qu'en avait fait son ami était certes élogieux mais on ne pouvait nier qu'Isabelle ne sorte de l'ordinaire. Elle n'avait cependant pas son pareil pour démolir les hommes qui tombaient sous son charme. Paul en connaissait quelques-uns. A moins qu'elle ne tombe elle-même amoureuse si on lui résistait, auquel cas elle pouvait faire illusion d'un dévouement total. Mais ce n'était pas de Jacques qu'elle était amoureuse mais bel et bien de Paul qui ne savait d'ailleurs comment s'en dépêtrer. Pas au point toutefois de la diriger vers Jacques par dépit amoureux. Paul avait fait la connaissance d'Isabelle au cours d'un vol, le premier mois d'hôtesse de la jeune femme. Comme Jacques, Paul avait été impressionné par cette distinction dédaigneuse et il avait trouvé amusant de sortir quelque temps avec elle : leur couple ne passait pas inaperçu. Mais il avait vite perçu sa véritable personnalité : celle d'une mante religieuse et il lui avait vite précisé que rien de sérieux ne pouvait être envisagé entre eux. Mais Isabelle était de ces êtres qui sont dopés par l'adversité : plus Paul s'éloignait d'elle plus elle s'en estimait amoureuse.

Jacques continua :

– Elle fait ce métier non pas pour le salaire mais pour voyager mais elle ne m'a pas caché qu'elle l'abandonnerait volontiers dès qu'elle aurait trouvé l'oiseau qui correspond à l'idée qu'elle se fait d'un nid. Ce sont ses propres termes. Si elle n'avait pas été en courrier, nous dînerions ensemble en ce moment.

Elle n'était pas en courrier puisque le message reçu par Paul sur son répondeur, où elle lui proposait de se voir dans la soirée, datait du matin même.

– Tu lui as parlé de moi ? demanda-t-il, un peu inquiet.

– Oui, elle m'a dit qu'elle te connaissait vaguement, de nom.

Au cours du repas, Paul tenta plusieurs fois de dévier la conversation mais Jacques revenait invariablement à Isabelle dont il était manifestement épris. Paul décida qu'il ne le laisserait pas commettre ce qu'il considérait comme une grave erreur, bien qu'il ne sût pas bien comment il s'y prendrait.

Le lendemain se tint une réunion importante au Syndicat des Pilotes de Ligne à Orly. Avant de s'y rendre Paul passa prendre son courrier au local administratif de la compagnie. En sortant, il aperçut une silhouette fine, en tenue d'hôtesse, qui s'avancait vers lui, tout sourire aux lèvres. Impossible d'y échapper.

– Ce n'est pas gentil, Paul. J'avais laissé un message sur ton répondeur te demandant de m'appeler, j'ai attendu toute la journée chez moi.

Il fut tenté de répondre qu'il n'avait pas consulté son répondeur mais décida d'être brutal.

– Tu as eu tort car il a fait une journée superbe... pour le golf ou autre activité... tu pars où ?

– New York, cela ne m'emballa pas.

– Ce n'est pas ce que tu me disais, il n'y a pas si longtemps.

– Quand je te sais à Paris je n'ai pas envie d'en partir.

– Isabelle ! Combien de fois faudra-t-il que je te dise qu'entre nous...

– Tu ne peux m'interdire d'espérer.

– Certes non, si tu as envie de perdre ton temps.

– Nous avons eu de bons moments ensemble.

– Je ne le nie pas.

– Je reste persuadée que nous en aurons d'autres.

– Si tu veux à tout prix y croire, libre à toi. Bon, excuse-moi, je dois me rendre au Syndicat.

Il lui tendit la main.

– Tu ne m'embrasses pas ?

Il l'embrassa. Elle pressa sa joue contre ses lèvres. Il eut un peu de peine pour elle.

– Quand faisons-nous un courrier ensemble ?

– Tu sais bien que c'est difficile maintenant.

– Si je peux me débrouiller, tu n'es pas contre ?

Il aurait dû répondre "si", être net, catégorique mais elle l'émouvait par son côté adolescente amoureuse :

– Je ne suis pas contre.

– Merci, dit-elle et elle partit en courant après lui avoir adressé un dernier signe de la main.

6 Une réunion syndicale

Le parking affecté à l'immeuble du syndicat débordait sur les voies d'accès, preuve de l'importance accordée à la réunion de ce jour. Par petits groupes, des hommes de toutes tailles, tous âges, toute corpulence, bruns, blonds, chauves, pénétraient dans l'immeuble. Leurs passagers habi-

tués à les voir en uniforme dont les manches arboraient trois ou quatre galons²⁵ auraient eu du mal à les reconnaître en ces tenues qui allaient de la chemise de trappeur canadien sur jean 505, au plus strict costume sombre, cravate assortie, en passant par la veste sport col roulé. Aucun n'aurait seulement pensé venir en uniforme, soulignant par-là le strict partage de leurs vies entre le civil et le professionnel.

La grande salle de conférences était au trois quarts pleine quand Paul entra avec un groupe de jeunes commandants de Caravelle. Il était trois heures moins cinq. Sur l'estrade avait déjà pris place le 'bureau', derrière une longue table métallique posée sur des tréteaux. Le président, un commandant sur Boeing 747, le tout nouveau mastodonte de l'air, la cinquantaine, grand, le cheveu fourni, visage mince, dont le regard jeune atténuait les rides assez marquées, consulta sa montre puis frappa avec un maillet sur un socle, le tout en bois exotique, cadeau de l'ALPA, syndicat américain des pilotes. Il était exactement 15 heures. Puis il procéda au réglage du micro : "Messieurs..."

Le brouhaha cessa instantanément. Cette foule disparate en apparence, ayant en commun un même métier de haute qualification technique, exercé pour la plupart avec passion, faisait ainsi preuve d'un sens réel de la discipline selon la définition moderne du mot, c'est à dire une adhésion à des règles de conduite fondées sur la raison et l'expérience.

"Messieurs, je vous remercie d'être venus nombreux à cette assemblée générale bien que lancée tardivement. Le sujet est important, nous concerne tous et met en jeu notre responsabilité vis à vis des millions de passagers qui nous confient leurs vies. Nous sommes saisis par l'IFALPA (Association Internationale des Pilotes de Ligne) d'une demande à la fois nationale et internationale. Les actes de piraterie aérienne se multiplient à l'abri de l'impunité scandaleuse dont ils bénéficient, pour de multiples raisons qui vont de la propagande politique, au romantisme attardé des foules qui acclament en héros un déséquilibré forçant un avion à traverser l'Atlantique sous le prétexte de revoir son vieux père. Mon propos n'est pas de faire ici l'historique de la piraterie aérienne mais on peut dire sans se tromper qu'elle a pris naissance aux USA où, à l'heure actuelle, certains journalistes ont évoqué avec un certain humour une sorte de pont aérien entre leur pays et Cuba. Miami n'est pas loin de Cuba. Les passagers y sont bien traités, on leur offre des cigares²⁶. On peut à la rigueur dire que ces détournements apportent un esprit d'aventure à la routine des vols domestiques intra US. Mais l'exemple a secrété l'escalade. La facilité, l'impunité, la publicité ont séduit certains esprits dérangés. Et nous assistons au détournement d'un DC9 italien, le pirate n'étant armé que d'un jouet d'enfant ; à l'odyssée beaucoup plus dramatique d'un 727 japonais cloué au sol en Corée pendant de longues heures angoissantes ; à la folle équipée d'un 727 américain sous la menace d'un contribuable enragé par le fisc, entre parenthèses on le comprend."

Cette remarque obtint le succès facile que ce genre de boutade entraînerait dans n'importe quel pays et détendit l'atmosphère. De nombreux rires fusèrent. Le président reprit :

"Ce contribuable, un être parfaitement doux et sociable au dire de ses voisins, en veut soudain tellement au fisc que son esprit commence à basculer. Il y a dix ans il aurait attaqué une perception ou son équivalent en Amérique : il n'aurait eu le droit qu'à deux ou trois lignes dans un journal local. En 1970, il force un de nos malheureux collègues à zigzaguer d'une ville à l'autre, décide de se poser à Washington Dulles²⁷ pour réclamer la somme fantastique de cent millions de dollars. On les lui apporte sans discuter. L'avion re-décolle ; le pirate compte ses sous et s'aperçoit qu'on l'a trompé et qu'il n'a que cent mille dollars, une somme déjà coquette, entre les mains. Il décide de revenir se poser à Dulles et sur les ondes il se livre à un réquisitoire fou contre l'Etat américain qui n'a aucune parole et qui se conduit comme le plus vulgaire des gangsters. Scène complètement délirante mais on peut imaginer l'impact sur une petite partie de la population. Un peu de bon sens commence à faire jour dans le camp des autorités. On se dit qu'en laissant ainsi faire, on encourage le chantage. Si l'avion atterrit de nouveau à Dulles il n'en repartira plus. Le fou a de la constance ; le 727 se pose une deuxième fois. A peine l'avion a-t-il quitté la piste que sur la bretelle de sortie, les

²⁵ Copilote, trois galons ; commandant quatre galons.

²⁶ Quelques années plus tard, ce sera dans l'autre sens que voudront se diriger les pirates.

²⁷ Aéroport international de la capitale américaine.

pneus sont atteints par balles. L'homme vitupère dans la radio et réclame qu'on lui change les pneus. Vous connaissez la suite... les agents fédéraux investissent l'avion ; le pirate se défend et blesse assez sérieusement le capitaine et le copilote. Je vous ai raconté cette affaire dont vous avez pu lire les rebondissements dans tous les journaux car elle illustre bien le danger que représente cette escalade, inévitable dans l'état actuel de démission des autorités. Imaginons, ou plutôt il vaut mieux ne pas imaginer, ce qui se serait produit si les policiers avaient tiré dans les pneus en Corée. Qu'aurait fait le commando gauchiste ? Nous ne pouvons plus nous permettre d'assister ainsi, impassibles, à cette vague de chantage aux passagers dont nous sommes responsables. Depuis plus de deux ans, les différentes associations de pilotes à travers le monde essaient d'attirer l'attention des pouvoirs publics, en vain, je suis navré de le constater, si ce n'est, par-ci, par-là, un renforcement des peines prévues ou une nouvelle loi. A quoi sert d'augmenter les peines si le pirate reste à l'abri dans le pays où il a fini par atterrir. Il suffit qu'un pirate détourne un avion vers un pays arabe pour qu'il soit considéré comme un héros s'il déclare qu'il a voulu attirer l'attention de l'opinion internationale sur la misère des réfugiés palestiniens. Tout homme de l'Ouest détournant un avion vers l'Est de même que l'inverse est automatiquement garanti qu'il ne sera pas extradé. Il est illusoire de penser que l'ONU, ce machin comme disait de Gaulle, puisse imposer une extradition systématique. Sommes-nous donc condamnés à subir ?

– Il faut faire grève, une grève générale de tous les pilotes dans le monde, lança un des participants.

– Pour demander quoi ? ironisa le président.

– Pour déclarer tous les détournements hors la loi.

– C'est déjà fait ; pas un pays ne s'est abstenu lors de l'assemblée générale de l'ONU consacrée à ce sujet. On sait ce qu'il en est.

– Que proposes-tu alors ?

– Ce que je propose ? Oh, mon Dieu, une chose toute simple... Si on avait posé ce problème à monsieur de la Pallice il aurait répondu : "si les pirates n'étaient pas armés, il n'y aurait pas de détournement d'avions. Il suffit donc de s'assurer qu'aucune arme ne puisse entrer à bord. Fouille systématique de tous les passagers et de leurs bagages à main. C'est déjà pratiqué à El Al, la seule compagnie aérienne qui puisse garantir que ses avions ne seront jamais détournés.

– Pourquoi ne le fait-on pas ?

– Parce que cela a un coût, non négligeable.

– Combien coûte un détournement ?

– Question de fréquence. S'il n'y en a qu'un de temps en temps, c'est négligeable par rapport à la fouille systématique.

– Imposons cette fouille systématique à la LAF, au besoin par la grève.

– Tu sembles oublier que le contrôle de police dépend de chaque Etat.

– Boycott de tout Etat qui refuse cette mesure.

– Le président de la LAF avec qui je me suis entretenu longuement, pas plus tard qu'hier, est également en faveur de toutes ces mesures qui sont le bon sens même, mais comme il me l'a fait remarquer : "si nous sommes les seuls à pratiquer ces mesures, autant fermer la boutique tout de suite, car le surcoût est considérable, El Al reçoit une subvention spéciale."

– Demandons la même chose à notre gouvernement.

– Nous connaissons déjà la réponse : "nous n'agissons pas différemment des autres pays".

– C'est toujours pareil : il n'y a que le fric qui compte.

– Il existe des pays où cela ne compte pas... voudrais-tu que notre pays en fasse partie ?

– Je n'irai pas jusque là.

– Agissons donc en fonction des règles du monde occidental. Vous pensez bien que l'IFALPA est à fond pour cette mesure ; il s'agit maintenant de l'imposer à l'IATA²⁸. L'OACI est également d'accord mais elle n'a aucun moyen de pression, elle se contentera d'orchestrer l'affaire.

– Combien de temps faudra-t-il encore attendre ?

²⁸ Association Internationale des Transporteurs Aériens.

- Peu si les détournements se multiplient, assez longtemps s'ils se raréfient.
- Il ne nous reste plus qu'à en organiser nous-mêmes.
- C'est ce qu'on appelle de l'homéopathie.

La salle s'esclaffa. Le président ne fut pas le dernier à rire, il laissa passer un moment puis reprit son maillet qu'il lui suffit de lever pour que le silence s'installe de nouveau.

“J'en ai assez dit et ne voudrais pas être taxé de ce qu'on reproche aux dirigeants de ces pays où il n'y a pas ou peu de détournements mais pas davantage de liberté et je vous abandonne volontiers la parole.”

Les applaudissements furent nourris ; un sourire de satisfaction inonda le visage du président qui se leva pour sortir un instant. Le brouhaha reprit qui cessa lorsqu'il revint. “Au premier de ces messieurs...” et il tendit le micro vers l'assemblée.

Tout ou presque avait été dit ; les orateurs ne se bousculaient pas. Le partisan d'une grève générale de tous les pilotes du monde entier réitéra sa proposition qui apparut bien vite comme utopique bien que d'une efficacité non négligeable.

Une autre proposition suscita un intérêt certain : on en discutait souvent dans les cockpits. Fallait-il ou non armer les équipages ? “Comme les conducteurs de diligences dans le Far West !” fit remarquer un pilote. Une discussion s'engagea sur le danger des armes à bord. On évoqua la fusillade dans un avion des Ethiopian Air Lines ; les apprentis pirates ne s'y frottaient plus : “attention avion dangereux !” Quels seraient les effets si des balles venaient à trouser les parois d'une cabine pressurisée ? Fallait-il craindre une décompression explosive ou non ? Ce serait le cas assurément avec l'explosion d'une grenade ; ce qui laisserait supposer qu'on ait affaire à des kamikazes : hypothèse à ne pas exclure.

Paul écoutait. Bien qu'il eut beaucoup réfléchi à cette question, qu'il en ait débattu en équipage avec Louis, il ne se manifesta pas dans le débat. Une sorte de timidité, un peu malade, qu'il reconnaissait intérieurement tout en se refusant à l'avouer, l'empêchait de s'exprimer devant un public étendu. Dès qu'il se levait pour prendre un micro, les mots fuyaient, le cerveau semblait pris en masse dans la gelée ; après quelques phrases longuement préparées à l'avance, il se mettait à bafouiller et finissait par se rasseoir rouge de confusion pour retrouver, à peine assis, ses idées claires et les mots pour les dire. Après quelques expériences de ce genre, il avait décidé, une fois pour toutes, de ne plus parler en public. Il en admirait d'autant le président qui avait prononcé son long exposé sans redites, sans hésitation, jetant à peine de temps en temps un regard sur le document placé devant lui. Ce que Paul ignorait c'est que le président avait souffert des mêmes troubles que lui à ses débuts au syndicat. Se refusant à admettre ce qu'il considérait comme une infirmité, il l'avait combattue, s'améliorant peu à peu au fil des ses interventions. Vingt ans après il était considéré comme le meilleur orateur au sein de la profession des pilotes de ligne, non seulement en France mais au sein de l'IFALPA où il s'exprimait en anglais avec autant de brio que dans sa langue maternelle.

Les débats qui s'étaient un peu égarés sur divers sentiers aboutissaient tous à la même impasse devant les obstacles qui se présentaient qu'ils soient d'origine économique, politique, financier ou psychologique.

Le président reprit la parole. Il était encore prématuré d'espérer un accord général ; il fallait donc laisser à chacune des entités impliquées : Etat, aéroport, compagnie aérienne le choix des moyens. Ce que les pilotes et leurs passagers demandaient, eux qui se trouvaient aux premières loges, n'était autre que l'assurance qu'aucune personne embarquée ne puisse braquer une arme dans un cockpit d'avion. “Pastichant un shérif de western, nous demandons qu'avant de pénétrer dans notre ‘saloon’ volant vous êtes priés de déposer vos armes.”

Cette boutade dérida une fois de plus l'atmosphère et mit fin aux débats. Une motion fut rédigée et mise aux voix. Elle obtint 80% des voix, 10 contre, 10 abstentions. “Le bureau est habilité par l'Assemblée générale à toute action pouvant aller jusqu'à l'arrêt de travail aux fins d'aboutir à l'interdiction d'armes, quelle qu'en soit la nature, à bord des avions de transport public et de rétablir ainsi la sécurité à laquelle peuvent prétendre les passagers et équipages de ces avions.”

Paul se retrouva vite dehors. L'homme d'action physique qu'il était avant tout n'était pas à l'aise dans ces débats, qui parfois n'en finissaient pas. Il reconnaissait toutefois qu'avec le nouveau président, les affaires étaient rondement menées et qu'il y avait peu de parolotes inutiles. Il reconnaissait volontiers que le syndicat était nécessaire à leur profession largement jalouée et enviée. Il participait à sa façon, minimum indispensable à la vie d'un syndicat : payer ses cotisations (élevées, à l'instar des syndicats américains) voter par correspondance, répondre aux sondages, participer aux assemblées générales ou établir une procuration. Il respira profondément, marcha rapidement pour se dégager de la foule, serra quelques mains, s'arrêta un instant près d'un groupe qui continuait les débats sur le trottoir. Il regarda sa montre qui indiquait 17 heures. La réunion n'avait duré que deux heures ; il lui en restait deux avant d'aller dîner chez Louis mais comme c'était le début du mouvement migratoire quotidien sur les routes il décida de s'y rendre tout de suite.

Louis et Paul effectuèrent leur dernier courrier du mois de Mai sur la ligne Paris Montréal Chicago. Le séjour à Montréal était agréable en cette période de l'année. On passait sans transition notable de la neige à la chaleur. Le lendemain ils effectuèrent l'aller et retour Montréal Chicago. L'aéroport O'Hare de Chicago possédait et possède encore de nos jours le record mondial du trafic aérien civil. La virtuosité des régulateurs de la circulation, appelés contrôleurs aériens, stupéfiait chaque fois Paul. Pendant qu'ils amenaient au radar deux avions en même temps sur deux pistes parallèles, vitesses imposées pour obtenir la séparation optimum avec les précédents, ils autorisaient le décollage de deux autres sur des pistes obliques. A peine l'avion qui venait d'atterrir franchissait le croisement de la piste de décollage que l'avion en attente lâchait ses freins et libérait ses réacteurs... étonnant chassé croisé. Quand on assistait par beau temps à ce carrousel on ne pouvait réprimer un léger frisson en songeant qu'il se déroulait de la même façon par temps nuageux ou brouillard. Cette performance constamment renouvelée avec un taux de sécurité presque parfait n'est rendue possible que par une foi réciproque en la valeur technique et qualification des équipages et des contrôleurs qui ne se connaissent que par leurs voix à la radio.

Le chauffeur de taxi qui les amena de l'aéroport de Montréal en ville était un canadien français, grand, costaud, les cheveux grisonnants. A peine eut-il démarré qu'il se tourna vers Paul assis à côté de lui :

– Alors, commandant, bon vol ?

– Sans histoires, comme d'habitude.

– C'est pas comme chez nous (il avait un fort accent du terroir) je viens d'entendre à la radio qu'un DC 8 d'Air Canada qui transportait des touristes chez vous en France pour un pèlerinage à Lourdes, a été détourné vers Le Caire.

L'officier mécanicien, René Olive, un marseillais pur jus, ne manquait jamais une occasion de plaisanter :

– Au lieu d'aller à Lourdes ils iront à la Mecque, un lieu saint en vaut bien un autre.

Le chauffeur n'eut pas l'air d'apprécier et il maugréa :

– Vous avez déjà eu des avions détournés chez vous à la LAF ?

– Pas que je sache, répondit Paul.

– Je me demande comment vous vous débrouillez car en Amérique c'est presque chaque jour.

(Le sujet avait l'air de lui tenir à cœur car il poursuivit tout en s'agitant sur son volant :) Vous qui êtes du métier vous allez me dire. Vous n'êtes pas des mauviettes en général dans l'aviation. Alors, comment des choses comme ça peuvent-elles se produire ?

Olive sortit brusquement une pipe de sa poche et en braqua le tuyau sur la nuque du chauffeur qui sursauta :

– Supposez que vous ayez un gars qui vous braque un pistolet comme je le fais maintenant, qu'est-ce que vous feriez ?

– Cela m'est arrivé avec un sale voyou de Rital qui venait d'arriver dans le pays. Il a voulu que je l'emmène à des centaines de kilomètres, gratuit. Il n'a pas eu de chance avec moi, car, pendant la guerre j'étais dans les commandos et j'ai fait le débarquement de Dieppe qui a si mal tourné.

– Alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

– Pas compliqué... j’ai balancé ma charrette dans un mur et je me suis couché au moment du choc. Le Rital y a eu droit : kapout.

– S’il nous fallait emplafonner une montagne pour échapper à un pirate, je crains que le remède ne soit pire.

– J’suis d’accord mais il y a sûrement un moyen de faire quelque chose.

– C’est là tout le problème, intervint Paul.

Pendant tout le trajet la conversation tourna autour de ce sujet.

Dans l’ascenseur, Paul dit à Louis :

– J’ai eu une idée dans le taxi, il faudra qu’on en parle. Viens me voir dans ma chambre avant qu’on ne descende pour dîner.

Quand Louis frappa à la porte de son ami, Paul finissait de s’habiller :

– L’idée que j’ai eue dans le taxi est la suivante...

Il évoqua son expérience dans l’armée de l’air, d’un séjour qu’il avait fait en Amérique du Sud dans les hauts plateaux où les populations vivent entre 4 et 5 000 mètres. Louis apporta quelques objections, puis finit par dire :

– Ça pourrait effectivement marcher.

– Dès que je rentre je vais faire un tour au centre d’essais en vol de Brétigny. J’y ai un copain pilote d’essai, je verrai bien si c’est faisable.

Il faisait beau au dessus du Canada de l’Atlantique, de l’Europe lors du vol retour et c’est un avion rempli à 90% qu’ils ramenèrent à Paris.

DEUXIEME PARTIE

1 Départ pour un vol de routine

Il était 20H30. Le Boeing 707 Château de Kergrist, immatriculé F B H L D (Fox Bravo Hotel Lima Delta en code phonétique) en remorque d’un tracteur se dirigeait des ateliers de la LAF vers l’aérogare. Il s’agissait d’une version récente, appelée C. Munie d’une porte cargo il était d’une utilisation extrêmement souple : cargo pur, cargo mixte ou passagers. Acheté par la compagnie deux années auparavant il comptait déjà 6 000 heures de vol à son actif. Ce soir là, en version passagers pure, il était programmé pour un départ à 22 H à destination de Lisbonne et Caracas. Sur la fréquence radio régulation des mouvements au sol il lui fut assigné l’aire de départ Charlie Zéro, au sud de l’aérogare. Elle était située suffisamment près du bâtiment pour ne pas nécessiter l’emploi d’un bus.²⁹

Paul avait dormi deux heures dans l’après midi en prévision d’une longue nuit en vol. En pantalon d’uniforme et chemisette à épauettes il dînait légèrement en écoutant la télévision qui délivrait son lot habituel de catastrophes dans le monde. Soudain un commentaire assorti d’images retint son attention. Les issues de Paris, trois autoroutes et les nationales importantes étaient bloquées par des centaines de poids lourds. Ils s’étaient mis en place à partir de 17H30. Une heure plus tard le boulevard périphérique était complètement bloqué. A 19H le blocage s’était transmis de quartier en quartier à toute la ville. Un concert énorme d’avertisseurs secouait la capitale. L’image montrait des centaines de conducteurs finissant par sortir de leurs véhicules et tendant un poing impuissant vers le ciel. Le présentateur fit le commentaire suivant : “Ainsi il suffit de quelques centaines de camions

²⁹ Les tunnels d’embarquement n’existaient pas encore.

pour paralyser entièrement une ville de plusieurs millions d'habitants. On tremble à l'utilisation que pourrait en faire une organisation subversive."

Paul se demanda si son itinéraire de secours serait utilisable. Il le pratiquait lors des départs ou retours de vacances lorsque les voies d'accès à la capitale étaient bloquées par les migrations estivales. Il forma le numéro de Claire. Une voix de femme qu'il ne connaissait pas lui répondit.

– Bonsoir madame, pourrais-je parler à Claire ?

– Je suis sa mère, c'est de la part de qui ?

– Paul, Paul Quéinnec.

La voix se fit soudain chaleureuse :

– Ma fille m'a beaucoup parlé de vous, cela fait près d'une heure qu'elle essaye de vous appeler, mais il semble que les centraux téléphoniques sont également bloqués... vous entendez de chez vous aussi le vacarme des Klaxons ? affolant ! Ce n'est pas la révolution au moins ?

– Ce ne sont que des routiers en colère, à ma connaissance.

– La semaine dernière c'étaient des étudiants qui mettaient le feu... où allons-nous monsieur Quéinnec ?

– Nous allons vers les vacances, madame, dans un mois la France sera sur les routes.

– Puisse Dieu vous entendre !... voici Claire, je vous la passe.

– Bonsoir, j'ai essayé de t'appeler... tu crois que le vol va se faire ?

– Je n'en ai aucune idée mais il faudra qu'on y aille de toute façon et à ce propos je ne pourrai pas passer te prendre.

– Je m'en doute... que faut-il que je fasse ?

– Tu n'es pas loin de l'aérogare des Invalides d'où partent les cars de passagers. S'ils peuvent encore se déplacer, tu prends le premier.

– Est-ce que l'avion va attendre les passagers ?

– Je n'en sais rien. S'ils ont besoin de l'avion à Caracas il pourrait partir sans passagers. J'en saurai plus à Orly.

– Pas de chance pour le premier courrier que nous demandons à faire ensemble.

– Il y en aura d'autres. Il faut que je me sauve. A ce soir ou un autre jour : je t'embrasse.

Il raccrocha brusquement, noua sa cravate, enfila sa veste, boucla sa valise et descendit en vitesse les escaliers. Il était 20H05 quand il embraya pour sortir du parking.

Louis roulait vers le nord sur l'autoroute du sud, s'étonnant de n'y voir aucune circulation en sens inverse. Encore un accident, pensa-t-il. N'ayant pas la radio à bord de sa voiture il n'eut l'explication qu'en salle d'opérations (aériennes) à Orly, appelée encore salle de préparation des vols. Les choses ne se présentaient pas mieux dans les airs que sur terre. Les contrôleurs aériens avaient repris leur mouvement de grève dans la matinée. La veille, les conversations avec le ministère n'avaient pas abouti ; les sanctions contre trois d'entre eux n'avaient pas été levées. Bien que leur corporation n'eut pas le droit de grève au même titre que les militaires ou la police, ils ne s'en privaient pas, sous une forme appelée grève du zèle, contre laquelle ne pouvait s'appliquer aucun décret, loi, ou ordonnance. Ils étaient à leur poste, se contentant d'appliquer le règlement à la lettre, un règlement rédigé par le ministère dont ils dépendaient, lequel organisme ne pouvait les sanctionner pour ce fait. Certes les avions décollaient et atterrissaient, mais au compte goutte. En temps normal les abords des pistes auraient vu des files interminables d'avions en attente, mais les événements des jours récents avaient considérablement ralenti le trafic. Les étrangers n'avaient plus grand chose à faire à Paris et les parisiens plus guère le goût de se déplacer.

Subsistaient cependant un certain nombre d'inconditionnels du voyage, soit par nécessité absolue soit par simple attitude de ne se laisser arrêter par aucun obstacle. Ils encombraient l'aérogare, se levant soudain d'un siège qui serait aussitôt occupé pour aller agresser toute personne portant un uniforme qui se bornait à lever les bras au ciel en répondant ne pas en savoir plus qu'eux. La raison de ces retards avait fini par être connue. Certains demandaient :

– Ces contrôleurs aériens, où sont-ils qu'on aille leur casser la gueule ?

– Dans une grande tour que vous voyez là-bas.

- Comment s’y rend-on ?
- C’est interdit et il y a plein de CRS en bas.
- On savait pas que la police défend les grévistes maintenant ! Quel pays !

Comme toute circulation en provenance du nord était coupée, si l’aérogare s’était vidée peu à peu au fil des rares départs, elle se remplissait des arrivants qui ne trouvaient plus de moyens de transports, terrestres cette fois. En fin de journée Orly allait devenir un aéroport à sens unique jusqu’à ce que les compagnies aériennes décident qu’elles n’avaient plus rien à y faire.

Louis voulut aller prendre un café au bar du sous-sol, passablement encombré lui aussi. En proie aux questions des passagers en attente, il y renonça et rebroussa chemin pour regagner la salle de préparation.

Tous les navigants qui habitaient le nord avaient d’énormes difficultés pour se rendre à Orly ; les résidents sud étaient en avance. Louis se demanda si Paul réussirait à passer. La permanence opérationnelle était submergée d’appels téléphoniques. L’équipe avait dû être renforcée. “Je sais... c’est noté... faites pour le mieux... je n’en sais pas plus que vous.” Telles étaient les réponses stéréotypées adressées aux destinataires. Puis les opérateurs transmettaient les noms aux employés de la préparation des vols. Louis s’enquit si Paul avait appelé. “Si nous n’avons pas eu d’appel du commandant Quéinnec, cela veut dire qu’il est sur la route.”

– Je connais son itinéraire, il va arriver par le sud. On peut commencer la préparation du vol. Il signera en arrivant.

Les responsables des opérations aériennes faisaient face comme ils pouvaient à cette désorganisation au départ d’Orly qui allait se répercuter dans le monde entier. Car ces retards touchaient toutes les compagnies aériennes dont les avions devaient toucher l’aéroport parisien ce jour-là. Ils allaient entraîner plaintes, mécontentements, annulations, correspondances manquées, réservations diverses annulées, affaires manquées, mariages compromis : tout ce qu’on peut imaginer concernant la vie privée des individus. L’autoroute du sud allait-elle être débloquée, à quelle heure, dans quelles conditions ? Fallait-il faire décoller les avions vides ou attendre le lendemain ? Quelles en seraient les conséquences, quel en serait le coût ? L’aéroport allait fermer dans deux heures. Une dérogation exceptionnelle fut demandée. Refusée : ce n’était pas le moment de transgresser les règles.

Gaston Morelli arriva à 20H45, il était de réserve. Comme sa résidence principale était Nice, la veille de ses courriers il prenait une chambre dans un hôtel non loin de l’aéroport. Il avait été contacté par les OPS pour remplacer l’officier mécanicien Lorient. Il serra la main de Louis puis celles de toutes les personnes présentes dans la salle.

- Un sacré pastis, dit-il... j’ai écouté les informations... le patron est-il arrivé ?
- Pas encore mais il ne va pas tarder.
- On l’attend ou pas ?
- On fait comme s’il était là.
- L’avion est en place ?
- Affirmatif.
- Le pétrole ?
- Nous sommes en train de le déterminer.
- C’est bien Quéinnec le nom du patron ? Je crois que je n’ai jamais volé avec lui... avec toi non plus d’ailleurs.
- Exact... tu peux déjà mettre quarante tonnes, le transport est avantageux.
- D’autant qu’avec tout ce cirque on ne sait pas où on peut se trouver. Quel poste ?
- Charlie Zéro.

Morelli sortit.

- Il n’a pas l’air de bonne humeur, dit quelqu’un dans la salle.
- Tu en connais qui le serait en ce moment ? répondit un autre.
- Ne vous en faites pas, dit un de ses collègues mécaniciens en attente dans la pièce, il a toujours l’air de râler mais c’est la crème des gars.
- On y va pour la préparation, dit Louis.

L'agent prit sa feuille de calculs et de prévisions.

– 17 tonnes de charge passagers et fret. Vous deviez être plein en passagers mais maintenant cela m'étonnerait. Faisons cependant comme si, ce serait trop con d'être obligé de reprendre du carburant. La météo est bonne à Lisbonne, peu nuageux, vent nord ouest 10 nœuds. Madrid, le terrain de dégagement est clair. Transport carburant avantageux³⁰, aucun problème pour le plein des ailes : cela fera 40 tonnes 700. Je passe ce chiffre à la piste ?

Louis reprit les calculs rapidement et donna son accord.

– Je laisse les papiers au patron pour l'étape suivante Lisbonne Caracas, je vais à l'avion.

Le Lima Delta était garé le nez face à l'aérogare, les barrières anti-souffle ayant été enlevées pour permettre les travaux d'agrandissement de l'aérogare. Louis monta à bord ; il n'y avait personne. Il déposa sa sacoche sur son siège et redescendit pour voir Morelli qui se trouvait sous l'aile gauche avec le mécanicien au sol et le coordinateur, appelé 'cordo', responsable des opérations de départ au sol.

– Plein des ailes, confirma Louis.

Il serra la main du mécanicien sol puis ils commentèrent la situation. Le cordo était relié à la salle d'OPS et aux différents services par un transmetteur récepteur genre talky walky.

– Comment cela se passe pour le PNC, demanda Louis.

– Comme on ne sait pas si les avions vont partir avec passagers ou pas, on les garde sous le coude au fil de leur arrivée, pour les utiliser au coup par coup.

Louis eut une brève pensée pour Claire et Paul dont c'était la première demande de courrier ensemble.

– Les prestations : repas, boissons... ?

– Tous les appareils ont été approvisionnés en non périssables, le reste est en attente dans les camions du Commissariat. Pour les moyens courriers cela ne pose pas de problème, ils pourront partir comme cela.

Quand Louis regagna le cockpit, Morelli était déjà à son poste pour la visite prévol en liaison radio avec le mécanicien au sol. Il prit place sur son siège et commença les vérifications qui lui incombaient. Si Paul tardait, il ferait les siennes.

“Je regrette, je ne peux pas aller plus loin”, dit le chauffeur du taxi Peugeot 404, à ses deux clients, deux jeunes gens nouvelle vague, qu'il avait chargés à contre cœur dans le quartier des Gobelins. Lui, grand, mince, le visage creusé, cheveux longs et bouclés tombant sur les épaules. Elle, une brune aux cheveux noirs coupés courts, taille moyenne, visage en ovale creux, peau mate. Tous deux portaient une guitare et un sac en toile qui paraissait lourd.

– Où allez-vous ? leur avait demandé le chauffeur de taxi.

– A Orly, nous devons prendre un avion.

– Vous vous foutez de moi !

– Ecoutez, monsieur, dit la jeune fille, je ne vois pas ce qu'il y a de démentiel de demander à un taxi de nous conduire à Orly.

– En temps normal peut-être pas, quoique personnellement je n'aime pas y aller, on fait trop le poireau, mais aujourd'hui, oui, ce serait démentiel comme vous dites.

– Qu'y a-t-il de particulier aujourd'hui ?

– Vous n'écoutez pas la radio ?

– Pour entendre la propagande pourrie des hommes au pouvoir ? Jamais.

Son compagnon lui donna un coup de coude avant de poursuivre :

– Les trois quarts de ce qu'on y dit sont des bobards, vous n'êtes pas d'accord ?

³⁰ Le prix du kérosène utilisé par les avions à réaction varie notablement selon les aérodromes, justifiant ainsi le transport de carburant en excès par rapport avec ce que nécessite le vol.

– Il y a un peu de vrai dans ce que vous dites, mais la radio est bien utile pour savoir ce qui se passe et qu'en particulier aujourd'hui cela ne circule pratiquement plus dans Paname. Je veux bien essayer de vous emmener jusqu'aux Invalides mais il est hors de question de tenter Orly.

– Va pour les Invalides.

Après avoir été déposés assez loin de l'aérogare, les deux touristes continuèrent leur chemin à pied.

Quand ils entrèrent au rez-de-chaussée de l'aérogare, des paquets humains s'agglutinaient près des téléphones et des comptoirs de renseignements. Inlassablement, ces femmes, ces hommes, trop gâtés de la civilisation moderne et que la moindre contrariété affolait, répétaient : "pourquoi, comment était-ce possible, qu'allait-on devenir, pourquoi les pouvoirs publics ne font rien ?" Agressés, les employés répondaient qu'ils n'en savaient pas plus qu'eux et que la seule solution était d'attendre les nouvelles auprès des hauts parleurs.

Lorsque nos deux voyageurs entrèrent dans le hall ils eurent la primeur d'une annonce : les longs-courriers attendaient leurs passagers, tout au moins jusqu'à la fermeture de l'aéroport. Les moyens-courriers par contre n'attendraient pas.

– Raymond, demanda Judith, notre avion de Lisbonne c'est un moyen courrier ou un long courrier ?

– S'il s'arrêtait à Lisbonne, ce serait un moyen courrier mais comme il continue sur Caracas, c'est un long courrier.

– Donc l'avion nous attend.

– Je ne sais pas s'il nous attend personnellement, fit Raymond avec un sourire en coin qui lui plissait la moitié gauche du visage, mais ce qu'ils viennent de dire c'est qu'il attend jusqu'à 22H30.

– Si nous n'arrivons pas là-bas à temps, c'est foutu.

– Pas forcément... on va essayer de trouver une place dans le premier car qui part.

Ils descendirent au sous-sol. Une dizaine de cars étaient déjà pleins en attente d'un feu vert. La salle d'attente grouillait, surchauffée. Les portes d'accès aux cars étaient fermées, verrouillées de l'extérieur.

– Posons nos affaires ici, dit Raymond, je vais aller faire un tour pour me rancarder.

Ils posèrent leurs guitares et sacs le long de la cloison près de la porte d'entrée, ce que venaient également de faire quelques jeunes filles en uniforme. Judith resta pour surveiller, debout, le dos appuyé au mur. Elle se sentait engoncée dans sa jupe étroite à mi-cuisses et ses pieds lui faisaient mal. Les quelques centaines de mètres qu'ils avaient dû parcourir à pied lui avaient occasionné des ampoules. Quelle mouche aussi avait piqué Raymond pour l'obliger à mettre des chaussures ? Cela faisait des mois qu'elle allait pieds nus comme la nature l'avait prévu. "*Il faudra que je demande des pansements adhésifs à bord, ce serait trop bête de ne plus pouvoir marcher !*" songeait-elle.

Une hôtesse était revenue près de ses bagages. Grande, fine, chevelure brune, relevée en chignon, elle avait fière allure mais semblait souffrir de la chaleur dans son uniforme d'hiver.

Judith s'adressa à elle :

– Mademoiselle, puis-je vous demander un renseignement ?

– Cela dépend.

– Je me suis fait une ampoule en venant ici à pied, auriez-vous des pansements sur vous ?

– Désolée... nous en avons à bord, mais avant que nous y soyons, il risque de s'écouler pas mal de temps.

– Vous savez quelque chose, qu'on nous cache ?

– Tout ce que je sais, c'est que j'en ai déjà ma claque et que si tout n'était pas encombré, je retournerais volontiers chez moi.

– Où allez-vous ?

– Caracas, par Lisbonne... j'y songe soudain. En haut il y a une petite infirmerie.

– Il faut que je garde les bagages.

– Je peux les surveiller pour vous.

– Non, non, et ce disant elle se mit devant.

– Comme vous voulez.

Un homme grand, le teint coloré, cheveux argentés, se dirigeait vers l'hôtesse.

– On vient de me faire part d'une nouvelle qui peut vous intéresser, Isabelle... on parle de faire partir les avions du Bourget, étant donné que l'aéroport ne ferme pas la nuit.

– D'où vous tenez cela, Jacques ? Ce n'est pas ce qu'on vient de me dire au comptoir.

– Le chef de station est un de mes clients. Ils sont en liaison avec le commandement à Orly. Il s'agit d'une piste qu'ils sont en train d'explorer. Auquel cas l'avion ferait Caracas direct, sans s'arrêter à Lisbonne.

Judith faisait semblant de ne pas s'intéresser à la conversation mais la dernière partie de la phrase l'inquiéta :

– Je m'excuse, monsieur, mais vous venez de dire que le vol sur Lisbonne serait annulé.

– Ce n'est qu'une hypothèse, répéta-t-il tout en examinant son interlocutrice, habillée en dépit du bon sens, ce qui ne lui enlevait pas une certaine allure.

Son compagnon venait de la rejoindre. Cheveux longs ondulés, veste et pantalons en toile bleue élimée, il ne manquait pas non plus d'une certaine distinction. Elle lui dit rapidement quelques mots à l'oreille. Il porta son regard vers Jacques et s'apprêtait à le questionner mais celui-ci venait de se détourner pour faire face à Isabelle. Une hôtesse, cheveux blonds, uniforme rose d'été s'approcha d'eux.

– Claire, je te présente mon ami Jacques qui m'a accompagnée... Claire Loussac qui fait le vol avec moi.

– Enchanté, made...

– Madame.

– Je ne savais pas que tu étais mariée, dit Isabelle.

– Divorcée.

– Enchanté quand même, dit Jacques, galamment.

En homme que la présence de jolies femmes émoustillait, il promenait son regard de l'une à l'autre.

– J'envie les heureux passagers qui vont vous avoir à leur bord.

D'un mouvement de menton de côté, Isabelle désigna les deux derrière eux. Puis elle ôta sa veste et la tendit à son ami :

– Gardez-moi cette veste un moment, Jacques, je meurs de chaleur.

– Pourquoi ne portez-vous pas l'uniforme d'été comme Claire ?

– Vous êtes la centième personne à me poser cette question idiote.

– C'est moi qui ne suis pas aux normes, intervint Claire. Comme cette année je ne dois travailler que cinq mois à cheval sur l'été, la compagnie ne m'a fourni qu'un uniforme d'été, bien que nous soyons pas encore en été administratif.

Le visage d'Isabelle était toujours rouge :

– Si vous pouviez garder un peu cette porte ouverte, cela me ferait plaisir, Jacques.

– Que ne ferais-je pas pour vous agréer ?

Ce disant il avisa un des sacs en toile des passagers derrière lui et s'apprêtait à le glisser près de la porte pour la maintenir ouverte :

– Eh, qu'est-ce que vous faites ? entendit-il

– C'est pour coincer la porte.

– Rendez-moi ça tout de suite.

Jacques lâcha les attaches :

– Qu'est-ce que vous transportez là dedans ? Des pierres ? Précieuses apparemment, au vu...

Il n'acheva pas sa phrase car Raymond se dirigeait vers lui, paupières contractées, un éclair noir dans le regard.

– Gardez-le votre sac, je n'ai pas l'intention de vous le voler.

Puis il lui tourna le dos pour s'adresser aux deux hôtesse :

– D'après ce que j'ai cru comprendre vous êtes sur le même vol.

– Un vol bien compromis apparemment, répondit Claire.

– Vous vous connaissiez avant ?

– Nous venons de faire connaissance. C’est souvent le cas d’ailleurs étant donnée que je suis nouvelle.

– Si nous essayions une percée vers le bar, reprit Jacques. Il y a certainement des hauts parleurs là bas.

– Nos affaires ! dit Isabelle.

– Je vais rester pour les surveiller, dit Claire.

– Pas question, dit Isabelle, tu viens avec nous.

– On va tout de même pas demander à ces deux zigotos, de nous les garder, dit Jacques en baissant la voix.

Deux autres hôteses venaient d’arriver, elles acceptèrent volontiers de surveiller les bagages.

Le bar était climatisé et il restait de la place, les aspirants passagers ayant trop peur de manquer leur départ.

– Vous avez vu ces deux guitaristes ? Avec des tronches pareilles, l’accès à bord devrait leur être interdit.

– Vous savez, Jacques, on trouve de tout à bord désormais, répondit Isabelle, c’est le côté négatif de la démocratisation du transport aérien.

– Je me demande bien ce qu’ils peuvent transporter dans leurs sacs ? Vous avez vu comme il était mauvais ?

– De la drogue... ils se piquent sûrement pour avoir une telle tête !

– La drogue ne pèse pas lourd, dit Jacques.

– De la drogue dans des boîtes en plomb, conclut Claire.

– N’essayeriez-vous pas de me mettre en boîte, moi aussi ? (Il passa commande.) Je me verrais bien partir à Caracas avec vous. Combien de temps vous restez là bas ?

– Trois jours.

– Trois jours à se bronzer au soleil ! Qui est votre commandant, cet heureux homme.

Chacune le savait pour avoir demandé le courrier ; seule Isabelle l’avait fait à l’insu de Paul.

– On le saura en montant dans l’avion, répondit Isabelle.

Ils prirent place à une table qui venait de se libérer. Jacques reprit :

– J’ai un bon copain qui est commandant de bord chez vous, vous devez sûrement le connaître, il a une réputation de dragueur invétéré.

– Ça nous intéresse, dit Isabelle.

– Tu le connais, Isabelle, je veux parler de Paul Quéinnec.

– Je le connais, c’est beaucoup dire, j’ai dû faire un ou deux vols avec lui.

– En tout cas, lui, il me parle souvent de toi.

– *“Etait-ce vrai ? Auquel cas, ce courrier au cours duquel elle s’était promis de le ramener dans ses filets, allait tenir ses promesses.”*

Claire qui regardait les gens qui allaient et venaient en dehors du bar, dressa l’oreille. Lantier continuait :

– Un beau mec, il doit faire un ravage parmi les hôteses. Vous le connaissez, madame Claire ?

– Claire tout court, je vous en prie... j’ai dû faire un vol avec lui sur Dakar, en fait mon premier vol à la compagnie.

– Comment tu le trouves ? se pressa Isabelle.

– Nous ne l’avons pas beaucoup vu, il a des amis à Dakar.

– Pas étonnant, il y est né, précisa Lantier.

Isabelle jubilait intérieurement. Que l’homme qui lui avait proposé le mariage n’arrête pas de parler du seul homme qui l’intéressait, elle et qu’elle comptait bien reprendre pendant ces trois jours à Caracas, l’amusait profondément. Elle n’éprouvait même pas la moindre pitié pour ce pauvre Jacques qui ne se doutait pas avoir été manipulé par elle dans sa tentative de reconquête de Paul.

Jacques les interrogea sur leurs vies d’hôteses puis la conversation tomba. Il désirait rester seul avec Isabelle. Claire le sentit ; elle se leva soudain :

– Je vais aller aux nouvelles.

– Nous te rejoindrons un peu plus tard, dit Isabelle.

Pendant son retour en salle d'embarquement elle songeait à Michel. Avait-il pu rejoindre Orly ? Pensait-il à elle, aussi ? Si ce que disait Jacques était vrai, elle ne représenterait qu'une de plus à son tableau de chasse !

– Quoi de neuf ? demanda-t-elle aux deux hôtes gardant leurs bagages.

– Il est question d'annuler... une annonce va être faite sans tarder.

Les deux passagers étaient allongés par terre la tête sur les sacs, ils avaient les yeux fermés.

– Ils vous ont parlé ?

– Ils nous ont posé un tas de questions, comme le font ceux qui prennent l'avion pour la première fois.

– Nous avons eu un petit accrochage avec eux, tout à l'heure.

– Non, ils sont gentils, un peu paumés, c'est tout... voilà l'annonce.

Le haut parleur siffla, comme pour mieux attirer l'attention : "Votre attention s'il vous plait, en raison des circonstances que vous connaissez, les compagnies LAF, TWA, Pan American, Japan Air Lines, Pakistan Air Lines, Air India informent leur fidèle clientèle que leurs vols respectifs seront reportés à demain mardi 2 juin." Suivaient les heures de départ : "... LAF 227 à destination de Lisbonne Caracas, départ à 7H30..."

Un immense brouhaha suivit cette annonce. Comme à l'accoutumée, un certain nombre de voyageurs n'avaient pas entendu ou pas compris et se faisaient répéter ce qui venait d'être dit clairement. Le petit groupe d'hôtes fut particulièrement entouré et assailli de questions. Isabelle arriva sur ces entrefaites, suivi par Jacques :

– Nous avons entendu, il ne reste plus qu'à aller se coucher.

– Vous n'arriverez jamais chez vous, Isabelle, déclara Jacques. J'habite tout près.

– Moi aussi, précisa Claire ; nous avons une chambre pour vous.

– Moi j'en ai trois ou quatre, ajouta Jacques.

Isabelle lui jeta un regard fort significatif.

– Admettons que je n'ai rien dit, répondit Lantier un peu penaud. Vous accepterez cependant que je vous conduise chez Claire.

– Ce sera avec grand plaisir.

Les deux jeunes derrière eux venaient à peine de se lever, ils ne semblaient pas avoir compris. Peut-être ne parlaient-ils pas suffisamment le français ou l'anglais car l'annonce avait été faite dans les deux langues.

– Vous avez entendu l'annonce ? demanda Claire.

– Oui, répondit l'homme, on était justement en train de se demander si dans un tel cas, la compagnie n'était pas tenue de nous héberger pour la nuit ?

– Le règlement dit que tant que le voyage n'est pas commencé, elle ne doit rien.

– On paye pourtant les billets assez chers, intervint la jeune fille.

– C'est le même règlement pour toutes les compagnies, je n'y peux rien, répliqua Claire.

– Du moment qu'on leur a filé notre pognon, ils s'en foutent de nous !

– Vous pouvez vous faire rembourser votre billet étant donné que le vol n'a pas débuté.

– Il faut qu'on aille à Lisbonne.

– Dans ce cas, à demain, mademoiselle.

– Vous venez, Claire, s'impatientait Jacques. (A la sortie de la salle, il continua :) Qu'aviez-vous besoin de leur parler ?

– Cela fait partie de notre travail : action commerciale... Excusez-moi de vous avoir fait attendre.

– Moi, j'ai tout mon temps ! C'est Isabelle...

"Ce n'est pas en jouant au petit toutou que tu vas séduire Isabelle, mon pauvre Jacques !" pensa Claire.

Le parcours s'effectua en silence ; Isabelle semblait de mauvaise humeur. Claire indiqua le chemin ; les encombrements de la mi journée avaient disparu. Jacques arrêta sa Mercedes au pied de l'immeuble où habitait Claire. Tel un chauffeur de taxi aimable, il ouvrit la malle et en sortit les bagages de ces dames.

– Excusez-moi, Jacques, dit Isabelle.

– De quoi, mon Dieu ?

– D’avoir été un peu brutale dans mes propos, mais tous ces retards m’ont énervée : je n’aime pas les imprévus.

– J’avais compris.

– Vous ne m’en voulez pas ?

– Mais non.

Elle s’approcha et lui posa un baiser léger sur la pommette droite. Le contentement apparut aussitôt sur son visage. “*Pauvre Jacques !*” pensa de nouveau Claire.

– Je peux vous conduire à Orly demain matin si vous le désirez. A quelle heure faut-il que vous y soyez ?

– Une heure et demie à l’avance.

– On partira à cinq heures. J’aime bien me lever tôt.

– Qu’en dis-tu, Claire ?

– Moi, ça me va très bien.

– Moi aussi, alors... à demain Jacques. Et elle lui posa un deuxième baiser, cette fois sur la pommette gauche.

Il les regarda s’éloigner et ne rejoignit sa voiture, en soupirant, qu’une fois qu’elles eurent franchi la porte d’entrée.

La mère de Claire ne fut pas tellement surprise de revoir sa fille. Elle l’attendait simplement un peu plus tôt. Claire lui présenta Isabelle. Elle se fit raconter leur attente aux Invalides. De son côté elle avait écouté toutes les informations, de toutes les radios, même étrangères... “c’est la BBC, la plus objective.”

– Maman a un faible pour les Anglais.

– C’est le peuple le plus démocratique de la Terre... il y en a un avec qui j’aimerais bien parler en ce moment c’est ton ami Paul.

Isabelle dressa l’oreille.

– Je l’ai eu au téléphone il n’y a pas longtemps et il me disait que ce n’était pas la révolution, que cela n’avait rien à voir avec mai d’il y a deux ans³¹. Je n’en suis pas si sûre. Les routiers sont sûrement manipulés par le parti.

– Quel parti ?

– Tu sais bien.

– Quand arrêteras-tu de faire une fixation là-dessus ?

– Quand on voit ce qu’ils ont fait à Prague et en Hongrie ?

– Nous sommes à Paris et nous nous levons tôt demain. Bonsoir maman. Tu ne prends pas d’appel téléphonique, sauf s’il s’agit de la compagnie.

– Et de Paul ?

– Et de Paul.

Isabelle se demandait bien qui était ce Paul ?

2 Le vol est reporté

Quéinnec se parqua à Orly à 21H. Il se retrouva à la préparation des vols en compagnie du commandant qui devait effectuer le Rio de 22H30. Cette programmation tardive conduisait souvent au report du courrier le lendemain, au grand dam de la clientèle. Les équipages de la LAF ne comprenaient pas trop cette heure tardive de départ, mais comme on disait en haut lieu, il faut bien un dernier départ à Orly et celui-ci était le fruit de savants compromis. L’agent chargé de la préparation

³¹ Mai 1968

lui transmet le dossier étudié par Louis ; Paul n'y jeta qu'un bref coup d'œil, il faisait entièrement confiance à son second pilote.

– Il est toujours question de partir ?

– La décision n'a pas encore été prise, vous avez dix passagers en transit de Francfort. On parle également de vous mettre en place au Bourget. Il n'empêche que les routiers ont réussi leur coup et c'est maintenant le tour des contrôleurs. Je n'y étais pas mais il paraît que c'est aussi bien sinon mieux qu'en 68.

– Ça a l'air de vous réjouir, mon jeune garçon, pas moi. Mais si vous le désirez, je peux vous pistonner pour vous faire muter à Prague ou à Shangai ; là-bas, les routiers roulent et les contrôleurs contrôlent. (Il ramassa la liasse de papiers sur le comptoir :) Quel poste l'avion ?

– Charlie Zéro, commandant.

– Pas marrant, le patron, remarqua-t-il tout haut, dès que Paul eut franchi la porte.

– Ici non plus, personne n'avait remarqué que tu plaisantais, intervint un collègue, et si ce n'est pas le cas, un petit séjour au paradis rouge te fera du bien. J'ai fait trois ans à Moscou, cela m'a suffi pour virer ma cuti. J'étais un peu comme toi, moi aussi.

Pas du tout persuadé, le jeune employé bougonna en lui-même, en rêvant d'un grand soir, comme l'avaient fait et le feront, en tout temps, lieu, de nombreux jeunes humains au sortir de l'adolescence.

Dans le poste de pilotage du Château de Kergrist, Paul, Louis et Morelli conversaient avec le chef d'avion et le mécanicien de piste, reliés en permanence avec le commandement par radio. A 21H30 confirmation avait été donnée de se préparer pour une mise en place au Bourget.

– Pour un départ à quelle heure ? demanda Paul.

– Pas précisé.

– Dites leur que, passées trois heures du matin, il leur faudra impérativement un nouvel équipage. Où le trouveront-ils et comment sera-t-il acheminé ? On en a un sous la main. Fixons un départ demain matin, les choses auront eu le temps peut-être de se décanter.

La suggestion fut retenue : les deux vols long courriers restant furent annulés et reportés au lendemain.

– On peut laisser les sacs et la documentation à bord ? demanda Louis.

– Oui, oui, l'avion ne bouge pas et on va le fermer à clef, répondit le mécanicien de piste. Demain ce ne sera pas moi, je vous souhaite un bon vol.

Une voiture vint les chercher pour les conduire à l'hôtel Hilton à Orly. Paul y avait déjà séjourné. En dehors du luxe propre à ce genre d'hôtel, ce qui l'avait le plus frappé était la parfaite insonorisation. Situé à quelques centaines de mètres de pistes, le silence était comparable à un établissement situé en pleine cambrousse. *“Quand on pense qu'on continue à construire des immeubles d'habitation sans normes d'insonorisation autour d'Orly et que la seule solution trouvée est la fermeture de l'aéroport la nuit, alors que dans tous les autres pays les aéroports sont ouverts 24 heures sur 24 ! J'espère qu'on ne se laissera pas piéger de la même façon pour le futur aéroport de Roissy en France !”*³²

Sous la douche, Paul eut une pensée pour Claire. Malgré l'heure tardive, il décida d'appeler à son domicile. Sa mère ne dormait pas, elle décrocha tout de suite :

– Elle est revenue, il y a déjà une bonne heure avec une amie hôtesse. Elle doit dormir mais je peux la réveiller pour vous.

– Non, non, laissez-là dormir. Est-ce qu'elle connaît l'heure de départ de demain ?

– Oui, oui, elles doivent quitter la maison à 5 heures, un ami s'est proposé pour les conduire en voiture. Je lui dirai demain matin que vous avez appelé.

Réveillé au téléphone par une charmante voix féminine enregistrée, il jeta un regard sur l'heure : 5H30. Il appela les OPS ; on lui confirma que les autoroutes de l'ouest et du sud avaient été dégagées, départ confirmé à 7H30.

³² Et pourtant...

De retour à Orly, Paul se dirigea vers la salle d'opérations cependant que Louis et Morelli se rendaient directement à l'avion. Pas de changements importants depuis la veille : même avion, au même poste Charlie Zéro. La météo sur le parcours et arrivée à Lisbonne n'avait pas varié, elle non plus, à part un vent légèrement plus fort à l'altitude de croisière. Au moment où il demandait les prévisions de charge, il entendit : "mes salutations du matin, commandant." La voix lui était familière ; il se retourna. C'était Jean Claude Rouet, le chef de cabine de son dernier Dakar avec Claire.

– Ne me dites pas que vous allez à Caracas.

– Eh, si, je suis désolé mais on m'a contacté hier soir pour remplacer Chevance qui devait faire le vol.

– Pas du tout, je suis très content au contraire. (Il lui tendit une main chaleureuse :) Bienvenue à bord.

– Il y aura ma femme également.

– En passagère ?

– En hôtesse. Elle me dit que vous avez fait plusieurs vols ensemble.

– Quel nom déjà ?

– Jacqueline, ex Renoux.

– Une grande fille brune ! Oui, oui, je vois.

– Quelques cheveux gris apparaissent.

– On fait de bonnes teintures.

– Je ne vous savais pas spécialiste. Vous avez le chargement ?

C'est le préparateur qui répondit :

– Vous deviez être plein, mais je doute qu'ils puissent tous être là. Nous avons fait une première estimation à cent, c'est le chiffre qui a été donné au commissariat.

– Toute votre équipe est arrivée ? demanda Paul à Rouet.

– Trois filles, trois gars. (Paul n'osa pas lui demander si Claire en faisait partie, de même que Rouet hésita à le lui dire.) Bon, je vais à l'avion.

– Je vais avec vous.

Quand ils débouchèrent dans le couloir séparant l'aérogare de l'aire de stationnement des avions, l'activité d'un jour normal d'exploitation commençait à se manifester : cars de personnels, cars de passagers venant se mettre en place aux sorties des salles d'attente, voitures d'entretien, de commissariat, d'approvisionnement, de liaisons, camions de carburants, tout le grouillement caractéristique lié aux départs et arrivées d'avions. Un DC9 d'Alitalia suivi d'un Boeing 727 de Lufthansa roulaient au milieu du parking central en direction de la piste de décollage.

Ils montèrent à bord par la passerelle mobile donnant sur la porte bâbord avant ; Paul tourna à gauche vers le cockpit, Rouet à droite vers la cabine passagers. Morelli était assis sur le siège pilote gauche, effectuant la partie manœuvres des commandes de vol de la visite pré-vol, en liaison radio avec le mécanicien de piste.

– Tu ne l'avais pas déjà faite hier ? L'avion n'a pas bougé.

– J'applique le règlement bêtement.

– Très bien mon adjudant.

– Mieux vaut une pré-vol en trop qu'une en moins.

– Ce n'est pas moi qui te le reprocherais.

– Ils ne sont pas tous comme toi.

– Des noms, tout de suite.

– Comme si on ne les connaissait pas ! Ils doivent être franc-maçons pour être toujours là ! Si j'étais le patron, comment je te les virerais !

– Je connais bien le ministre, je vais te proposer.

– Fous-toi de ma gueule.

– Grenier est où ?

– Ton copi est en train de faire du gringue aux hôtesse, pendant que je bosse, moi. D'ailleurs c'est bien connu qu'à bord, les seuls qui bossent sont les mécanos.

– Et ce sont eux les moins payés.

– Tu l’as dit.

Sur le Boeing 707 de la LAF, un petit couloir conduisait du poste de pilotage à la cabine passagers. A tribord deux cabines de toilettes, à bâbord un meuble de rangement. Suivait à tribord : l’office proprement dit, comprenant fours, frigos, dessertes, meubles de rangements ; un petit salon comprenant quatre fauteuils en vis-à-vis lui faisait face à bâbord. Un rideau marquait l’entrée de la cabine première classe comportant cinq rangées de quatre fauteuils. Une cloison mobile séparait cette dernière de la cabine dite touriste ou économique comprenant 25 rangées de 5 fauteuils. Tout à l’arrière, l’office de la classe touriste, meubles de rangement et toilettes passagers.

Assis dans le petit salon, se tenaient deux hôteses et Louis, une tasse de café à la main.

– V’là le patron, cria Louis d’une voix enjouée.

Le visage duquel patron s’assombrit quand il reconnut Isabelle dans une des deux hôteses. *“Elle a encore réussi à se mettre sur un de mes vols, à mon insu !”* Ignorant cette manifestation de mauvaise humeur, Isabelle lui adressa son plus large sourire en y ajoutant un geste de la main :

– Surpris apparemment, Paul !

– On ne peut rien te cacher.

– Ne le sais-tu pas.

– Enchanté de vous revoir, Jacqueline, votre mari m’a fait part de votre présence. (Et il se pencha pour lui faire une bise. Quand Paul était au réseau Europe sur Caravelle, ils avaient fait quelques vols ensemble ; Paul l’avait sortie quelquefois à Paris, mais cela n’avait jamais dépassé le plan amical.) Je ne savais pas ce que vous étiez devenue jusqu’à ce que Jean Claude m’annonce votre mariage sur le dernier Dakar que nous avons fait ensemble.

– Je ne suis toujours pas sûre d’avoir fait une bonne affaire.

– Rassurez-vous, je ne le lui dirais pas.

– Oh, il le sait. C’est le seul moyen d’obliger les hommes à maintenir leurs efforts pour plaire.

– Si je n’étais pas un homme, je serais assez d’accord avec vous.

Isabelle écoutait toute cette conversation avec des sentiments mitigés. Apparemment Paul ne lui portait aucune attention. A moins que ce ne soit simplement de la timidité !

Le quatrième occupant de la cabine se présenta :

– Xavier Hochner, steward saisonnier, étudiant en médecine, troisième année, Faculté de Strasbourg.

Châtain blond, 1m80 environ, allure très sportive, visage ouvert, il serra la main que lui tendait Paul d’une poignée franche.

– Bienvenue à bord. Bon, je vais aller faire un tour en cabine.

Louis ainsi que Jacqueline, que son mari n’avait pas manqué de mettre au courant, savaient parfaitement ce que cherchait Paul. La troisième hôtesse était-elle Claire ou non ?

Il se déplaça lentement dans l’allée centrale jetant un coup d’œil rapide sur l’état de la cabine, ce que venait de faire le chef de cabine, d’une façon un peu plus détaillée. Paul le rejoignit aux dernières rangées de fauteuils.

– Il y a deux fauteuils hors service en B 7 et F 15, le dossier ne se bloque pas en position intermédiaire, reporta Rouet au commandant.

– On peut essayer de les faire changer mais je crains que ce ne soit trop tard. Est-ce que c’était signalé au compte rendu précédent ?

– Non, non, je m’en suis d’ailleurs étonné.

– Je vais en faire part au mécanicien.

– Attendez un peu, Morelli finit sa prévol et il n’a pas l’air de bon poil. Vous lui enverrez votre femme avec un café. Je crois me souvenir qu’elle est bonne pour dérider les plus mauvais coucheurs.

– Oui, oui, je sais, dit en riant son mari...si vous avez vu l’équipage à l’avant, je vais vous présenter les deux derniers : Didier Perrin un steward déjà ancien (Paul se souvenait de lui) et une saisonnière avec qui nous avons déjà fait un vol sur Dakar. (Cette précision étant destinée au steward.)

Claire, chargé du rangement des articles en vente à bord des avions : cigarettes, cigares, foulards, cravates, parfums, briquets, alcools, avait vu Paul entrer en cabine. Elle appréciait sa pres-

tance en uniforme, le sérieux qu'il mettait dans sa fonction bien qu'elle introduisit une sorte de barrière entre eux. Elle avait d'abord pris cette distance qu'il établissait dès qu'ils étaient à bord pour de la froideur sinon une attitude hautaine "*bonne pour mettre dans son lit en escale mais simple petite hôtesse à bord !*" mais lorsqu'elle était venue demander un renseignement technique au cockpit, le regard qu'il lui avait adressé à sa sortie l'avait rassurée. C'est la même chaleur qu'elle notait dans ses yeux alors qu'il lui disait de la manière la plus conventionnelle qui soit en lui serrant la main :

– Je me souviens de ce vol, j'ai même retenu votre prénom, Claire n'est-ce pas ?

– C'est cela, monsieur : Claire.

– Venez un instant avec moi, Perrin, dit Rouet au steward, j'ai quelque chose à vous faire voir à l'avant, Mme Loussac restera surveiller l'arrière.

Paul abandonna pour un instant son uniforme et ses galons et sourit tendrement à Claire. Elle lui raconta rapidement son attente la veille aux Invalides, qu'elle avait invité Isabelle chez elle, qu'un certain Jacques Lantier "qui m'a dit te connaître" les avait conduit ce matin à Orly. Elle eut également le temps de lui raconter la façon dont cette Isabelle se comportait avec ce pauvre Jacques.

– Un prêté pour un rendu, commenta Paul, en général c'est plutôt lui qui agit comme cela. Nous reprendrons cette conversation à Caracas.

– Je ne sais pas si nous aurons beaucoup de temps car j'ai de la famille là-bas.

– Tu ne m'avais pas dit !

– Suis-je censé tout te dire ?

– Non, bien sûr.

Un léger sourire apparut sur les lèvres de Claire au vu de l'expression de désappointement que n'avait pu cacher Paul.

– Non, c'était une plaisanterie.

– C'est Isabelle qui déteint sur toi ?

– Tout n'est pas à rejeter.

– Nous en reparlerons... à Caracas.

– Mais, volontiers, mon chéri.

Paul lui adressa un baiser du bout des doigts et repartit vers l'avant. Cette courte conversation avait ému Claire qui se secoua en se traitant d'idiote.

Il croisa Morelli qui revenait vers l'office, une tasse de café vide à la main.

– Très bon, ton café, mon petit, dit-il à Xavier.

– Tu as terminé la prévol ?

– J'ai terminé, rien à signaler.

Paul prit place sur le siège gauche, en régla la hauteur, l'inclinaison, la distance aux palonniers. Louis, de son côté, casque sur les oreilles, essayait les différentes fréquences radio.

– Quand tu auras fini, lui dit Paul, on mettra en marche les centrales de navigation, le compte rendu mécanicien signale que la droite ne s'est alignée qu'au bout de deux essais à Los Angeles.

– J'avais vu.

Pendant un moment, ils procédèrent aux opérations leur incombant respectivement dans la préparation de l'avion. Morelli avait également pris place sur son siège et notait une série de chiffres sur ses documents de bord.

– Il y a 70 tonnes 750 exactement à bord, selon la densité de ce matin. Pour moi tout est bon.

Le chef d'avion entra dans le poste de pilotage :

– Embarquement normal, commandant ? La mécanique est bonne, l'arrière aussi.

– Est-ce qu'on a une idée du nombre de passagers ?

– Le dernier point donnait 80 confirmés, on ne sera pas loin de la centaine.

– Embarquement normal.

Le chef de cabine entra :

– Commandant, nous avons une dizaine de plateaux à l'arrière qui sont un peu douteux.

– C'est quoi le doute,

– Le jambon ne semble pas de la première fraîcheur, vu les circonstances, on peut le comprendre. Est-ce qu'on les fait changer ?

– Ce ne sera pas la peine : le point 5 minutes avant embarquement est 10 first, 70 écos³³.

– On va les rendre alors !

– Garde les, ils seraient capables de les refiler à un autre, dit Morelli.

– Tu t'es vraiment levé de travers ce matin, constata Paul, tu en as après tout le monde.

Le mécanicien grogna en se raclant le fond de la gorge mais ne répondit rien. Rouet s'effaça pour laisser entrer Isabelle.

– Tiens, voilà la plus belle, dit Morelli.

– Ce n'est pas gentil pour les autres, merci tout de même, ce n'est cependant pas vous que je viens voir mais le commandant.

– Evidemment, il n'y en a que pour eux... le beau commandant Paul Quéinnec.

La mauvaise humeur de l'officier mécanicien avait d'abord amusé Paul, puis agacé, mais cette fois il explosa :

– Ecoute, mon cher Morelli, tes réflexions et remarques du genre acide commencent à me déplaire souverainement. Nous ne sommes pas ici pour subir ta mauvaise humeur, mais pour travailler ensemble. Tu sais comme moi qu'un mauvais coucheur dans l'équipage et l'ambiance équipage s'en ressent. Si tu n'as pas envie de faire ce vol, il est encore temps de te faire remplacer. A moins que quelque chose ou quelqu'un ne te plaise pas dans cet avion auquel cas il est temps de le dire.

Les spectateurs de cette explication des gravures se sentaient horriblement gênés. Morelli abaissa son nez dans son document de vol. Il se rendait bien compte qu'il avait exagéré. Si encore il pouvait dire ce qui lui tenait à cœur ! Paul dut le sentir car malgré son emportement il donna à Isabelle les renseignements qu'elle était supposée être venue chercher :

– Deux heures de vol, altitude 33 000 pieds... c'est tout pour le moment, mademoiselle, nous vous indiquerons les points survolés au cours du vol.

Isabelle sortit. Morelli remercia intérieurement Paul, puis se racla la gorge :

– J'ai été un peu loin, je le reconnais, je n'en ai après personne, après moi seulement.

– C'est bon, dit Paul, alors tu continues ?

– Je continue.

– Faisons la check list, cela nous occupera.

Morelli fit pivoter son siège et énuméra d'une voix haute la longue litanie de questions auxquelles chacun des trois hommes répondait alternativement ou simultanément : altimètres... réglés... quantité carburant... vérifiée 40 tonnes 700... pilote automatique... débrayé...

Le chef d'avion pénétra dans le poste de nouveau :

– Commandant, excusez-moi de vous interrompre, c'est important. (Une personne pénétrant dans le cockpit au moment de la check-list se gardait bien en général de l'interrompre.)

– Allez-y.

– Le contrôle a repris sa grève.

– Quel contrôle ?

– Le contrôle aérien... il faudrait vous positionner pour votre départ le plus tôt possible.

– Nous terminons la check-list, nous en sommes presque au bout.

Morelli continua de lire de la même voix égale puis conclut : "check-list terminée." Et il retourna son fauteuil vers son panneau instrumental.

– Tu peux y aller, Louis, dit Paul.

"Orly sol de Lima Delta LAF 227.

"LAF 227 Fox Lima Delta d'Orly sol, je vous reçois 5 sur 5.

"Orly sol LAF 227, demande mise en route à 25 pour un départ à 30.

"Bien reçu LAF 227, stand by³⁴.

Le chef d'avion poursuivit :

³³ 10 Première classe, 70 classe économique.

³⁴ Attendez

- Le Rio qui devait partir à 7h10 est reporté à 7h40.
- Il n’y a pourtant pas beaucoup de départs à cette heure-ci !
- Les vols annulés d’hier soir ont été reportés ce matin... que fait-on pour les passagers ?
- Il est préférable qu’ils attendent dans l’aérogare, tout dépend de la réponse du contrôle.

Ils se mirent à attendre en silence. Rouet vint aux nouvelles :

- Il se passe quelque chose ? Comme je vois qu’on n’embarque pas !
- Le contrôle a repris sa grève, nous attendons une heure de mise en route.
- Ça risque d’être la soupe à la grimace chez nos passagers, si toutefois ils embarquent ! soupira Rouet.

– C’est la France d’aujourd’hui, mon vieux, lâcha laconiquement Morelli, plus de respect de rien, bordel et compagnie.

Le contrôle appela :

- Lima Delta, Orly sol...
- Orly sol, Lima Delta, répondit aussitôt Louis.
- Nous sommes désolés, mais nous n’avons pas votre plan de vol... vous êtes bien LAF 227 ?
- Affirmatif.
- Destination ?
- Caracas via Lisbonne.

Un silence puis de nouveau le contrôle :

- Lima Delta nous n’avons rien de tout cela.
- Nous nous en occupons.
- Faites vite car l’attente s’allonge.

Paul contacta la salle d’opérations sur la fréquence compagnie. Le plan de vol avait été déposé normalement, en temps voulu ; suivaient le numéro d’enregistrement et l’heure. Louis transmit immédiatement ces renseignements au contrôle. “Stand by, Lima Delta.”

- Ça commence bien, dit Morelli.
- Ça continue, tu veux dire, corrigea Paul.
- Ouais.
- Ce qui veut dire que cela ne pourra que mieux aller après.
- Que Dieu t’entende !

Nouvel appel du contrôle :

– Lima Delta, plan de vol retrouvé, nous avons le Charlie Delta pour la 227, le L a dû être mal tapé. Stand by pour l’heure de mise en route.

– Ils commencent à nous les gonfler avec leur ‘stand by’ intervint Morelli, et d’abord ils pourraient parler français.

– Ça ne sert à rien de s’énerver, dit Paul, je me mets à leur place, ce ne doit pas être facile non plus.

- C’est ça, ils nous le mettent et on dit rien. C’est la France d’aujourd’hui.
- Tu l’as déjà dit.
- Et je n’ai pas fini.
- Que fait-on pour les passagers, demandèrent à la fois le chef d’avion et le chef de cabine.
- Stand by, répondit Paul.

Ce qui eut pour effet de déclencher un rire général, Morelli ayant fini par y souscrire et de détendre l’atmosphère.

Ce qui commençait à ne plus être le cas sur la fréquence Orly sol que tous les avions en attente écoutaient. Les demandes de mise en route devenaient de plus en plus fréquentes, suivies du même stand by d’un contrôleur qui devait lui aussi commencer à s’énerver car cette grève du zèle était particulièrement éprouvante. Les pilotes prenaient la chose avec philosophie jusqu’à ce qu’un pilote de la TWA (compagnie américaine) dont le vol était reporté depuis la veille et qui venait de recevoir l’avis d’une attente de 40 minutes, n’explose dans le micro, racontant qu’ils avaient attendu quatre heures coincés dans un bus en ville et qu’il allait mettre en route de toute façon autorisation ou pas. Le contrôleur confirma 40 minutes d’attente.

– Il y va ou il y va pas ? s’interrogea tout haut Louis.

– Rien ne lui interdit de mettre en route et de se positionner en attente de décollage mais par contre s’il décolle sans autorisation, il risque sa perte de licence.

– Si le contrôle est en grève c’est comme s’il n’y avait plus de contrôle. Avant la guerre il n’y en avait pas et on se débrouillait très bien, dit Morelli.

– Pour l’administration, le contrôle n’est pas en grève puisqu’ils n’en ont pas le droit. C’est comme si les flics étaient en grève, qu’ils bloquent un feu au rouge et que tu veuilles passer ! T’es bon pour un retrait de permis car le juge te dira qu’un feu rouge est toujours un feu rouge.

La connivence était normale entre les contrôleurs et les pilotes car de chaque catégorie dépendait la sécurité des vols. Envers leur mouvement contre leur administration le syndicat des pilotes avait recommandé la plus stricte neutralité.

La voix du pilote de la TWA se fit de nouveau entendre :

– Orly ground, TWA 313 requests taxi clearance³⁵.

– Ça y est, il a mis en route, s’exclama Louis.

– Negative taxi clearance, répondit le contrôle.

Après un moment de silence pendant lequel tous les pilotes en attente étaient aux aguets, le pilote américain finit par dire rageusement :

– OK, I cut my engines... quel foutu pays que la France! (traduction libre)

Jusque là les pilotes français avaient plutôt écouté avec amusement la passe d’armes entre le pilote américain et le contrôleur français. Une voix s’éleva soudain sur la fréquence Orly sol faisant remarquer que l’Amérique était le pays où on perdait le plus de temps en attentes au sol et que leurs contrôleurs faisaient grève également et que sa remarque sur le ‘foutu’ pays était mal venue.

Le pilote de la TWA s’excusa pour le ‘foutu’ mais fit remarquer que si dans son pays les contrôleurs faisaient grève, ils la faisaient effectivement et le disaient.

Dès la fin de l’échange le contrôle fit remarquer que les échanges privés étaient interdits sur la fréquence et appela Lima Delta pour lui confirmer une heure de mise en route à 7h30.

– Donc pas de retard pour nous, conclut Rouet.

– 7h30 TU, ça fait 8h30 locales, précisa Louis.

– Donc on n’embarque pas, je suppose.

– Vous supposez bien et je suggère que vous alliez faire un tour en salle d’embarquement avec une de vos hôtesse, ajouta Paul.

– D’accord, j’y vais.

Par la vitre latérale de cockpit, Paul le vit descendre l’escalier avec Isabelle et entrer en salle d’embarquement. “*Isabelle dans la cage aux lions!*” songea-t-il, car il imaginait fort bien l’ambiance chez les passagers.

Par la porte du cockpit restée entrouverte, le steward Hochner regardait le poste de pilotage. C’était son premier vol. Il n’était pas trop dépaysé car un camarade de Faculté ayant fait trois saisons de steward saisonnier lui avait conté en détail la vie à bord, les rapports entre membres d’équipage, la vie en escale ainsi que quelques éléments de la technique du vol. Le stage de préparation lui avait enseigné l’ouverture et la fermeture des portes principales et secondaires, le fonctionnement des issues de secours, des fauteuils, des masques à oxygène, des gilets de sauvetage, des armoires frigorifiques et des fours, tout ce qui concerne le confort et la sécurité des passagers. A l’avant se trouvait le domaine un peu mystérieux des PNT (personnel navigant technique), un univers de cadrans et boutons ou touches divers. Il regardait sans poser de questions s’efforçant de trouver des points de repère. Pas grand chose ne lui semblait familier, à part le ‘manche à balai’ qui n’avait plus grand chose de commun avec l’ancêtre qui lui avait donné son nom.

– Ça a l’air de t’intéresser, mon petit gars, lui dit Morelli, d’un ton aimable.

– Oui, plutôt, monsieur.

– Laisse tomber le monsieur. Si tu nous soignes bien pendant le vol, je t’expliquerai.

– Pas besoin de ça pour...

³⁵ Demande d’autorisation de rouler.

Il fut soudain interrompu et bousculé par le chef de cabine revenant en toute hâte de la salle d'embarquement.

– Excusez-moi, patron, mais les passagers veulent absolument voir le commandant. Ils ne veulent pas que je revienne sans vous.

– Grandeur et servitude du métier, observa Morelli.

– J'ai bien envie de t'y envoyer à ma place, ils n'y verront que du feu.

– Ah non, tu ne vas pas me faire cela.

– A condition que tu fermes ta grande gueule.

– Je te promets, patron, répondit-il en prenant l'accent africain.

Paul se leva :

– Qu'est ce que je vais bien pouvoir leur dire de plus que vous ?

– Je ne sais pas, ils veulent vous voir, c'est tout.

– Bon, on y va.

Il enfila sa veste et coiffa sa casquette.

– Bonne chance, captain, lui lança Louis, un brin ironiquement.

– Si je ne reviens pas vivant, tu auras de l'avancement.

Les deux hôtes au sol qui lui ouvrirent la porte l'accueillirent avec soulagement : un homme galonné à souhait et dont la large carrure allait, tout au moins l'espéraient-elles, calmer un peu les fauves en cage que représentaient leurs 90 passagers en attente d'embarquement.

– Voici votre commandant, crièrent-elles avec un bel ensemble.

Le brouhaha cessa un bref moment. Un passager dont la haute taille attirait l'attention s'avança vers lui. La cinquantaine, bronzé, le cheveu rare et grisonnant, chemisette à manches courtes en coton bleu pale, cravate assortie, veste en tissu léger au bras, le multicolore de son pantalon signalait la nationalité de l'homme : un Américain du Nord. Il tendit la main à Paul et se présenta :

– George Thornbee, Chicago Illinois.

– Paul Quéinnec.

– Commandant, nous sommes bien contents de vous voir, car depuis hier on nous trimballe, comme vous dites en français, sans nous dire ce qu'il en est. (Son français était bon, à peine teinté d'accent.) On vient encore de nous annoncer une heure d'attente de plus, c'est une heure ou une journée ?

– Techniquement nous sommes prêts, tout fonctionne à bord mais il nous manque l'autorisation de mise en route de la part du contrôle aérien. Ils sont en grève bien qu'ils n'en aient pas le droit. Mais chez vous c'est la même chose, j'en ai subi une à New York il y a deux mois.

– Et vous ne pouvez rien faire ?

– Un pilote de chez vous, de la TWA, a essayé mais a dû y renoncer. Croyez bien monsieur que cela ne nous amuse pas plus que vous.

Le passager qui avait manifestement le besoin de se défouler commença à raconter qu'il avait passé une partie de la nuit dans un taxi coincé par un embouteillage monstre en plein centre de Paris. "Ça m'a rappelé la grande panne d'électricité à New York, oh boy oh boy, c'était quelque chose, ça aussi !" Puis le taxi les avait amenés à Orly à 3 heures du matin. Il avait failli se battre avec le chauffeur parce que "ce salaud voulait nous faire payer l'attente !" Ils avaient dû patienter encore pour qu'un et deux fauteuils se libèrent dans l'aérogare.

– Et maintenant on nous demande encore de poireauter ! Si vous nous garantissez une heure, ça ira, le pire est l'incertitude.

– Je suis désolé mais je ne peux rien vous garantir.

– Pourquoi ne les dirige-t-on pas en salle transit pour prendre un café ou une boisson quelconque ? demanda Paul aux hôtes.

– Nous attendons les ordres.

D'autres passagers intervenaient, racontant leurs malheurs qui se ressemblaient beaucoup. Les uns avaient dû attendre dans une voiture comme le couple d'américains, d'autres avaient tenté de rejoindre leur hôtel à pied, d'autres encore avaient passé la nuit dans un des cars assurant le service

des Invalides à Orly. La majorité de passagers se composaient d'étrangers et ils s'exprimaient en anglais, espagnol ou dans un français hésitant. Paul écoutait avec patience : en présence d'une foule excédée c'était d'ailleurs la meilleure chose à faire.

Isabelle qui ne s'était pas manifestée jusqu'ici vint le rejoindre :

– Tu ne t'en sors pas mal, lui chuchota-t-elle.

Il ne lui répondit pas et profita d'un répit pour s'adresser tout haut aux passagers :

– On va vous conduire en salle de transit où vous pourrez prendre une boisson.

– Ce qu'on veut c'est partir, ce n'est pas un café qui va arranger les choses, répondit Thornbee, d'accord les autres ?

– Ouais, ouais, on bouge pas, on veut embarquer.

– Ce sera encore pire d'attendre dans l'avion, vous êtes mieux ici.

Paul se tourna vers Isabelle et s'adressa à elle à voix basse :

– Qu'est ce que vous en pensez, Isabelle ?

– Une fois embarqués, on ne pourra plus les faire bouger, ça m'est arrivé une fois.

– Il va falloir qu'on fasse quelque chose pendant !

Thornbee avait-il entendu ou pas mais il reprit, toujours de sa voix haute :

– Est-ce qu'on ne pourrait pas demander aux grévistes de suspendre leur mouvement ? Je veux bien aller les voir. Je suis journaliste, j'ai l'habitude de ce genre de problèmes.

– On ne vous laissera pas passer.

– Vous on vous laissera peut-être, en uniforme ! (Paul réfléchissait : il n'avait pas prévu cette éventualité.) Dites leur que je ferai passer un article dans Paris Match, Der Spiegel, Times magazine... la Pravda même s'ils le désirent. Je suis sérieux, commandant, vous devriez aller les voir.

Manifestement, il ne pouvait reculer :

– C'est bon, je vais aller les voir.

– Bravo, dit Isabelle, est-ce que je peux retourner à l'avion ?

– Il faudra en envoyer deux autres.

– Claire et Xavier.

– C'est au chef de cabine de décider.

Ils sortirent ensemble ; elle marchait tout près de lui, en silence ; il ressentait fortement sa présence et cela le dérangeait. Il monta la passerelle d'accès à bord en courant. Quand il entra dans le poste de pilotage, Rouet et sa femme s'y trouvaient. Il expliqua rapidement à tout ce monde ce qu'il allait faire.

– T'as une chance ? demanda Louis.

– Qui ne tente rien n'a rien.

– Bonne chance quand même, dit Morelli.

– Je vais faire une petite prière pour vous, lança Jacqueline, sur un ton qui ne permettait pas de dire si elle plaisantait ou non.

– Je vais en avoir besoin.

Paul ressortit de l'avion, casquette en tête, longea l'aérogare en se dirigeant vers la tour de contrôle, un fut cylindrique surmonté d'une plate forme circulaire en forme de champignon. L'accès en était sévèrement réglementé et il fallait demander l'autorisation d'accès au poste de gendarmerie situé au pied de la tour. Bien que Paul fut en uniforme, le gendarme de garde lui demanda une pièce d'identité et téléphona au responsable du contrôle appelé chef de quart pour obtenir son accord. Celui ci obtenu, Quéinnec s'engagea dans l'ascenseur qui débouchait sur un couloir circulaire donnant sur des bureaux. Il fallait emprunter un petit escalier pour parvenir à la salle proprement dite. La vue était panoramique sur toute l'aire de l'aérodrome et de cette position étaient régulés les mouvements d'avions dits au sol, avant et après atterrissage. Par visibilité réduite, des écrans radar se substituaient aux yeux. Quand Paul déboucha en haut de l'escalier il fut interpellé :

– Commandant Quéinnec, je vous salue. (Il tourna la tête dans la direction de l'appel :) René Lechatre !

– En personne, comment allez-vous ?

– J’irais un peu mieux, si...

– Je sais, et je me doute que c’est l’objet de votre visite. (Contrôleur aérien, chef de quart, René Lechatre était également pilote amateur et il avait été l’élève de Paul à l’aéroclub de la LAF à Toussus le noble, où Quéinnec officiait en tant que moniteur bénévole. Depuis, Lechatre était devenu à son tour moniteur bénévole.) Nous en avons déjà parlé un peu et j’avoue que vous m’embarrassez un peu.

– Vous vous doutez bien que si j’ai pris la peine de venir jusqu’à vous, c’est que mes raisons sont pressantes. (Et il raconta succinctement sa visite en salle passagers.) Tout ce que je vous demande c’est de suspendre pour une heure ou deux. Cela évitera le genre d’incidents que vous avez eu avec le pilote de la TWA. Dans vos précédents mouvements, reconnaissez que nous ne sommes jamais intervenus, mais cette fois, les passagers sont véritablement à bout.

– Personnellement je serais volontiers d’accord mais je ne peux décider tout seul, il faut que j’en réfère au syndicat. Je vais aller leur téléphoner. (Et il descendit l’escalier en courant.)

Un des contrôleurs s’approcha de Paul :

– Asseyez-vous commandant.

– Je vais rester assis pendant des heures, si toutefois on part.

– Croyez-bien que cela ne nous amuse pas nous non plus. (Quelques échanges grinçants se firent entendre à la radio ; on ressentait parmi tous ces hommes une nervosité inhabituelle.) Une heure de travail dans ces conditions est plus éprouvante que les quatre habituelles.

– Il y a combien d’avions en attente ?

– Une dizaine pour le moment, mais le chiffre est en train de monter.

Il se tut et prit un téléphone dont la sonnerie venait de se faire entendre puis après avoir porté l’écouteur à son oreille il griffonna rapidement quelques mots sur un carnet. Puis il se retourna vers Paul :

– Le contrôle d’approche me signale un Varig en provenance de Rio direct, il est un peu ‘short’³⁶ en pétrole et il demande la priorité. Mon collègue me dit que là haut cela commence à s’énerver aussi.

Paul eut une pensée pour ses collègues qui après avoir attendu une ou plusieurs heures au départ de New York, puis passé une nuit en vol, arrivaient au dessus d’Orly au petit matin, contraints de tourner en rond alors que les conditions météo étaient bonnes. Un avion décolla ; un murmure fut à peine perçu dans cet endroit hautement insonorisé ce qui donnait une allure fantomatique au ballet des véhicules en tous genres qu’on voyait se déplacer de cet observatoire idéal.

Lechatre réapparut en haut de l’escalier et fit signe à Paul de le rejoindre en bas dans un des bureaux. A peine la porte fermée, il dit :

– C’est d’accord, on suspend le mouvement jusqu’à midi, ce qui permettra à tous les avions retardés de partir, j’espère.

– Merci pour nos passagers... et maintenant que la décision est prise je vais vous confier quelque chose que je gardais en réserve.

Et il parla de son passager le journaliste américain et de sa promesse de faire paraître un article.

– Vous me l’auriez dit avant que cela n’aurait pas changé grand chose ou même peut-être en sens inverse. Maintenant s’il tient sa promesse, cela ne peut qu’être bon pour nous ; mais avec les journalistes je me méfie.

– Je lui rafraîchirai la mémoire. (Il lui serra la main :) A bientôt à Toussus.

Paul regagna son avion au plus vite ; non sans être passé au préalable en salle d’embarquement où il se contenta de lever son pouce bien haut en direction de Thornbee. Il avait à peine refermé la porte qu’il entendit un immense ‘hourrah’. Il escalada rapidement les marches d’accès à bord et avant de regagner le cockpit il bifurqua vers le petit salon d’entrée où Rouet lisait : “on embarque”, lui dit-il.

³⁶ Varig, une compagnie brésilienne, ‘short’ : court en pétrole.

– On embarque, répéta-t-il en entrant dans le cockpit où Isabelle, assise sur le siège commandant, bavardait avec Morelli. (Cette désinvolture l’importuna mais il retint la réflexion qui lui était venue aux lèvres.)

Isabelle s’en aperçut car elle se leva rapidement et passa devant lui sans un mot.

“On embarque... on embarque” Les deux mots venaient de déclencher une agitation générale. En cabine où les hôtes et les stewards prenaient position et ajustaient leurs uniformes ; en salle d’embarquement où l’excitation du départ avait succédé à l’énervement de l’attente ; au pied de l’avion où l’équipe chargée du départ coiffait leurs casques. Cependant que les passagers première classe empruntaient la passerelle avant, une file était dirigée vers l’escalier arrière. De son siège, Paul regardait l’embarquement. Il vit son Américain, une main sur l’épaule de sa fluette jeune femme, lui faire signe en montant à bord. Dans la file des passagers touristes, il vit un couple se diriger vers l’arrière avec des bagages qui lui semblèrent bien encombrants. “*Comment se fait-il qu’on les ait laissés passer ?*” Mais il était trop tard.

C’est la réflexion que se fit Claire lorsqu’elle reconnut les deux passagers vus en salle d’attente des Invalides, empêtrés dans leurs bagages pendant la montée. Elle s’efforça de leur sourire en entrée en cabine. Seul le jeune homme lui répondit. Le visage de la jeune femme était tendu, presque livide. Claire voulut les faire suivre les passagers qui devaient s’installer de l’avant vers l’arrière en fonction de leur rang de montée à bord mais ils insistèrent pour prendre les places tout à l’arrière. Elle renonça à s’affronter avec eux. Raymond plaça les deux guitares dans le porte bagages au-dessus de leurs sièges, mais Perrin le steward de l’arrière leur demanda de les enlever car en cas de turbulence elles pourraient tomber ; ils pourraient les placer sur les sièges à côté tant qu’ils ne seraient pas occupés par des passagers. Quant aux sacs, ils les posèrent sous leurs pieds.

L’agent au sol fit signe à Claire que l’embarquement était terminé. Elle voulut fermer la porte mais n’y parvint pas. Isabelle surgit derrière elle et la poussa pour manœuvrer sans le moindre effort la porte.

– On t’a pas appris cela en stage ?

Le ton et la réflexion déplurent à Claire mais elle s’était mise en faute et toute réponse lui était interdite.

– Pas baisante la belle Isabelle, se contenta de dire Perrin.

Claire lui sut gré de ce mince appui.

Isabelle était repartie à l’avant. Un agent au sol venait de sortir du cockpit.

– Derniers chiffres, lui demanda Rouet.

– 10 first, 80 écos.

– Isa, tu veux bien compter en deuxième cabine, Jacqueline se charge de la première.

Les deux hôtesse revinrent peu après. Isabelle n’en avait compté que 78.

– Il en manque deux.

– T’es sûre ?

– Perrin a compté avec moi.

Entre temps la porte avant avait été fermée de l’extérieur, l’escalier roulant retiré et la procédure de mise en route enclenchée. Louis venait de recevoir le feu vert du contrôle, Rouet leur annonça deux en moins en éco. Cela n’émut personne. Louis se contenta de répondre qu’il transmettrait les chiffres sur la fréquence compagnie. “Paré au 3... en route au 3”. Puis il appuya sur un levier de commande électrique. Une vanne s’ouvrit dans une tuyauterie du réacteur et l’air sous pression en provenance d’un groupe de démarrage sur la piste, s’engouffra avec un sifflement caractéristique. “Le 3 tourne”, indiqua le mécanicien au sol. Le compte tour du réacteur accusait le début de rotation, Paul ouvrit l’arrivée de carburant, les bougies servant uniquement au démarrage s’allumèrent, le mélange s’enflamma et le réacteur accéléra jusqu’à son régime de ralenti. “Allumage au 3”, avait confirmé le sol. “Paré au 4... en route au 4”... au 2... au 1. Les quatre réacteurs sifflaient en un grondement assourdissant, à peine audible du cockpit. Tout ce qui rattachait l’avion au matériel du sol fut enlevé.

– Lima Delta autorisé au tractage, répondit le contrôle à la question de Louis.

Le Château de Kergrist étant placé le nez face à l'aérogare ne pouvait donc que se déplacer en marche arrière, allure qu'aurait permis les réacteurs en jet inverse, mais cette manœuvre ne devait être utilisée qu'en urgence. Un tracteur accouplé au train avant se chargeait donc de la manœuvre, appelée repoussage. L'avion se déplaça de quelques dizaines de mètres. "Barre désaccouplée, je quitte l'écoute", dit le mécanicien sol. Du cockpit Paul le regardait enrôler son fil sur le bras et surveiller les environs avant de lever en l'air les deux pouces, indiquant que la voie était libre. Paul poussa les manettes de gaz en avant et le Château de Kergrist commença à rouler par ses propres moyens, cependant que Morelli terminait les check-lists de fin de démarrage et de roulage.

Après la suspension du mouvement des contrôleurs, suspension qui n'avait pas été annoncée comme telle mais qui s'était traduite par une autorisation accordée dès que demandée, de nombreux avions en 'stand by' avaient mis en route et se dirigeaient vers la piste de décollage. Devant eux roulait un avion de la TWA, dont le pilote devait se dire que sa gueulante avait porté ses fruits. En attente cette fois pour le décollage, Paul nota 5 avions devant lui (il en avait eu 40 une fois à New York et après 2 heures d'attente il lui avait fallu revenir au parking pour refueler) le TWA, un DC8 d'Air Canada, un Boeing 707 de Pan American, une Caravelle d'Alitalia et un Boeing 737 d'Air Lingus.

– On en a bien pour un quart d'heure, dit Paul, dans cinq minutes on fera une annonce pour les passagers.

Puis il appuya sur un bouton d'appel ; Jacqueline parut.

– Dites à votre mari qu'on a le temps de faire les masques.

Faire les masques signifiait la démonstration de l'utilisation des masques à oxygène. Depuis l'apparition des avions de ligne à cabine pressurisée, (les premiers étant le Douglas DC 6 et le Lockheed Constellation, avions à moteurs croisant à des altitudes autour de 6 000 mètres, suivis à partir de 1960 par les avions à réaction dont l'altitude de croisière était désormais de 9 à 10 000 mètres) la pression atmosphérique à l'intérieur de l'avion est maintenue par des compresseurs à une altitude équivalente à 2 000 mètres, celle des pistes d'une station de sports d'hiver. De ce fait la cabine se trouve en surpression par rapport à l'extérieur. En cas de mauvais fonctionnement des compresseurs, ou d'une rupture de tuyauterie ou simplement d'un trou dans la cabine par la perte d'un hublot par exemple, très rapidement la pression en cabine va rejoindre celle de l'extérieur. Si certains alpinistes ont réussi à atteindre l'Everest (8 000 mètres) sans masque à oxygène, ce qui demande un entraînement long et spécifique, si des populations entières vivent en Bolivie à 5 000 mètres, les passagers, citadins en grande majorité, ne supporteraient pas plus de quelques minutes une pression atmosphérique aussi faible entraînant un manque important d'oxygène. C'est la raison du dispositif de secours obligatoire et qui consiste en des masques à oxygènes individuels qui tombent de leurs logements en cas de panne de pressurisation. Leur utilisation demande cependant certaines explications faites par le personnel de cabine avant chaque décollage.

Hochner en cabine avant, Perrin à l'arrière, mimaient les explications données en trois langues par le chef de cabine au micro.

George Thornbee qui avait assisté des centaines de fois à cette saynète identique dans toutes les compagnies, s'adressa à Hochner :

– Pourquoi continue-t-on à faire peur ainsi aux passagers avec cette histoire alors que ça n'arrive jamais ?

Le jeune steward dont c'était le premier vol, ne savait pas si c'était arrivé ou non, on ne lui avait rien dit au cours du stage :

– Je ne sais pas si c'est arrivé ou non et nous ne le souhaitons pas, car il n'y en a pas beaucoup qui en réchapperaient.

La démonstration terminée, Jacqueline en première classe, Claire et Isabelle en éco se déplacèrent en cabine pour offrir des bonbons tout en vérifiant que les ceintures étaient bien attachées. Celle de Judith n'était pas bouclée.

– Veuillez attacher votre ceinture, madame, lui dit Claire.

– Pourquoi, qu'est-ce qu'on risque ? (Le ton était rauque, agressif, teinté d'un accent artificiel.)

– C’est le règlement, madame, ce n’est pas moi qui l’ai fait. C’est la même chose dans toutes les compagnies d’aviation : tant que le panneau lumineux que vous voyez là n’est pas éteint vous devez garder votre ceinture attachée.

Judith s’apprêtait encore à discuter mais son compagnon intervint :

– Boucle la et ne nous fais plus chier. (Ce qu’elle fit, de mauvaise grâce.)

Claire et Perrin prirent place sur une banquette tout à l’arrière, cependant qu’Isabelle s’installait sur un des sièges de la dernière rangée.

Une voix d’homme diffusée par les haut-parleurs du bord se fit entendre : “Mesdames, messieurs, votre commandant vous parle. Tout d’abord je vous demanderais d’excuser notre compagnie pour les retards que vous avez dû subir et qui ne sont pas de son fait. L’instant du décollage approche, nous n’avons plus que deux avions devant nous. Cela ne devrait pas excéder cinq minutes.” Il reprit en Anglais et Jacqueline traduisit en Espagnol.

“*Quel est son nom déjà au commandant de bord ?*” se demandait Raymond, puis il se tourna vers sa compagne :

– Je te prierai de ne plus te faire remarquer. Cela s’est bien passé jusqu’ici, ce n’est pas le moment de tout gâcher.

– Je suis à bout de nerfs, tout vibre en moi.

– Prends un cachet, quand nous serons à Lisbonne tout ira mieux.

– Nous allons à Lisbonne ?

– C’est là que l’avion va, non ! (Et avec les mains il lui fit signe de se taire, indiquant également que les hôtesses assises derrière pouvaient les entendre.)

Il n’en était rien. Isabelle, la plus proche d’eux regardait au dehors par le hublot tribord. L’aile droite vibrait légèrement sous l’effet du souffle des réacteurs de l’avion devant eux. Elle vit un moment l’aileron battre l’air à la façon d’un oiseau s’ébrouant. Ce mouvement ne pouvait venir que du manche-volant sur lequel étaient posées les mains de Paul. Elle l’imaginait devisant tranquillement avec Louis pendant qu’ils attendaient leur tour pour décoller. Si elle se trouvait derrière lui sur le siège observateur, elle participerait à leur conversation. Rien ne l’interdisait : elle n’avait rien à faire pendant cette phase d’attente et elle pourrait même rester pendant le décollage. Il l’avait invitée pour un décollage, à Londres, lors de leur première rencontre. Après s’être levée elle se tourna vers Claire et Perrin :

– Je vais faire le décollage à l’avant.

Phrase qu’elle répéta pour Rouet qui lui demandait où elle allait, lorsqu’elle passa devant lui, sans attendre qu’il lui donne son accord ainsi que le règlement l’imposait. Lorsqu’elle ouvrit la porte du cockpit sans avoir frappé, Paul était effectivement en train de rire pendant qu’il faisait avancer l’avion de quelques mètres. L’ambiance paraissait joyeuse dans le poste de pilotage. Louis tourna légèrement la tête à son entrée ; ce que fit également Paul dès qu’il eut de nouveau arrêté l’avion et mis les freins de park.

– Vous désirez, miss Isabelle ? (Le ton ne semblait gère avenant.)

– Je n’ai pas grand chose à faire derrière et je venais voir si vous vouliez bien de moi pour le décollage.

– En ce qui me concerne, pas de problème, dit Morelli, au contraire même, dirais-je.

– Pour moi, si, il y a un problème, vous devez être à votre poste à l’arrière pendant la phase de décollage : c’est le règlement et Jean Claude aurait dû vous le dire.

Elle n’osa pas répondre qu’il n’en avait pas eu le temps et que c’était une mauvaise raison puisqu’il l’avait lui-même invitée à quelques reprises.

– L’avion n’est pas plein, je pensais que...

– Plein ou pas plein c’est la consigne et notre chef pilote nous l’a rappelé il n’y a pas longtemps, n’est-ce pas Louis ?

– Affirmatif.

– Ne vous fatiguez pas, j’ai compris que vous ne vouliez pas de moi. Vous voulez peut-être que je vous envoie la nouvelle, la blonde ?

– Personne au décollage. (Et Paul se retourna vers l’avant afin de faire avancer l’avion de nouveau de quelques mètres.)

Rouet la vit sortir du cockpit, le visage fermé d’une petite fille qui vient d’essayer un refus ; et elle alla s’asseoir au deuxième rang de la cabine économique.

Le Boeing de la TWA fut autorisé à pénétrer sur la piste et décoller. “Roger³⁷”, se contenta-t-il de répondre alors qu’il devait penser qu’il n’était pas trop tôt.

– Ça va être notre tour, dit Paul, vous êtes prêts ?

– Fin prêt, répondit Morelli.

– LAF 227, autorisé à prendre position.

Le F BHL D pénétra sur la piste et s’aligna sur la bande blanche du milieu.

– Décollage imminent, annonça Paul en cabine

– LAF 227 autorisé à décoller.

Sur freins, Paul poussa progressivement les quatre manettes de poussée. Le bruit s’amplifia au fur et à mesure. Les ailes de l’appareil frémissaient comme d’impatience contenue. Paul libéra les freins et la lourde machine s’ébranla maladroitement en se dandinant puis accéléra franchement sous ses 32 tonnes³⁸ de poussée délivrées par ses quatre réacteurs, équivalant à 32 000 CH à la vitesse de décollage. Celle-ci atteinte et indiquée à haute voix par Louis, Paul tira sur le manche et le Château de Kergrist quitta le sol pour l’azur, suivi de ses quatre traînées de fumée noirâtre.

3 Exit les tracés du sol

Claire était assise à l’arrière, près de la porte, sans aucune vue à l’extérieur, ceinture bouclée. Lorsque les réacteurs s’emballèrent vers leur régime de décollage, le bruit devint infernal, l’arrière de l’appareil se mit à trembler, les armoires à tressauter dans leurs logements. Au lâcher des freins elle se sentit plaquée contre le dossier de sa banquette, ressentant sa fragilité de petite chose humaine envers ces forces un peu démoniaques inventées tout en étant canalisées par l’homme. Le bruit était fortement dérangeant, l’impression de puissance omniprésente mais à aucun moment elle n’éprouva la moindre crainte.

Elle ressentit sans le voir l’avion quitter le sol, elle entendit le train rentrer et vit, un moment plus tard les lumières “attachez vos ceintures” s’éteindre. Elle dégrafa sa ceinture en même temps que Perrin et s’apprêta à aller rejoindre Rouet pour prendre les consignes. Certains passagers s’étaient déjà levés pour se dégourdir ou aller aux toilettes. Lorsque l’altitude de croisière fut atteinte, la température extérieure affichait – 50°, la vitesse 950 km/h. Une couche de nuages dissimulait le sol à la vue, un soleil généreux trônait dans un ciel sans nuages. A l’arrière le PNC préparait le service du petit déjeuner.

Raymond avait également noté à sa montre de poignet l’heure de décollage : 8h25. L’annonce de départ avait donné 1h50 de vol.

– Nous serons à Lisbonne à 10h15, dit-il à Judith.

Il consulta la carte fournie aux passagers et regarda le parcours. La ligne quittait la France à la hauteur de Nantes, survolait l’Atlantique et entraînait en Espagne aux environs de Saint Sébastien. Il se plongea dans l’étude de la carte.

– Monsieur, le petit déjeuner.

Une hôtesse blonde s’adressait à lui en souriant.

– Oui, oui, pardon... est-ce que nous suivons bien cette ligne inscrite sur cette carte ?

³⁷ Reçu. (ancien alphabet phonétique américain très vivace.)

³⁸ De nos jours (2002) la poussée d’un seul réacteur peut atteindre 50 tonnes et les fumées noirâtres des premiers réacteurs ont totalement disparu. (Sauf pour Concorde)

– Je pense que oui, mais je vais me renseigner pour plus de certitude... madame, thé, café ? (Tout en se demandant ce que pouvait bien lui faire qu'on suive ou non la ligne tracée sur la carte, elle était intriguée par les sacs en toile sur lesquels les deux jeunes passagers reposaient leurs pieds.) Vous seriez plus confortables si vous changiez vos sacs de place, il y en a derrière vous. Je ne comprends toujours pas qu'on vous ait laissé monter à bord avec de tels bagages, cela aurait fait problème si l'avion avait été plein.

Judith s'apprêtait à répondre vertement selon son habitude mais son compagnon lui fit un geste brutal signifiant de la fermer et d'une voix égale répondit :

– Ce sont des instruments de musique très fragiles, bien que lourds et nous avons demandé s'il était possible qu'ils n'aillent pas en soute.

– A l'arrière ils ne risqueraient rien mais si vous vous trouvez bien comme cela je n'insiste pas. Je vous signale cependant qu'au départ de Lisbonne l'avion est prévu plein et qu'on vous obligera à les mettre en soute.

– Nous descendons à Lisbonne.

– Dans ce cas je n'ai rien dit.

Tous les passagers avaient eu leur plateau repas du petit déjeuner. En attendant qu'ils aient fini, Claire avait un moment de libre. Elle se souvint de la question posée par l'homme bizarre à l'arrière et se dirigea vers l'avant. En passant devant Rouet elle lui dit :

– Je vais demander un renseignement au commandant, de la part d'un passager.

Lorsqu'elle entra, Paul buvait un café noir les pieds reposant sur la barre de repos. Morelli face à son panneau mécanicien latéral, la vit entrer du coin de l'œil :

– Tiens voilà la miss, dit-il.

Paul tourna la tête et lui sourit :

– Charmante visite... tout se passe bien en cabine ?

– Tout va bien.

– Asseyez-vous un instant, si vous avez le temps.

– Non, merci, je venais demander de la part d'un passager si nous suivions bien la ligne telle qu'elle est indiquée sur la carte fournie aux passagers.

– Qu'est-ce que cela peut bien lui foutre, ricana Morelli.

– Dites-lui oui, même si ce n'est pas vrai, dit Paul. Une fois j'ai eu à bord un passager qui disposait d'un altimètre perso et qui contestait celle que nous lui donnions. Pour ne pas faire d'histoires on a donné l'altitude qu'il nous indiquait. Vous n'avez pas remarqué d'instrument de navigations sur lui ?

– Uniquement des instruments de musique. (Elle aurait bien précisé qu'elle était intriguée par ces soi-disant instruments de musique, mais elle n'osa pas.) Je vous laisse. (A contre-cœur.)

Quand elle repassa dans la cabine première classe, un grand passager lui fit un sourire. Elle le lui rendit et l'avait encore sur les lèvres quand elle franchit le rideau de séparation des deux cabines. Deux jeunes gens assis au deuxième rang tribord lui firent signe. Elle ne les avait pas remarqués jusqu'alors. Très dissemblables, l'un avait les cheveux très noirs, bien fournis et se terminant en queue de cheval, son teint un peu olivâtre faisait penser à un Espagnol du sud, métissé de Maure ; l'autre, rouquin, costaud, yeux bleus lui fit penser à un joueur de rugby irlandais.

– Mademoiselle, fit le premier, pourrait-on visiter le poste de pilotage ? (L'accent faisait davantage penser à un titi parisien qu'à un étranger.) Je suis pilote de tourisme et mon ami débute lui aussi.

– Vous demanderez au commandant, il ne va pas tarder à passer en cabine mais en principe c'est interdit.

– Je sais que c'est une faveur, c'est pourquoi nous aurions préféré que ce soit vous qui le lui demandiez... je suis sûr qu'avec votre sourire il ne pourrait vous refuser.

– S'il n'est pas venu à la fin du service, je lui poserai la question.

– Vous êtes très aimable, dit le rouquin, chez qui on ne pouvait noter non plus d'accent étranger.

Une annonce du commandant mentionna le passage de la côte espagnole ; la vitesse avait un peu augmenté dû à un vent arrière plus fort que prévu ; de ce fait l'arrivée à Lisbonne était avancée de 5 minutes ; le temps à Lisbonne était beau.

Le service en cabine était terminé, le commandant n'était pas apparu en cabine ; les deux jeunes gens réitérèrent leur demande à Claire, laquelle, occupée, la transmit à Isabelle.

– Pas la peine de se déplacer, vu son humeur exécrationnelle ce matin.

Ce n'était pas l'impression qu'en avait Claire mais elle garda pour elle sa réflexion. Le rouquin venait de se lever et s'apprêtait à écarter le rideau séparant la cabine avant de l'arrière.

– Où allez-vous ? demanda Isabelle.

– Voir les pilotes puisque vous ne voulez pas leur demander.

– J'y vais, dit Claire.

Lorsqu'elle entra dans le poste, Paul était en train de se lever.

– C'est encore moi, dit-elle, deux passagers voudraient visiter le cockpit.

– C'est interdit.

– C'est ce que je leur ai dit. Mais ils insistent ; l'un d'entre eux aurait son brevet de pilote de tourisme.

– On peut peut-être faire une exception pour un jeune collègue, qu'est-ce que vous en pensez, vous autres ?

– Qu'ils jettent juste un œil, j'aime pas avoir des gens derrière mon dos, excepté la miss, bien entendu, répondit Morelli. Du temps où c'était autorisé, ça n'arrêtait pas, et que je te pose une question sur ci, sur ça. T'avais des collègues, Paul, qui n'arrêtaient pas de se faire mousser.

– Trois minutes, pas plus, c'est ce que vous leur dites, Claire.

– Bien commandant.

– N'en rajoutez pas.

Pendant que Claire repartait, Paul enfila sa veste et sortait du poste de pilotage pour se rendre dans un premier temps aux toilettes communes de l'équipage et des passagers première classe.

– Trois minutes a dit le commandant, reporta Claire au rouquin.

– C'est moi qui irai, répondit le brun en se levant.

Claire l'accompagna au cockpit. L'homme parut surpris de l'absence du commandant ; il se présenta : "Roger Chouveau", un nom qui tranchait avec son aspect et s'assit sur le siège observateur en précisant qu'il n'était qu'un petit pilote amateur et qu'il avait rêvé, quand il était même, de devenir lui aussi un pilote de ligne. Mais la vie en avait décidé autrement. Il pointa du doigt sur un instrument : "Vitesse indiquée, n'est-ce pas, vitesse propre... quantité de carburant restante... combien consomme-t-on en moyenne ?"

– 5 tonnes heures.

– A coté de mes 40 litres/heure du Cessna !

Il se tut en continuant à scruter le tableau de bord, puis il se tourna vers le panneau mécanicien. Morelli fit signe à Claire de le faire déguerpir.

– Les trois minutes sont écoulées, monsieur.

Il ne souleva aucune objection, se leva :

– Je vous remercie de m'avoir si gentiment reçu, c'était formidable.

– Vous descendez à Lisbonne ? demanda Louis.

L'homme parut surpris :

– C'est à dire que oui, en principe... mais je n'y reste qu'un moment, j'ai une correspondance pour Rio.

Claire le raccompagna jusqu'à sa place mais son camarade n'y était plus. Poursuivant jusqu'à l'arrière de l'avion, elle vit le rouquin en grande conversation avec le passager dont elle avait retenu le prénom : Raymond. En passant près d'eux elle fut surprise par le regard froid et dur qu'ils lui adressèrent. Un frisson la parcourut qui s'aggrava quand elle porta son regard machinalement vers les gros sacs en toile contenant soi disant des instruments de musique. Elle se souvint de la réflexion de l'ami d'Isabelle désireux de déplacer le sac et s'étonnant de son poids. Elle devrait en parler avec Rouet. Au milieu de la cabine elle s'effaça pour laisser passer Paul qui faisait son tour ; il lui adres-

sa un sourire ; elle hésita à lui faire part de son pressentiment. Puis elle dut à nouveau s'effacer pour laisser passer Judith, la compagne de Raymond, qu'elle vit s'asseoir près du jeune homme brun qui venait de visiter le poste. Aussi bien en salle d'embarquement que pendant la durée du vol ils semblaient ne pas se connaître et soudain là... le rouquin à l'arrière, la jeune femme à l'avant.

– J'ai bien peur d'être ridicule, commença-t-elle en s'adressant à Rouet, mais il se passe des choses qui ne me semblent pas normales. (Et elle lui résuma ses impressions en commençant par les événements de la veille.)

– Il faut en parler au patron... le voici justement... Claire voudrait vous faire part de quelque chose concernant la sécurité.

– Qu'elle me suive au poste.

Il prit place sur son siège ; elle resta debout et reprit ce qu'elle venait de dire à Rouet.

Contrairement à ce qu'elle craignait, Paul prit cela au sérieux :

– Tu as entendu, Louis, et toi, Morelli ?

– J'ai la météo de Lisbonne, répondit Louis tout en dégageant son casque des oreilles.

– On s'en fout de ta météo.

– Je peux aller m'asseoir à l'arrière si tu veux. (Et il fit mine de se lever.)

– Tu as entendu ce que vient de dire Claire ?

– Non, qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Répète lui. (Il resta songeur à la fin du récit.)

– A quoi penses-tu ?

– Aux questions que m'a posées le passager qui est venu au cockpit.

– Il avait l'air particulièrement intéressé par les problèmes de carburant, ajouta Morelli.

– Je n'arrêtais pas de le regarder, dit Claire, et il m'a semblé particulièrement nerveux.

– Nerveux ou excité par toutes ces choses qu'il découvrait ?

– Tendu.

– Il s'est présenté comme un pilote de tourisme mais à mon avis il en connaissait un peu plus.

– Ce n'est pas un crime en soi.

– Non, mais ça peut aider pour...

– Précise, tu penses à quoi ?

– A un détournement... quoique, seul, il n'a pas grande chance.

– Rappelle-toi l'avion d'Alitalia... avec un revolver jouet en plus.

– Oui, mais maintenant on sait faire.

– Sauf qu'il ne serait pas tout seul, d'après Claire.

– Tu veux que j'affiche le code transpondeur de détournement ?

– Si ce n'étaient que des idées on aurait l'air malin.

– Après il sera trop tard... c'est la première chose qu'ils font : le déconnecter.

Court silence.

– Tu aurais dû nous dire cela avant, reprit Paul en direction de Claire, oubliant le vouvoiement.

On aurait dû vous le dire en stage : "n'ayez pas peur du ridicule, dès que vous voyez quelque chose qui vous semble anormal, signalez le." Cela me rappelle une toute nouvelle hôtesse qui voyait des flammes sortir en pleine nuit de l'arrière d'un moteur sur Constel³⁹ et qui trouvait le spectacle dantesque alors qu'à l'avant on ne se doutait de rien, le système avertisseur incendie n'ayant pas fonctionné.

Pendant qu'il évoquait cette anecdote, il réfléchissait :

– Je vais aller faire un tour en cabine... si vous ne me voyez pas revenir vous aurez compris.

Claire suivit Paul mais s'arrêta à la hauteur du petit salon où le chef de cabine remplissait des documents. Elle lui expliqua très vite ce qui se passait.

– Vous devriez aller avec lui.

Ce disant, il se leva lui aussi pour la suivre. Il s'arrêta un moment à l'entrée de la cabine première classe, aperçut sa femme, Jacqueline, devisant avec une charmante vieille dame, assise au

³⁹ Lockheed Constellation avion à moteurs à pistons antérieur au Boeing à réaction.

dernier rang. Lorsqu'il parvint à sa hauteur elle lui sourit et esquissa un geste comme pour lui parler mais il était déjà passé.

En écartant le rideau séparant les deux classes, Claire vit que le rouquin avait regagné son siège et qu'Isabelle était en grande conversation avec Judith assise à côté d'elle sur la banquette arrière. Elle eut soudain honte de ses pressentiments tout en ressentant un grand soulagement.

Paul était parvenu à la hauteur de Raymond, plongé dans l'étude d'une carte :

– Excusez-moi, monsieur, mais une de mes hôtesse vient de me signaler que vous avez des bagages de cabine très encombrants.

Raymond sursauta et laissa tomber la carte.

– Pardon ?...oui...vous voulez me parler de mes bagages... j'en ai donné la raison à une de vos hôtesse.

– Vous a-t-on demandé de payer un supplément ?

– Euh, non... enfin, pas que je sache.

– Peut-on en voir le contenu ?

S'attendant à ce qu'il braque une arme sur lui en réponse, Paul le surveillait étroitement. A son grand étonnement et soulagement, l'homme ne fit aucune difficulté.

– Comme je l'ai dit à votre hôtesse...(Il fit jouer la fermeture éclair ; par l'ouverture Paul put voir ce qui ressemblait à un saxophone démonté et un instrument à cordes d'aspect inusuel.)

– Bizarre cet instrument !

– C'est une sorte de guitare inspirée d'un instrument en usage dans les Andes. Vous voulez que j'ouvre l'autre ?

– Ce ne sera pas la peine. Vous descendez à Lisbonne, m'a-t-on dit ?

– Oui, oui, à Lisbonne.

– Bon séjour là-bas.

Paul s'apprêtait à repartir quand Raymond l'interpella :

– Dites, commandant, connaissez-vous le nom de l'endroit où on passe la frontière entre l'Espagne et le Portugal ?

– Le passage d'une frontière en avion est quelque chose on ne peut plus abstrait.

– Vous pourriez me le montrer sur la carte ? (Et il lui tendit le document qu'il venait de récupérer. Michel mit un doigt approximatif. Raymond hocha la tête.) Merci... dans combien de temps la descente ?

– Cinq minutes... il faut d'ailleurs que je retourne au poste.

Quelques rangs plus loin, il croisa Claire et Rouet qui avaient assisté à l'entretien, l'anxiété au ventre.

– Ce n'est rien, nous nous sommes un peu affolés... je ne blâme personne, vous avez tous fait votre boulot... la descente dans cinq minutes.

Jacqueline l'arrêta à son entrée en première classe :

– Mme Granovic désire faire la connaissance du commandant.

Paul s'arrêta et s'inclina.

– Je suis une fidèle cliente de votre compagnie, que je préfère cent fois aux compagnies locales ou américaines. Je crois que c'est la première fois que je vole avec vous. Tout va comme vous le voulez ?

– Tout va parfaitement, Madame.

– Mme Granovic est chilienne et continue jusqu'à Santiago avec notre avion.

– Nous sommes obligés de nous arrêter à Caracas mais vous serez en excellentes mains pour la suite de votre voyage.

– Tous les ans je fais un voyage en Europe car j'ai encore de la famille en Yougoslavie, Granovic est mon nom de jeune fille.

– Excusez-moi, Madame, mais nous allons commencer la descente et ils vont peut-être avoir besoin de moi à l'avant.

– Faites-nous un bel atterrissage, un 'kiss landing' comme disent les Américains. En français c'est comment ?

– Un baiser sur la planète... je ferai mon possible mais je ne vous garantis rien.

Mme Granovic regarda Paul s'éloigner :

– Il est vraiment charmant votre commandant, mon fils aîné a un peu son genre.

Paul n'avait pas eu le temps de faire trois pas que George Thornbee l'intercepta :

– Vous ne connaissez pas ma femme, commandant,

– Je n'ai pas ce plaisir.

Assise près de son mari, côté hublot, Janny Thornbee, une jeune femme au curieux visage rond d'enfant couvert de taches de rousseurs sous une chevelure drue, coupée court, leva un regard candide au-dessus de petites lunettes originales : "hello Cap" lança-t-elle familièrement. Son mari avait l'air réjoui du père présentant sa fille chérie, il continua :

– Vous avez bien joué ce matin. Je vous ai mis au défi, mais je n'y croyais pas. Quand vous aurez un moment j'aimerais en parler avec vous ; n'oublions pas que j'ai promis d'écrire un article.

– Où allez-vous ?

– A Lima.

– Nous aurons le temps entre Lisbonne et Caracas.

– Attendez, j'ai quelque chose à vous montrer. (Et il tendit un journal américain :) Encore un détournement d'avion... ! Un DC 7 colombien est dérouté sur la Havane, peu après son décollage de Baranquilla. Le copilote est assez sérieusement blessé au cours d'un affrontement avec les pirates. S'il avait eu une arme ! Pourquoi est-ce qu'on ne vous arme pas ? Se faire tirer dessus sans pouvoir répondre, moi je n'aimerais pas.

– Il y a du pour et du contre. On en discute sur le plan international. Je suis contre.

– Vous préférez ne rien faire et leur obéir sans discussion ?

– La vie de nos passagers passe avant tout. On ne sait jamais jusqu'où cela peut aller si on oppose de la résistance.

– Il n'y a aucune raison pour que ça s'arrête alors !

– Aucune dans un avenir immédiat.

– Au moins vous, vous êtes philosophe, à défaut d'être courageux.

Paul préféra ne pas répondre et après un bref "excusez-moi" il reprit sa marche vers l'avant de l'appareil, tout en s'étonnant que Louis n'ait pas commencé à descendre, ne le voyant pas revenir.

4 Un imprévu

Dans le petit salon, Hochner et Isabelle étaient assis en face du passager rouquin et semblaient figés.

– Mademoiselle, dit-il à Isabelle, nous allons commencer à descendre, je vais allumer le signal ceintures attachées, vous devriez retourner à l'arrière.

Isabelle n'eut pas l'air d'entendre.

– Je m'adresse à vous, Isabelle.

Le regard qu'elle lui lança contenait manifestement un signal qu'il ne comprit pas tout de suite puis qui le frappa comme un coup de poignard. Il s'efforça au calme :

– Monsieur, il va vous falloir regagner votre place car la descente est commencée.

Le rouquin ne répondit pas et continuait à fixer Isabelle en face de lui.

– Comprenez-vous le français ? (Toujours pas de réponse. Enlevant d'une façon tout à fait naturelle sa veste d'uniforme, Paul s'adressa au steward :) Hochner voudriez-vous vous lever un peu pour que je puisse accrocher ma veste au vestiaire derrière vous ? (Il jeta un bref coup d'œil dans la cabine première : tout semblait calme et normal.) Hochner, m'avez-vous entendu ?

– Il vous a entendu mais il ne peut pas vous obéir, c’est moi qui commande désormais. (Et, de la poche où était enfouie sa main il sortit brutalement un pistolet 9m/m.) Quant à vous, le pilote, vous retournez à votre place, une surprise vous attend.

– Vous croyez que c’est avec un malheureux pétard que vous allez détourner un avion ?

– Qui parle de détournement ? Allez à l’avant, on vous attend.

Le pistolet était maintenant braqué sur Paul. Etant données leurs positions respectives, si une balle était tirée et qu’elle le manquait, elle serait amortie par le bloc cuisine derrière lui et ne présenterait donc aucun danger pour l’avion.

– Permettez que je mette ma veste au portemanteau.

Il ne laissa pas au rouquin le temps de lui répondre, car, après avoir fauché l’air de sa veste, il se jeta sur l’homme. “Non, Paul”, cria Isabelle. Le bras droit immobilisé sur l’accoudoir, l’apprenti pirate était sans voix, à moitié étouffé par un coup de poing en plein cou. “Hochner, le pistolet.” Le steward n’avait pas attendu l’ordre du patron, il avait déjà le pistolet en main.

– Isabelle, va chercher Rouet, nous allons le ficeler.

– Je m’en charge, commandant. (Thornbee était debout dans le couloir, face au salon. Il se levait pour aller aux toilettes quand il avait entendu le cri d’Isabelle.) J’étais dans les parachutistes pendant la guerre. Je suis un peu rouillé mais ça va encore. Ce petit salaud vous a braqué ! Bravo commandant, je retire ce que je vous ai dit ;

– Ce n’est pas fini, répondit Paul, il y en a un ou deux au poste et un autre en cabine. Hochner, allez vite faire un tour à l’arrière et revenez avec votre chef.

– Bien, commandant.

– Isabelle, tu aideras monsieur à le bâillonner et lui ficeler les mains.

– Qu’est-ce que je fais du revolver ? demanda le steward.

– Vous me le donnez.

Après l’avoir mis dans sa poche il se retira au galley⁴⁰ pour réfléchir à la situation. Un passager, un Chinois corpulent, d’une cinquantaine d’années, se présenta pour aller aux toilettes.

– Keep seated, please... I tell you to go back to your seat⁴¹.

Et comme le passager ne semblait pas comprendre, il lui braqua le pistolet sur l’estomac. Alors qu’il faisait demi-tour il vit un passager et une hôtesse ligoter un autre passager. Il ouvrit la bouche, écarquilla les yeux et s’en retourna à son siège en se demandant ce qui se passait. Il croisa le chef de cabine au passage du rideau.

– Rouet, vous allez remplacer monsieur Thornbee pour garder le zèbre avec Isabelle.

– Appelez-moi George.

– George et moi allons à l’avant... voici mon plan.

– Splendid, captain... quel est votre prénom ?

– Paul.

– Splendid, Paul... allons-y, cela faisait longtemps que je ne m’étais autant amusé.

Le commandant ouvrit la porte du poste. Comme il s’y attendait, l’homme qu’il avait autorisé à visiter le cockpit était assis sur le siège observateur, braquant le même 9m/m sur Louis. Il le dirigea vers Paul qui simula un geste de recul.

– Cela ne sert à rien, entrez, nous allons avoir besoin de vous.

– J’en ai déjà un dans le dos.

– Un quoi ?

– Un pistolet, le frère jumeau du votre.

– C’est Raphaël, je lui avais pourtant dit de ne pas bouger. Retourne à l’arrière, Raphaël, ce n’est pas encore le moment. (On entendit une sorte de grognement et un bruit de pas.) Prenez place maintenant.

En passant devant lui, Paul fut tenté de lui porter le même coup qu’à son copain. Cela faisait longtemps qu’il ne s’était pas servi de son coup favori qu’il avait appris lorsqu’il pratiquait les arts

⁴⁰ Le coin cuisine et office de la cabine première classe.

⁴¹ Restez assis s’il vous plait... je vous répète de retourner à votre siège.

martiaux ; il venait de se rendre compte qu'elle n'avait pas perdu de son efficacité. Mais il se retint et prit place sur son siège en souriant.

– Hands up... ne bougez pas. (En entrant dans le cockpit, Paul s'était arrangé pour masquer un moment l'entrée, ce qui avait permis à George de se glisser derrière lui. Thornbee braquait l'arme du rouquin sur la nuque de son copain et il avait pris un magnifique accent américain.) Donnez-moi ce joli jouet. (Le pirate ne fit aucune difficulté et lui tendit son arme.) Vous vouliez aller où, mon cher ami ?

– A Cuba.

– Moi aussi, figurez-vous.

– Pourquoi vous m'avez pris mon arme puisqu'on veut la même chose ?

– Parce que moi, j'y vais par les lignes régulières en payant mon billet.

– En attendant, j'aimerais bien savoir où on va, lança Paul.

– Aux Canaries, répondit le pirate.

– A Lisbonne, comme prévu, corrigea George. Retournons en cabine mon cher ami, et laissons les pilotes travailler.

L'agresseur ne semblait pas du tout impressionné et reprit d'une voix très calme :

– Nous allons aux Canaries, demandez au copilote.

– Exact, dit Louis, nous avons le cap pour les Canaries.

– Où est le problème ? repartit l'américain, nous allons changer de cap.

– A vos risques et périls, regardez donc ce qu'il a dans la main. (Le pirate leva la main gauche qui pressait effectivement une grenade.) Une grenade offensive à percussion ; il lui suffit d'ouvrir la main et vous imaginez le résultat.

– J'ai eu l'occasion d'interroger un kamikaze japonais qui avait loupé son coup ; ce jeune homme n'a pas une tête de kamikaze. Il veut aller à Cuba, pas en enfer.

Et il éclata d'un rire un peu hystérique.

– Et il en a une autre accrochée à sa ceinture.

– Il bluffe.

– Je n'ai pas le droit de prendre ce risque, décida Paul. George, retournez en cabine.

– Vous êtes le commandant, mais à votre place...

– Ce sont les consignes de notre compagnie.

– Bien.

– Et n'oubliez pas de me rendre mon arme. (N'eut été la gravité de la situation, le sourire narquois du jeune homme de type andalou sec et sombre tendant la main pour recevoir l'arme détenue par un colosse américain l'air penaud, la scène aurait porté à rire.) L'autre.

– Quel autre ?

– Celle que vous m'avez appliquée sur le cou.

– C'était ma pipe.

– On ne me la fait pas, je sais faire la différence. L'autre...(et il pointa son pistolet en direction de l'Américain.

– Qu'est-ce que je fais, commandant ?

– Vous la lui rendez.

Ce que fit George avant de repartir sans ajouter un mot, les épaules affaissées.

Le pirate fit tourner l'arme dans sa main droite tout en l'examinant :

– Elle ressemble à celle de Raphaël.

– Qui est Raphaël ?

– Mon copain rouquin.

– Comment voulez-vous que je sache, fit Paul.

– Qu'avez-vous fait de Raphaël, qu'avez-vous fait de Raphaël ? (L'homme était soudain devenu nerveux et balayait l'air de sa main droite enserrant le pistolet que venait de lui rendre l'Américain.) Toi, le gros, va me le chercher. (Son bras pointait en direction de Morelli.)

– C'est à moi que tu parles ?

– Va me chercher mon copain.

– Ecoute, mon petit gars, je suis Corse et je n’ai pas l’habitude qu’on me parle de cette façon. Tu veux me tirer dessus, j’en ai rien à foutre.

L’homme hésitait, et c’est d’une voix maîtrisée qu’il reprit :

– Allez me chercher mon camarade, s’il vous plaît.

– Il suffit d’appeler une hôtesse.

– Pas d’appel, je ne sais pas ce qu’il se passe derrière, je préfère que vous y alliez.

– Il me faut l’autorisation du commandant.

– C’est moi le commandant.

– Pas pour moi.

– Tu peux y aller, Morelli, dit Paul. Bon maintenant, il faudrait peut-être qu’on s’occupe de l’avion. Où en est-on Louis ?

– Dans dix minutes nous survolons Lisbonne.

– Ils n’ont pas appelé.

– Pas encore.

– Que leur as-tu dit pour la descente ?

– Que nous la retardions, car nous avons des problèmes techniques. Ils m’ont simplement dit que je les préviens dès que nous aurons pris une décision.

– Cela convient à notre invité ? continua Paul en se retournant à demi.

– Tout à fait.

– Qu’on n’atterrisse pas à Lisbonne, OK, mais nous n’aurons jamais assez de pétrole pour aller à Las Palmas des Canaries.

– Ne vous fatiguez pas, commandant, vos deux équipiers m’ont déjà fait le coup. Il nous reste 25 tonnes comme l’indique le jaugeur que voilà.

– Et alors ?

– La distance de Lisbonne aux Canaries étant de 750 milles soit pas plus d’une heure et demie de vol, à 5 tonnes/heure, on a largement assez.

– Où est-ce que vous avez appris tout cela ?

– Un détournement se prépare et votre copilote m’a aimablement confirmé mes informations, lors de ma visite.

Paul accusa le coup un moment :

– Puisque c’est vous le commandant désormais, vous devez savoir que nous sommes surveillés par radar et qu’il va falloir que nous donnions une destination et la raison pour ce changement, sinon ils vont faire décoller leurs avions de chasse.

L’homme éclata d’un rire sardonique :

– L’aviation portugaise n’existe que sur le papier, je le sais particulièrement.

– Donc cela ne vous dérange aucunement que nous les informions que nous avons été abordés en haute mer par un pirate barbaresque et que nous voguons vers une destination inconnue.

– Votre humour ne me déplaît pas mais aucune information.

– Il faudra bien cependant à un moment ou un autre...

– Je vous le dirai.

– A vos ordres, commandant.

Un court silence s’installa, rompu brutalement par l’entrée de Morelli dans le cockpit.

– Je vous ramène votre copain. (Et il reprit sa place.)

Une voix haut perchée se fit entendre :

– Pedro, qu’est-ce que je fais de ce gros porc ?

George entra de nouveau dans le poste suivi de près par le rouquin.

– Sors le d’ici, il y a trop de monde.

– Mais, Pedro, il a tenté...

– Sors le d’ici.

Raphaël s’effaça pour laisser passer l’Américain. Paul s’était retourné et contemplait la scène avec un léger sourire.

– Toi aussi, enfant de putain, tu ne perds rien pour attendre.

- A qui parles-tu, Raphaël ?
- A l'enfoiré qui est devant toi, il m'a à moitié tué.
- Tu aurais mérité que ce ne soit pas qu'à moitié.
- Mais Pedro.
- Ferme ta gueule, tu parles trop, je te l'ai déjà dit.
- Bien Pedro.
- Bon, maintenant explique moi ce qui s'est passé.

Raphaël conta rapidement la scène. Pedro l'écouta sans manifester une émotion particulière.

Puis froidement il demanda :

- Tu n'avais pas tes grenades ?
- Je ne me sens pas à l'aise avec.
- Tu l'étais peut-être davantage avec les mains liées dans le dos ?
- Non, Pedro.
- Où sont-elles ?
- Sous mon siège, dans mon sac.
- Va les chercher et vite, voilà ton pistolet, tâche de le garder un peu mieux la prochaine fois.
- D'accord, Pedro.

Il s'apprêtait à repartir dare-dare quand il fut stoppé par Pedro :

– Attends... (Le rouquin s'arrêta net.) Ecoute-moi bien... tu vas aller chercher tous les stewards et hôtesse et tu les amènes ici. Le commandant va leur donner ses instructions.

Paul qui regardait toujours vers l'arrière, intervint :

– Il serait plus simple que je les convoque par le haut-parleur de cabine et il faudrait peut-être également avertir les passagers de ce qui se passe.

– Pas d'accord, dit Pedro.

– Je crois que vous faites erreur. Si je leur dis que toute résistance est exclue et que la solution est de rester calme, les passagers le comprendront. S'ils l'apprennent par inadvertance on ne peut exclure une action qui se terminerait mal.

Pedro hésitait.

– Méfie-toi de lui, dit Raphaël, il m'a déjà joué un sale tour.

– D'accord, répondit Pedro à Paul, mais faites attention à ce que vous allez dire.

– Vous l'entendrez comme eux, sur le haut-parleur au dessus de votre tête. Louis, passe sur casque, veux-tu.

– D'accord.

– Un instant, dit Pedro, que veut dire : passe sur casque ?

– Il va écouter le contrôle aérien et les autres avions, une collision en vol est vite arrivée. Ce n'est pas ce que vous désirez ?

– Mais je n'entendrai pas ce qu'il dit.

– A vous de choisir, vous ne pouvez pas entendre à la fois le trafic aérien et ce que je vais annoncer aux passagers. De toute façon les communications se font en anglais.

– Je parle anglais.

– A moins d'une grande habitude vous ne comprendrez rien. Un passager américain est venu nous voir il y a quelque temps et il nous a demandé quelle langue nous parlions à la radio ?

Pedro hésitait :

– Pas de casque.

– Ote ton casque, Louis... quarante quatre quarante quatre.

– Que venez-vous de dire, interrogea nerveusement Pedro.

– D'ôter son casque.

– Vous avez dit un chiffre après.

– Quarante quatre quarante quatre, c'est la fréquence HF du contrôle.

– Sur HF1⁴² ? demanda Louis.

⁴² Sur le transmetteur radio haute fréquence utilisé pour les traversées océaniques.

– Non, sur l'autre.

– L'autre ? Ah oui, d'accord. (Et il manipula quelques boutons sous l'œil vigilant du pirate, puis, profitant d'un moment d'inattention il afficha la fréquence sur le transpondeur ou radar de bord.)

– Je peux y aller pour l'adresse en cabine ?

– Attendez que Raphaël aille vérifier en cabine.

– C'est pas la confiance alors !

– Mettez-vous à ma place.

– Je ne voudrais y être pour rien au monde.

– Pourquoi vous me dites ça ?

– Parce que, à un moment ou un autre votre affaire va capoter.

– Tout est question de préparation.

A ce moment sur la fréquence du contrôle on entendit l'opérateur de Lisbonne :

– LAF two two seven, Lisbon control I understand you are diverted, confirm.⁴³

– Le con, dit Paul, en changeant brutalement de fréquence.

– Qu'est-ce qu'il a dit.

– Il a noté que nous n'atterrissions pas pour le moment à Lisbonne, il le voit bien d'ailleurs sur le radar.

– Coupez votre radar de bord.

– Ça ne les empêchera pas de nous voir sur leurs écrans.

– Faites ce que je vous dis.

– Louis, fais ce que dit le monsieur.

– Couper le transpondeur ?

– C'est le mot que je cherchais, précisa Pedro.

– Je le coupe, dit Louis, vous voyez, il n'y a plus de lumière.

– Pourquoi vous avez dit : le con ?

– Toute la planète n'a pas besoin de savoir que nous n'atterrissions pas à Lisbonne, ça va finir par paraître louche, on risque d'avoir des ennuis avec les Espagnols et eux ils ont une bonne aviation ? Je me souviens avoir été encadrés par deux Messerschmidt alors que je survolais Majorque à l'époque où c'était interdit. J'ai coupé la fréquence : on est sans liaisons radio. Je peux faire mon laïus aux passagers maintenant ?

– Allez-y.

Le chiffre 4444 qu'il avait demandé à son copilote d'afficher sur le transpondeur, que par chance, le pirate n'avait jusque là pas demandé de couper était le code indiquant sur les récepteurs au sol que l'appareil était victime d'un détournement. Les services au sol devaient se contenter de passer l'information aux différents contrôles voisins et en aucun cas demander à l'avion de confirmer l'information. La consigne avait été oubliée.

Paul prit le micro :

“Mesdames, messieurs, votre attention s'il vous plaît, votre commandant vous parle. Je vous demande de bien m'écouter et de rester calmes quoiqu'il arrive. Deux hommes armés ont fait irruption dans le poste de pilotage et nous demandent de continuer notre vol jusqu'aux Canaries. Ils sont puissamment armés et il est hors de question de tenter quoi que ce soit contre eux. Si nous restons calmes tout se passera bien et au lieu d'atterrir à Lisbonne nous le ferons à Las Palmas. Nous n'avons encore aucune idée de la suite des événements. Restons calmes et nous atterrirons en sécurité aux Canaries. Je demande maintenant à tout le personnel de cabine de venir à l'avant pour recevoir des instructions.”

– Ça vous va ? demanda-t-il à Pedro.

– Ça me va.

– Je vais la répéter en anglais.

– Je parle cinq langues couramment.

⁴³ LAF 227 confirmez que vous êtes détournés.

– Une de nos hôtesses la fera en espagnol.

Jean Claude Rouet, se tenant à l'entrée du poste, attendait la fin de l'annonce :

– Vous nous avez convoqués, commandant ?

Paul se tourna sur son siège :

– Ce n'est plus moi le commandant mais monsieur Pedro, le sympathique jeune homme assis derrière moi.

– Abstenez-vous de ce genre de commentaire.

– Vous avez quelque chose à dire au personnel de cabine ?

– Vous le ferez mieux que moi.

– Très bien... Je n'ai pas grand chose à vous dire de plus qu'aux passagers, mais j'insiste pour qu'on ne tente rien. Nous allons atterrir aux Canaries et de là, destination Cuba, si toutefois les autorités espagnoles nous laissent repartir.

– Ils nous laisseront, affirma Pedro.

– Nous verrons bien. Laissez-vous descendre les passagers, monsieur Pedro ? Car c'est une question que ne vont pas manquer de poser nos passagers à l'équipage de cabine.

– Personne ne descendra.

– Vous avez tort.

– Je sais ce que je fais.

– Il n'empêche que vous avez tort. Il n'y a rien de plus incontrôlable que des gens désespérés.

A l'idée de se retrouver à Cuba, certaines personnes peuvent être tentées de passer à l'acte. Si vous utilisez vos armes, on ne sait ce qui peut arriver. Un trou dans la carlingue et c'est l'explosion, encore mieux qu'avec vos grenades. Qu'est-ce que vous en dites ?

Pedro réfléchissait :

– Ceux qui le désirent pourront descendre.

– Ce sera tous.

– Il en restera suffisamment ; le choix entre Castro et Franco fera le tri.

– Vous avez entendu, Jean Claude ?

– J'ai entendu. Je pense en effet que cette réponse est de nature à rassurer nos passagers. Un de nos passagers a d'ailleurs déjà demandé à Perrin combien de temps allait durer l'escale à Las Palmas ?

Paul et Louis éclatèrent d'un rire un peu forcé, puis Quéinnec reprit :

– D'autres questions ?

– Claire en a une.

– Qu'elle la pose.

Rouet s'effaça pour la laisser entrer :

– Désirez-vous prendre quelque chose ?

– Voilà une bonne question. (Il se retourna :) Commandant... c'est à vous que je m'adresse, monsieur Pedro.

– Ne vous foutez pas de ma gueule, j'ai cela en horreur.

– Nous avons un petit bout de chemin à faire ensemble, autant que ce soit dans la bonne humeur. Pour moi, ce sera un café noir, sans sucre... Louis ?

– Idem.

– Morelli ?

– Avec un nuage de lait, sans sucre.

– Monsieur Pedro ?

– Noir avec trois sucres.

– Je vous tiendrai le pistolet pendant que vous le boirez, à moins que vous ne préfériez que l'hôtesse vous fasse boire, comme les bébés.

– Je ne veux rien, répondit Pedro, rageusement.

– Comme vous voudrez.

Revenue dans le galley, Claire attendait près d'Hochner pendant qu'il préparait les cafés.

– Pour mon premier vol, je suis servi... quelle aventure ? Et ce n'est que le début, je le sens.... T'as vu le sang froid du patron et sa façon de plaisanter avec le pirate comme si c'était un visiteur ordinaire ! Pour moi il est en train de l'endormir. Si t'avais vu le coup avec le rouquin ! J'ai tout de suite compris quand il m'a demandé de bouger pour mettre sa veste au vestiaire alors qu'ils en ont un au cockpit. Ça c'est un mec ! T'es pas d'accord ?

– Ça dépend de ce qu'on entend par là.

– Il t'impressionne pas, toi ?

– Si, bien sûr. (Elle s'efforçait de simuler l'indifférence alors qu'elle était rongée par l'inquiétude.)

– Et cette idée de faire passer l'Américain pour un autre pirate ! On t'en a parlé ?

– Non.

Il lui conta la scène :

– Ça aurait pu réussir si l'autre enfoiré n'avait pas eu des grenades sur lui ! Quand l'Américain est revenu du poste et qu'il nous a dit que c'était "coui" et qu'il fallait détacher le rouquin, il était vert de rage. Rien à voir cependant avec le dit rouquin, il voulait tout casser. Regarde si tu le vois en cabine. (Les rideaux de séparation avaient été levés ; Raphaël arpentait le couloir central, le pistolet à la ceinture, tel un matamore.) Tiens, ça c'est la tasse pour le patron, je prends les deux autres. Je t'aurais bien vu donner à boire à l'enfoiré.

L'atmosphère était calme dans le poste. Les deux pilotes recalculaient la route, le mécanicien manipulait une règle à calcul. Le pirate semblait avoir les yeux fermés.

– Voilà les cafés, bien forts tels que vous les aimez, dit Xavier en entrant d'une voix qui se voulait joyeuse.

Pedro sursauta et ouvrit les yeux. "*Il ne tiendra jamais le coup jusqu'au bout !*" pensa le steward. Quand Claire tendit la tasse à Paul elle lui dit simplement : "Ça va ?" Il répondit par un hochement de tête et un clignement des yeux.

– Vous m'appellerez quand vous voudrez que je vienne chercher vos tasses. (Elle se retira le cœur gros.)

Xavier Hochner prit position dans le salon, prêt à répondre à tout appel que ce soit du poste ou de la cabine. Claire revint en cabine première classe et passa près de Jacqueline qui parlait avec un couple de passagers portugais, la soixantaine passée. Ils se désolaient de ce contre temps car ils avaient des rendez-vous importants dans la capitale.

– Croyez-vous qu'ils nous laisseront descendre à Las Palmas ?

– Ceux qui le désirent pourront le faire, a-t-il été promis au commandant.

– Comment il est le pirate ?

– J'étais trop loin pour vous en faire une description mais il a l'air calme. Mon amie aurait pu vous en dire plus.

Claire avait été arrêtée par Thornbee :

– Comment cela va devant ?

– C'est calme... le commandant s'efforce de plaisanter avec lui mais il n'a pas l'air d'apprécier.

– Savez-vous que je lui dois des excuses car je lui avais reproché son manque de courage.

– Moi je pense qu'il est trop fier et qu'il doit mal supporter la situation... c'est ce qui m'inquiète.

– Moi non, il ne fera pas de bêtises. Je l'ai bien vu quand il m'a forcé à rendre son arme au pirate. J'étais persuadé qu'il bluffait mais après coup c'est votre commandant qui a eu raison.

– Mon mari a la cervelle d'un gamin, prêt à se battre pour n'importe quoi, c'est moi qui étais folle de rage quand j'ai appris ce qu'il avait fait, nasilla Jany Thornbee, dans un bon français.

– Et qui a failli réussir... mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

– Le commandant a bien recommandé de ne rien tenter.

– Il prépare quelque chose, j'en suis sûr, et je serai aux premières loges, à ses côtés.

– Arrête, George tu vas me rendre malade.

– Je plaisantais, ma chérie. (Il lui prit les mains et les porta à ses lèvres, tout en adressant un clin d’œil complice à Claire. Ce qui ne la rassura pas davantage que l’épouse de Thornbee.)

Claire poursuivit vers l’arrière. Le couple de musiciens avait repris leurs places respectives, Judith avait les yeux fermés, la tête reposant sur le hublot. Raymond lui fit signe :

– Mademoiselle, vous revenez de l’avant. Comment cela se passe, le message du commandant nous a un peu affolés. Asseyez-vous un moment et dites moi ce que vous avez vu.

Claire prit place sur l’accoudoir et lui fit part de ce qu’elle avait vu. Il lui posa quelques questions concernant le pirate. Il hochait la tête à chaque réponse et paraissait tout éberlué.

– Tu as entendu, Judith ? dit-il en donnant un coup de coude à sa compagne.

Elle grogna :

– Laisse moi dormir.

– Quand elle a entendu l’annonce que l’avion était détourné, elle a failli piquer une crise de nerfs... Nous devions passer en soirée dans un cabaret du vieux Lisbonne, le Funchal ou quelque chose comme ça. Si on nous laisse descendre on a aura peut-être le temps de prendre un avion pour Lisbonne. Croyez-vous que votre compagnie saura nous organiser ça ?

– Ce n’est pas impossible, nous avons une escale organisée là-bas et il me semblerait normal qu’elle prenne tout en charge.

– A condition qu’on nous laisse descendre.

– Le pirate a dit que les passagers auraient le choix et il a même ajouté, entre Franco et Castro.

– Je n’ai rien contre Franco.

– S’il n’a rien contre vous, tout ira bien.

– Pourquoi voulez-vous qu’il ait quelque chose contre nous ?

– J’énonçais simplement les données du problème.

– Quelle aventure ! Ah, je m’en souviendrai. Finalement nous avons passé la nuit dans l’aérogare. Au milieu de la nuit, Judith a fini par trouver un fauteuil, moi j’ai dormi par terre mais j’ai l’habitude.

Ce retour en arrière fit ressurgir la sorte de roman policier qu’elle avait bâti autour des sacs jusqu’à ce que Paul les fasse ouvrir. Restait cependant le fait que le rouquin semblait connaître Raymond : elle les avait surpris en grande conversation. Il revenait justement vers l’arrière de l’appareil.

– Vous le connaissez ? demanda-t-elle.

Il hésita :

– Un peu, oui. La semaine dernière nous passions dans une petite boîte derrière Notre Dame, l’Escarcelle, vous connaissez ? Ils sont venus avec son copain et le dernier jour on a pris un verre ensemble. Si j’avais su qu’ils allaient détourner notre avion ?

– Qu’est-ce que vous auriez fait ?

– Rien bien sûr. Ils avaient l’air tout à fait normaux.

– Puisque vous avez déjà discuté avec eux vous pourriez peut-être en profiter pour qu’ils vous en disent un peu plus.

– J’aime mieux ne pas m’en mêler... Vous connaissez les Canaries ?

– J’y suis resté une journée en escale.

– C’est comme l’Espagne ?

– A quel point de vue ?

– Y a-t-il autant de gardes civils et de troupes ?

– On n’en voit presque pas. Le pays fait tout pour les touristes et il ne veut pas les effrayer, mais ils sont là.

– S’il y a beaucoup de touristes, il doit y avoir des boîtes. Si on ne peut pas aller à Lisbonne, on trouvera bien un engagement sur place.

– Vous n’avez pas d’autres questions à me poser ?

– Non, je vous remercie de votre coopération.

Claire se leva pour rejoindre le ‘galley’ première classe ; ses dernières préventions commençaient à tomber. Raphaël était passé près d’eux sans leur prêter la moindre attention. Il s’était arrêté au ‘galley’ arrière où Isabelle et Perrin préparaient un plateau de jus de fruits qu’ils proposeraient en cabine un peu plus tard.

- Aurais-je le droit d’en avoir un moi aussi ? demanda le rouquin d’un air faussement penaud.
- Vous êtes toujours un de nos passagers même si... répondit Isabelle.
- Même si avec mon copain nous avons détourné votre avion...
- Il y a de cela.
- Vous verrez, vous comprendrez un peu plus tard.
- Orange, pamplemousse ?
- J’aurais préféré ananas.
- Il n’y en a pas.
- Bon, bon, pas la peine de prendre ce ton énervé.

Elle lui tendit un verre :

– Les autres passagers attendent. Il y a un peu de dépôt dans le fond, ne le touillez pas avec votre pistolet, ça lui donnerait un goût métallique.

- Vous êtes une marrante, vous.
- Dégagez s’il vous plait, nous avons du travail.

Raphaël s’apprêtait à lever le bras pour porter le verre à sa bouche quand Perrin l’arrêta :

– Le fil qu’il y a à votre poignet, c’est quoi ?

– Bordel vous avez raison, j’ai failli nous faire sauter. Il m’emmerde Pedro de m’obliger à l’armer en permanence. Prenez le pistolet que je change de main.

Ahuri, Perrin se saisit de l’arme et regarda Raphaël vider le verre d’un trait et le lui remettre en échange du pistolet.

– Je préfère cent fois le jus d’ananas.

– Excusez-moi, je dois me rendre en cabine.

– Faites votre boulot mon jeune ami, tout doit fonctionner à bord comme s’il ne s’était rien passé ; c’est ce qu’a dit votre foutu commandant.

Pendant que le steward et l’hôtesse proposaient des jus de fruit en cabine, Raphaël en profita pour inspecter l’arrière, les armoires de stockage, les toilettes.

Ce fut Isabelle qui revint la première déposer son plateau sur la desserte. Le rouquin était en arrêt devant le mécanisme de la grande porte arrière. Il fit signe à la jeune femme de s’approcher, ce qu’elle fit à contre cœur.

– Comment est-ce que cela marche exactement ? (Elle lui expliqua.) On ne peut ouvrir que de l’intérieur ?

– De l’intérieur et de l’extérieur.

Il resta songeur un moment :

– Pourquoi de l’extérieur ?

– En cas de crash ou d’accident au sol si vous préférez, il faut que les sauveteurs puissent ouvrir au cas où nous serions blessés.

– Oui, oui, je vois. (Il resta un long moment le regard fixé sur la poignée.)

Tout en se demandant ce qu’il avait en tête, Isabelle se maudissait d’avoir spécialement demandé ce courrier. “*Quand je pense que j’ai été jusqu’à promettre de sortir un soir avec ce minable de la programmation des vols ! Il va se l’attendre un moment !*” Si encore Paul avait fait un peu plus attention à elle ! Son regard semblait la traverser ; elle était transparente ! Et rien ne l’énervait plus que cette sensation. Puis, sans transition, elle lui trouva des excuses : il avait d’autres chats à fouetter que de faire le galant. D’ailleurs il ne semblait pas prêter davantage attention aux deux autres hôtesse. Si elle avait pu avoir un doute concernant la profondeur de son attachement pour Paul, le cri qui s’était échappé d’elle quand il s’était précipité sur le rouquin, aurait suffi à la rassurer. “*Quand j’en aurai fini avec ce fou j’irai faire un tour à l’avant.*”

– D’autres questions, monsieur ?

– Pour le moment, non, merci.

Puis sa pensée la reporta de nouveau à l'avant de l'appareil. Elle s'imaginait, assise derrière Paul et lui caressant le cou de ses doigts, oubliant pour un moment que la place était occupée par quelqu'un dont c'était le dernier souci de faire du charme au commandant. Cette furtive image avait détendu ses traits à la limite du sourire.

– Tout ceci a l'air de vous amuser, mademoiselle, dit Raphaël.

– Hein ? M'amuser ! Oui, pourquoi pas, ça met un peu de piquant dans la routine des vols. A condition que vous ne fassiez pas les imbéciles, ce sera un souvenir original.

– Celui qui a fait l'imbécile comme vous dites serait plutôt votre commandant.

– Il a joué son rôle. Un peu de fair-play, mon jeune ami.

– Ce n'est pas un match de tennis.

– C'est de l'autodéfense... vous allez continuer à lui en vouloir longtemps ?

Il se frotta le cou :

– J'aurais voulu vous y voir.

– Merci, très peu pour moi, je n'essaye pas de détourner les avions, moi, je me contente d'aider les passagers à faire un bon vol. Pourquoi vous faites ça ?

– Ça quoi ?

– Nous emmener je ne sais pas où.

– Vous le saurez en temps utile. (Il pointa soudain son arme dans une direction :) Qu'est-ce que vous avez dans ces armoires ?

– Des articles que nous offrons à la vente aux passagers.

– Première fois que j'entends ça : offrir à la vente !

– Je me suis mal exprimée : que nous proposons à la vente aux passagers.

– Et c'est quoi ?

– Des cigarettes, de l'alcool.

– Je ne bois ni ne fume.

– Des parfums.

– Des parfums ? Faites voir.

Isabelle ouvrit une armoire, en sortit une boîte qu'elle posa sur une table roulante.

– Quelles marques ?

– Les plus courantes.

– Montrez-moi. (Isabelle lui en fit la présentation comme à un passager ordinaire. Les yeux du rouquin étaient écarquillés comme ceux d'un gosse en face d'une vitrine de jouets. Que pouvait bien signifier ce comportement ? se demandait l'hôtesse.) Vous en avez également à l'avant ?

– Des grandes marques, cette fois.

– Pas une vente aux passagers, je retiens tout, l'arrière, l'avant.

– Ça nous est déjà arrivé une fois, un passager brésilien qui nous a pris tout le stock. Comme on ne voulait pas de chèques il nous a réglé en liquide, en dollars. Et vous, ce sera comment ?

– Nous vous le dirons en temps utile. Remballez tout. (Le scepticisme d'Isabelle était tellement voyant qu'il ajouta :) Nous ne sommes pas des voleurs, simplement des justiciers.

Isabelle avait terminé son rangement :

– Il faut que j'aille en parler à mon chef, je vous laisse avec mon collègue.

Deux petits enfants se disputaient dans l'allée centrale. Leur mère intercepta l'hôtesse au passage, elle avait un bébé sur les genoux. En espagnol elle demanda dans combien de temps on allait arriver à Caracas car elle n'en pouvait plus avec ses deux garnements. Elle n'était manifestement pas au courant de la situation, pas davantage qu'il aurait fallu faire une escale à Lisbonne avant, si le vol s'était déroulé normalement. C'est Isabelle qui avait fait l'annonce en espagnol mais l'expérience lui avait appris que la moitié des passagers, soit n'entendait pas, soit ne comprenait pas ce qu'on leur disait, comme si le stress du vol les rendait sourds. Elle se demanda s'il fallait lui dire la vérité ; la pauvre jeune femme paraissait déjà suffisamment perturbée.

– Deux ou trois petites heures, pas plus. Je vais aller demander au commandant.

Elle croisa Rouet à l'entrée de la cabine première et lui fit part de la dernière lubie du rouquin.

– Tu devrais aller lui faire la conversation, j’ai commencé à l’amadouer. Puisqu’on ne peut rien faire, autant être bien avec eux : c’est toujours ce qu’on nous dit en stage.

– Pour ma part, j’aurais plutôt envie de faire comme le patron.

– Pour ce que cela lui a servi !

– Il aura essayé au moins. Mais tu as raison, je vais aller lui faire un brin de causette, des fois qu’on puisse apprendre quelque chose. Pour le parfum, va le dire au patron.

Responsable de la cabine première classe, Jacqueline allait d’un rang à l’autre, réconfortant les uns, répondant aux autres. “Vivement qu’on arrive !” chuchota-t-elle quand Isabelle la croisa.

Si elle avait pu prévoir ?

En mettant la main sur la poignée de la porte du poste de pilotage, Isabelle se sentit emportée sur la gauche ; son poids augmenta soudain, lui faisant plier les genoux ; il lui sembla que le plafond basculait, puis il repartit dans l’autre sens. La porte s’ouvrit et elle se sentit projetée vers l’avant ; le fauteuil du mécanicien l’arrêta. Au travers du pare brise, elle vit l’horizon revenir lentement à sa place. Pedro qui avait lâché son pistolet pour se cramponner au siège du pilote, se baissait pour ramasser son arme.

– Qu’est-ce que vous avez fait ? Pourquoi ce virage à gauche ?

– Pour éviter un avion. Nous ne sommes plus en contact avec le contrôle aérien. Le virage était à droite.

– J’ai des yeux comme vous.

– Désolé mais le virage était à droite, l’avion était sur notre gauche. Louis ?

– Virage à droite bien sûr.

– Morelli ?

– J’ai rien vu, je ne savais même pas qu’on avait viré.

– Moi j’étais dans le couloir et je serais bien incapable de dire dans quel sens on a viré, intervint Isabelle.

– J’étais persuadé que c’était à gauche, reprit Pedro, d’une voix nettement moins assurée.

– Rien que de plus normal, monsieur Pedro, moi-même, si je n’ai pas de points de repères ou des instruments devant moi je ne pourrais vous dire le sens d’un virage au seul critère de mes sensations. C’est la première des leçons en pilotage sans visibilité : ne tenir aucun compte de ses sensations.

Pedro ne répondit pas. Paul jeta un coup d’œil complice à Louis qui acquiesça en clignant des yeux.

– C’est gentil de venir nous voir, reprit Paul à l’intention d’Isabelle. Comment ça se passe en cabine ?

– Le mieux possible.

– Vous voilà rassuré, monsieur Pedro. (Un grognement tint lieu de réponse.)

Isabelle hésitait : cette histoire de parfum valait-elle la peine d’être racontée ?

– Le camarade de monsieur...

– Oui, qu’est-ce qu’il a fait ?

– Il nous interdit de vendre les parfums du bord aux passagers, il veut tout pour lui.

– La sale pédale, éructa Pedro. Mettez-les en vente normalement.

– Ça va poser problème.

– Faites au mieux, Isabelle, vous savez faire.

Première parole aimable de Paul à son égard, le tout accompagné de son sourire charmeur. Elle aurait dû retourner tout de suite en cabine mais cette nouvelle donne l’incita à rester.

Morelli tourna soudain son siège vers l’avant, obligeant Isabelle à faire un pas de côté.

– Peut-on savoir à quelle heure on arrive ?

– Quarante cinq minutes environ.

– Descente dans vingt cinq minutes ?

– C’est cela.

– A ce sujet, monsieur Pedro, il faudra qu’on contacte Canaria Control, on ne peut pas arriver là-bas comme un avion fantôme.

- Sur haut parleur je veux écouter ce que vous dites.
 - Rien de bien secret : on indique notre arrivée et notre heure estimée de descente.
 - Sauf que ce sera à Las Palmas au lieu de Lisbonne, ajouta Morelli. Pour quelqu'un qui est parti alors qu'il était de réserve, je suis servi. (*"Et moi j'ai demandé le vol !"* pensa Isabelle.) Dans un sens cela vaut peut-être mieux, car à l'heure actuelle je me serais peut-être jeté par la fenêtre.
 - Et pourquoi donc, monsieur Morelli ? demanda Isabelle.
 - Vous n'avez pas lu les journaux les jours derniers : cette jeune fille de 17 ans que la mer a rejetée sur la plage d'Eze, près de Nice ?
 - Je m'en souviens en effet, répondit Isabelle, je faisais la ligne de Nice ce jour là.
 - L'autopsie a montré qu'elle avait succombé à une trop forte dose de LSD.
 - C'était votre fille ?
 - C'est mon fils, Jean : il a été inculpé de non assistance de personne en danger. Mais qu'est-ce qui leur prend à tous ces gosses, de vouloir tout connaître, 'voyager' comme ils disent ! Comme si leur vie n'était pas merveilleuse à côté de la nôtre ? Moi j'ai fait l'Indochine, mais pas une fois j'ai touché à cette saloperie de drogue. Lui et sa copine, la petite Sylvie, que je connaissais, charmante, normale, tout pour être heureuse, ils ont loué une chambre de passe et ils sont partis en voyage. Elle n'en est pas revenue ; lui si et il a paniqué. Il a tout contre lui : il va faire de la taule et pour un bout de temps. Je ne suis pas retourné à Nice depuis qu'il a été arrêté. Qu'est-ce que vous pensez de tout ça monsieur le pirate ?
 - C'est la pourriture typique du monde capitaliste. Si les jeunes s'adonnent à la drogue c'est que pour eux la vie n'a plus aucun sens dans un monde livré aux forces de l'argent ligüées avec celles de la répression.
 - *"Nous y voilà !"* pensa Paul.
 - Parce que vous croyez qu'en Russie on ne se drogue pas ? Je les ai vus, de mes propres yeux.
 - La Russie n'est pas mon modèle, croyez le bien. Elle aussi est atteinte par le virus du profit et si jamais ils réussissent à se libérer de leur oppression policière et militariste ce sera pour tomber dans celle de la société capitaliste.
 - On se croirait à la Mutualité, ironisa Paul.
 - J'ai parlé à la Mutualité, mais les Français sont incurablement atteints. Il faudrait une nouvelle révolution, qui ne serait pas confisquée par la bourgeoisie cette fois.
 - C'est le but de votre opération ?
 - Connaissez-vous un meilleur moyen pour se faire entendre ? Ce soir, dans le Monde, France Soir ; demain dans le Figaro et les journaux de province ; à la radio à la télévision, mon message de départ sera connu de dizaines de millions de français.
 - Il sera peut-être agrémenté de la carcasse d'un Boeing sur le parking de Las Palmas.
 - Carcasse, pourquoi ?
 - Vous croyez qu'ils vont nous laisser partir comme cela ?
 - Ils ne pourront pas faire autrement.
- Morelli resté silencieux depuis l'évocation de l'arrestation de son fils, tourna son fauteuil d'un demi-tour pour contempler le panneau instruments moteurs situé entre les deux panneaux pilotes, puis après un court moment, il déclara d'une voix unie :
- Je crois, monsieur Pedro que vous avez parlé trop vite.
 - Et pourquoi ça ? aboya le pirate d'un ton hargneux.
- Paul s'était retourné :
- Un problème, Gaston ?
 - Regarde, le trois est en train de se faire la malle. Le niveau de vibrations vient d'augmenter d'un seul coup et la pression d'huile vient de chuter. On va être obligé de le couper. Vous êtes prêts ?
 - Débraye le PA⁴⁴, Louis, dit Paul.
 - Eh, attendez, dit Pedro, qu'est-ce que vous êtes en train de manigancer ?

⁴⁴ Pilote Automatique

– On coupe un moteur, répondit le mécanicien, que vous soyez d'accord ou pas. On y va, patron ?

– On y va, répondit Paul. T'es prêt, Louis ?

– Pour un moteur intérieur⁴⁵ on aurait même pu laisser le PA, mais je l'ai débrayé.

Morelli réduisit lentement la manette des gaz puis coupa l'arrivée de carburant : le réacteur tournait désormais en moulinet. (A l'inverse des avions à hélice, où on peut arrêter le moteur en mettant l'hélice en drapeau, on ne peut empêcher les multiples hélices du réacteur de tourner sous la simple poussée du flux d'air généré par la vitesse.) Louis procéda à un nouveau réglage des commandes de vol pour compenser la dissymétrie de poussée puis re-embraya le PA.

Après un moment d'incompréhension, Pedro eut soudain le sentiment qu'on était en train de lui jouer un tour :

– Remettez-moi ce réacteur en route, lança-t-il.

– Si on le remet en route, on a le rif dans les cinq minutes et là on sera bien obligé de l'arrêter.

– Commandant, dites à votre mécanicien de remettre le réacteur en route.

– Vous avez entendu ce qu'il vous a dit ?

– Je n'ai pas bien compris.

– Qu'est-ce qui se passe si le moteur de votre voiture perd son huile ?

– Il se bloque, ça m'est arrivé avec une 'deudeuche'⁴⁶.

– Comme on n'a aucun moyen de bloquer le réacteur, s'il tourne plein pot sans huile c'est le feu assuré. Mais un quadri réacteur peut parfaitement voler sur trois réacteurs et même à la limite sur deux. Pas d'affolement.

– Par contre, on ne peut pas re-décoller, ajouta Morelli, c'est pourquoi je vous ai dit que vous aviez parlé trop vite.

– C'est vrai, commandant, qu'on ne peut pas re-décoller sur trois réacteurs ?

– On ne peut plus vrai.

– C'est le petit grain de sable qui fausse l'opération la plus soigneusement préparée, ne put s'empêcher de penser tout haut Pedro.

– Dans le cas présent ce serait plutôt la goutte d'huile, ironisa le mécanicien.

Pedro ne releva pas, il semblait abattu. Puis, soudain, il releva la tête :

– Vous là, l'hôtesse, allez me chercher Raphaël.

Isabelle restée au poste derrière le fauteuil du mécanicien, avait assisté sans mot dire à toute la scène et se demandait, comme Pedro, si cette histoire de réacteur coupé était une mise en scène ou non.

– J'y vais, commandant ?

– Faites ce qu'il vous dit, je vous répète que ce n'est plus moi le commandant.

Elle n'eut pas à aller loin ; Raphaël était en train de se faire ouvrir les armoires par Hochner.

– On vous demande à l'avant, monsieur Raphaël.

Il bondit et déboula comme une bombe dans le cockpit.

– Tu m'as appelé, Pedro ?

– On a un réacteur en panne.

Le rouquin s'enflamma immédiatement :

– Les enfants de salaud, ce sont eux qui l'ont coupé.

– Evidemment, il ne s'arrête pas tout seul. (Et il répéta, presque mot pour mot, les explications techniques que l'équipage lui avait fournies, comme si elles venaient de lui.) Ça n'empêche pas de voler, la preuve... ce qui par contre plus embêtant est qu'on ne pourra plus re-décoller.

– C'est eux qui t'ont dit ça et tu les as cru !

– N'oublie pas que j'ai mon brevet de pilote.

– On peut lui montrer les documents de bord, précisa Morelli, c'est écrit noir sur blanc.

⁴⁵ Sur un quadrimoteur ou quadriréacteur, la numérotation part de la gauche vers la droite. 1 et 2 sont les moteurs bâbord, 3 et 4 les moteurs tribord.

⁴⁶ 2 CV Citroën.

– On ne peut pas se poser non plus ?
– Mais si, voyons, c'est plus difficile, c'est tout.
– Mais on sait faire, précisèrent Paul et Louis avec un bel ensemble.
– Ça vous est déjà arrivé ? demanda Pedro.
– Un certain nombre de fois.
– Qu'est-ce que vous faites ?
– On commence par prévenir la compagnie à Paris et ils nous disent quelle est l'escale la plus appropriée, en fonction de nos paramètres et des leurs : traitement des passagers, équipement technique au sol afin de procéder au changement de réacteur. Il y en a un à Dakar mais c'est hors de notre portée.

– Il y en a un à Las Palmas ?
– Non, répondit le mécanicien. Seulement à Dakar pour les lignes sur l'Afrique et l'Amérique du Sud.

– Ça prend combien de temps pour changer un réacteur ? demanda Raphaël.
– Il faut d'abord l'acheminer par avion cargo... c'est au moins trois ou quatre jours, répondit Morelli. Le plus tôt la compagnie est prévenue, c'est autant de gagné.

– On ne prévient personne, martela Pedro.
– Qu'est-ce qu'on fait, Pedro ?
– On réfléchit. (Le plan avait été conçu pour une escale de quelques heures aux Canaries, qui, bien que territoire espagnol, n'auraient pas souhaité effrayer leurs touristes en déclenchant une action trop musclée. Un arrêt de quelques jours changeait complètement la donne. Il fallait se poser en territoire 'engagé'.) Passez-moi une carte.

Louis lui tendit la sienne :

– Vous cherchez quoi ?
– Un pays ami qui pourrait nous recevoir.
– Ami ?
– Engagé, si vous préférez.
– Le plus près c'est Conakry, en Guinée mais nous n'avons plus assez de carburant.
– Alger ? demanda Raphaël.
– C'est encore plus loin.
– C'est vrai tout ce qu'ils disent, Pedro ?
– J'ai bien peur que oui.
– Il va falloir vous décider, les cocos, intervint Paul, car nous n'allons pas tarder à être verticale Las Palmas.

Pedro se leva brusquement et entraîna son camarade hors du cockpit. A peine étaient-ils sortis que Paul demanda à Gaston :

– Le coup de la panne, c'est du vrai ou du faux ?
– Du vrai malheureusement ! J'aurais dû y penser avant.

5 Changement de destination

Pedro revint seul :

– Ce sera Alger.
– Cap sur Alger, Louis.
– Mais...
– T'occupe. (Et il chuchota en exagérant le mouvement des lèvres : Casa.)

Louis acquiesça en clignant des yeux et prit le cap sur Casablanca par un large virage à gauche. Hochner entra dans le poste :

– Un passager me demande le nom des îles qu'on voit en dessous ?
– Les Cana... dit Louis.

- Les Azores, le culpa Paul.
- Dans combien de temps on arrive ?
- On a pas mal de vent dans le nez, on fera une annonce plus tard.

A la suite du signal émis par le radar de bord avant qu'il ne soit coupé, 'Lisbon control' averti du détournement du LAF 227, château de Kergrist, avait noté un cap qui laissait supposer la destination de Las Palmas. Selon le plan mis au point par Interpol, Lisbonne avertit Paris puis Madrid. Pendant que les syndicats de pilotes s'agitaient dans leurs pays respectifs et dans les organisations internationales en accusant les Etats de ne rien faire, un certain nombre de ces Etats, que des implications politiques entravaient pour une action au grand jour, avaient chargé Interpol d'agir dans la limite de ses moyens. C'est Interpol qui avait mis au point cette procédure radar, dont les pilotes doutaient encore de l'efficacité.

Madrid avertit Las Palmas. Paris, après consultation des instances dirigeantes de la LAF avertit les pays africains susceptibles d'accueillir l'avion, essentiellement le Maroc, la Mauritanie et le Sénégal. Le Maroc se sentait un peu plus concerné, car, la veille, une Caravelle des lignes chériennes avait été détournée sur Alger par quatre étudiants marocains, "fuyant une monarchie rétrograde pour vivre dans un pays flambeau du socialisme arabe." Le roi, très touché par cette action que le pays voisin n'avait pas manqué de mettre en vedette, avait donné des instructions très dures concernant la piraterie aérienne.

Une vingtaine de minutes s'étaient écoulées. Pedro semblait assoupi, puis soudain il demanda de nouveau la carte à Louis. Il semblait perplexe jetant alternativement son regard de la carte au tableau de bord.

- C'est le cap pour Alger que nous avons là ?
- La route aérienne passe par Casablanca.
- J'ai dit cap direct.
- C'est à vos risques et périls et aux nôtres aussi par conséquent.
- Cap 20, Louis.

Par un léger virage à droite, l'avion prit son nouveau cap.

Un bon moment s'écoula puis Paul s'adressa à Louis de nouveau :

- C'est quoi ces oscillations du PA ? Tu as des démangeaisons aux jambes ?⁴⁷
- Ça vient du quatre, j'ai l'impression. Regarde le compte tour.

Ils reportèrent leur regard sur l'instrument. Alors que les instruments des réacteurs 1 et 2 restaient parfaitement stables, celui du 4 oscillait.

- T'as vu, Gaston ?
- J'observe depuis un moment mais j'attendais que ce soit plus franc pour vous en parler.
- De quoi s'agit-il ? demanda Pedro.
- Regardez vous-même. (Et Morelli tendit le doigt vers l'instrument.)
- Ça veut dire quoi ?
- Il va falloir le réduire.
- Ça n'empêche pas de voler ?
- Non, mais il va falloir se poser au plus vite. Louis, quel est le terrain le plus près ?

Louis se plongea dans la carte, un geste appelé à donner le change car il connaissait déjà la réponse :

- Casa.
- C'est où ?
- Casablanca, au Maroc.
- Le Maroc, ah non.

⁴⁷ En croisière, un des deux pilotes a les pieds sur les palonniers, prêt à toute éventualité.

– C’est Casablanca ou la pampa, monsieur Pedro, dit Paul. En dessous de nous le terrain est plutôt mal pavé. Je ne donne pas cher de notre peau d’un atterrissage en pleine nature. On peut essayer la mer mais ce n’est pas mieux.

– On peut continuer comme cela un moment, non ?

En réponse, le moteur 4 eut une sorte de hoquet qui conduisit Louis à débrayer le PA. Gaston se précipita sur la manette des gaz et réduisit la poussée de moitié.

– Cap sur Casa, décida Paul, en attendant que ces messieurs prennent leur décision. Appelle les pour un atterrissage en urgence.

Pedro était comme anesthésié. Raphaël entra soudain :

– C’est quoi ce bruit ?

– Un deuxième moteur qui nous lâche, mon pote, plaisanta Morelli, Dieu n’est pas avec vous, m’est avis.

– Laisse tomber Dieu, vieux schnock.

Le mécanicien se leva comme mu par un ressort, mit la main au collet du rouquin et lui souffla dans la figure :

– Pétard ou pas, ne répète jamais ça ou je te fais la peau.

– Oui, m’sieu, d’accord, m’sieu. (Morelli se rassit.) On fait quoi Pedro ?

– Casablanca ou la pampa, répéta Pedro qui n’avait pas encore surmonté ce coup du sort.

– Le Maroc ! Ah non ! Faudrait peut-être en parler...

– Non.

– Bon, comme tu voudras, Pedro. On peut pas continuer sur Alger avec deux moteurs ?

– Tu n’y connais vraiment rien, mon pauvre Raph !

– Alors c’est Casablanca ?

– C’est Casablanca.

Pedro voulut encore s’opposer à ce que Paul contacte l’aérodrome mais il lui répondit qu’il était impossible d’atterrir sur un aérodrome sans avoir prévenu la tour de contrôle.

– Faites-le le plus tard possible.

– C’est ce que nous ferons. On avertit les passagers ?

– Non.

Du fait de l’information du détournement de l’avion de la LAF, la tour de contrôle ne manifesta aucun étonnement d’une demande d’atterrissage d’un avion qui surgissait de nulle part puisque tout contact avait été perdu depuis ‘Lisbon control’. “Vent faible, température 26°, pression au sol 1012 millibars, piste 09 mais vous pourrez vous poser en 27 en urgence.” L’avion franchit la côte à 1 000 mètres, rivage bordé d’une ligne d’écume blanchâtre signalant l’existence d’une barre tout au long de ce littoral. La ville, blanche elle aussi, d’où son nom, s’étalait sous les ailes. L’aéroport de Nouasseur, situé à 16 kilomètres de la ville, apparut au travers d’une légère brume de chaleur. Ancienne base stratégique de l’US Air Force, l’aérodrome possédait une piste immense approchant les quatre kilomètres de longueur et des aires cimentées d’une superficie considérable pour le trafic aérien peu important comparé à celui des grands aéroports internationaux.

– Casa airport, Fox Lima Delta en longue finale.

– Fox Lima Delta, Casa Airport, autorisé à vous poser, vent faible.

L’atterrissage doux plut à Mme Granovic. Ses applaudissements surprirent ses voisins qui se demandaient où ils pouvaient bien être, car les réponses à leurs questions variaient selon qu’ils s’adressaient au chef de cabine ou à l’hôtesse. L’immense avion (pour l’époque) paraissait tout petit sur cette piste géante. Une Jeep les attendait à la bretelle de dégagement et les conduisit au milieu de l’aire de stationnement, loin de trois avions en stationnement face à l’aérogare.

– Pourquoi nous laisse-t-on là ? demanda Pedro.

– C’est mieux pour vous, non ?

Un homme en uniforme sortit de la voiture.

– Mais c’est un flic, s’écria Raphaël qui avait assisté à l’atterrissage sur le siège navigateur.

– Les employés des aéroports portent aussi des uniformes, fit remarquer Paul.

L'homme faisait signe de couper les réacteurs.

– Ne coupez pas, cria Raphaël, il a une arme, je la vois et il y en a un autre dans la voiture avec une mitraillette.

Et ce disant, il se pencha au-dessus de Morelli et poussa à fond la manette des gaz la plus à gauche, c'est à dire le moteur 1. Paul n'avait pas encore eu le temps de mettre les freins de stationnement ; le geste du rouquin le prit par surprise. Dans un feulement de félin en colère, le réacteur prit ses tours et entraîna sur la droite le Boeing. Le temps que le mécanicien réagisse en portant un violent coup de bas en haut sur le bras de Raphaël pour l'ôter de la commande de gaz, l'avion avait fait un quart de tour ; le réacteur 1 rugissant se trouvait à quelques pas de la Jeep dont le passager voyait sa dernière heure venue pendant que son collègue s'enfuyait à toutes jambes les mains sur les oreilles. Morelli, tout en criant : "il est dingue ce type !" réduisit pendant que Paul et Louis avec un bel ensemble appuyaient sur les pédales de frein.

– On coupe dans cette position ou quoi ? questionna Gaston.

La réponse vint cette fois de Pedro :

– On t'a dit de ne pas couper, alors fait ce qu'on te dit. (Le froid métallique que Morelli ressentit sur son cou, lui fit comprendre qu'il n'avait pas le choix. Puis Pedro continua à l'intention de Paul :) Commandant, cet endroit ne nous plaît pas, faites signe à la Jeep de dégager.

L'opérateur de la tour de contrôle qui avait assisté, médusé, à la scène, hurlait dans son micro :

– Lima Delta, Lima Delta, qu'est-ce que vous faites, vous êtes fou ? Arrêtez immédiatement.

– Louis, réponds-lui à ce con, dit Paul qui commençait à sentir la tension monter en lui.

– Tour de Nouasseur, commença Louis sur un ton étonnamment calme, si vous aviez dans votre dos deux individus armés jusqu'aux dents, que feriez-vous ?

– J'ignorais, excusez-moi... quelles sont vos intentions ?

Raphaël agressa Louis verbalement :

– Qu'est-ce qui vous a pris de lui dire tout cela ?

– Tout le monde est au courant. Croyez-vous qu'on accueille tous les avions avec mitraillette et revolver gros calibre ?

– C'est vous qui leur avez dit ?

– A partir du moment où nous avons brûlé l'escale de Lisbonne et que nous n'avons plus donné de signe de vie, tous les contrôles et aérodromes de la région ont été mis au courant que nous étions détournés.

– A Alger ils nous auraient accueillis en héros.

– La fatalité ne l'a pas voulu, intervint Morelli.

– A moins que ce soit toi, espèce de salaud.

– Répète un peu.

– Du calme Gaston, dit Paul.

– Ta gueule, Raphaël, dit Pedro.

– C'est pas le tout, mais qu'est-ce qu'on fait ? reprit le mécanicien.

– Faites dégager la Jeep, s'ils ne veulent pas qu'on leur passe dessus, commanda Pedro. (Louis ouvrit la vitre de côté et agita les bras en direction du placeur qui revenait sans se hâter vers l'avion, les mains toujours sur les oreilles. Ayant compris la signification des gestes du copilote il reprit les commandes de la voiture et dégagea.) Bon, maintenant, vous allez placer l'avion en travers des trois avions en stationnement devant l'aérogare, de telle façon qu'ils ne puissent partir.

– Dans cette position, nous ne pourrions pas non plus repartir.

– Vous pensez bien qu'on ne va pas attendre deux jours qu'on nous change un réacteur.

– Peut-être deux, ajouta Morelli.

– Raison de plus.

– Vous allez faire quoi ?

– Roulez, on vous dira après.

Avec deux réacteurs à gauche et un demi à droite, la manœuvre n'était pas évidente. Il fallut mettre en jet inverse le 1, tout en utilisant le 3 en poussée réduite, pour positionner l'avion en direc-

tion de l'aérogare. Ils commençaient à rouler lorsqu'ils virent une voiture, réellement de police cette fois qui venait vers eux à vive allure.

– Arrêtez, cria Pedro, dites à votre copilote de laisser la place à Raphaël et qu'il laisse sa fenêtre ouverte.

La voiture de police s'était arrêtée face à l'avion, les quatre occupants restaient à l'intérieur. L'un des occupants tenait un combiné téléphonique collé à l'oreille.

– Balance leur une grenade de semonce, ordonna Pedro. (Le rouquin entreprit de dénouer le fil qui reliait une grenade à son poignet.) Pas celle-là : la percussion.

– Je ne l'ai pas sur moi, Pedro.

– Où est-elle ?

– J'ai toujours peur de la paumer aussi je l'ai mise en lieu sûr.

– Tu es doué pour l'action armée comme moi pour dire la messe. (D'une poche de son blouson il sortit l'arme et la tendit à son coéquipier qui engagea son buste à l'extérieur.) Assez loin d'eux, il ne faut pas les toucher.)

Le rouquin acquiesça d'un signe de tête et lança la boule à une vingtaine de mètres de la voiture. Le bruit de l'explosion fut couvert par celui des réacteurs toujours en marche. Un nuage de poussière fit disparaître un moment le véhicule de polic ; quand il se dissipa il apparut que deux des pneus de la voiture étaient crevés.

– Contournez la voiture, ordonna Pedro à Paul, et allez vous placer où je vous ai dit.

En approchant de l'aérogare on put voir à l'intérieur de l'édifice des grappes d'êtres humains agglutinés aux vitres comme des mouches : employés des compagnies, passagers en attente, assistant médusés à cette fantasia d'un nouveau genre. Les trois avions en instance de départ étaient une Caravelle d'Air Maroc, un Fokker Friendship de la KLM et un Constellation d'une compagnie charter espagnole.

– Arrêtez, ordonna Pedro. (Obéissant, Paul immobilisa l'avion.) De ces trois avions, lequel a le plus grand rayon d'action ?

– Le Constel, répondirent simultanément Morelli et Quéinnec.

– C'était également mon idée. Pourrait-il faire Cuba direct ?

– A première vue, oui, répondit Paul. Louis, peux-tu nous faire un calcul de distance rapidement ?

– Je l'avais déjà fait pour les Canaries. Il y avait en gros 3 700 milles. De Casa il faudrait compter 4 000 milles. A mon avis ce ne serait pas possible mais je n'ai jamais fait de Constellation.

– Le patron et moi en avons fait, intervint Morelli. Je me souviens même d'une traversée de l'Atlantique Sud mouvementée que nous avons faite ensemble. Direct Cuba, c'est pas possible, même avec des bidons d'ailes qu'il n'a pas d'ailleurs.

– Ils peuvent nous raconter n'importe quoi, s'enflamma Raphaël.

– Non, je suis d'accord avec eux.

– Pour une fois ! ironisa Morelli.

– On n'a qu'à aller à Alger, dit le rouquin.

– N'importe lequel des trois peut le faire, précisa Paul.

– Je préférerais Conakry, dit Pedro.

– Dans ce cas c'est le Constel, conclut Quéinnec.

– Placez-vous de telle façon que le Constellation puisse partir et qu'on puisse détruire les deux autres.

– Faites le, vous.

– Faites ce que je vous dis. (Il appuya le canon de son arme sur le cou de Paul, qui, obtempérant, libéra les freins. Le pirate le guida à la voix.) C'est bon, on reste là.

– On coupe les réacteurs ou quoi ? s'enquit le mécanicien.

– Combien faut-il en garder pour pouvoir redémarrer les autres ?

– Un seul.

– On en garde un, celui que vous voulez.

– On garde le un, dit Paul. Si manœuvre il y a, ce sera plus facile.

- Combien de temps peut-il tourner au ralenti ? demanda Pedro.
- Un bon bout de temps, répondit le mécanicien.
- Soyez plus précis.
- A la louche, plus de trois heures.
- Ça suffira.

L'opération arrêt réacteurs terminée, Paul inclina le dossier de son fauteuil, y cala son dos et déclara :

– Fin de la première étape. (Puis, après avoir consulté la montre de bord :) 13 heures ! Que diriez-vous d'un petit casse croûte avant la poursuite des opérations ?

Il n'obtint pas de réponse. Les deux pirates observaient les alentours avec attention. Rien ne bougeait.

– Lima Delta de Tour de Nouasseur... Lima Delta.

Paul se saisit de son micro :

- Lima Delta, j'écoute.
- Lima Delta, quelles sont vos intentions ? (Etait-ce de l'humour ou de la naïveté ?)
- On répond quoi ? demanda Paul à Pedro.
- Rien.
- Tour de Nouasseur de Lima Delta, on vous le fera savoir plus tard.
- Bien compris, Lima Delta.

Par la fenêtre copilote restée ouverte parvenait le sifflement strident du réacteur en fonctionnement.

– On pourrait peut-être fermer la fenêtre, non ? dit Morelli.

Pedro donna son accord par un signe de tête. Le rouquin n'avait pas entendu. Morelli lui toucha l'épaule. L'autre se retourna comme si on l'avait piqué.

- Ton copain est d'accord pour qu'on ferme la fenêtre.
- Fenêtre ! Ah, oui !

Comme il n'y réussissait pas après plusieurs tentatives, le mécanicien se leva :

– Laisse-moi faire, tu es trop manche.

Le niveau sonore baissa considérablement.

- Raphaël ?
- Oui, Pedro.

– Va chercher tes grenades. (Le rouquin sortit précipitamment en bousculant Louis au passage et revint peu de temps après, un sac en toile à la main.) Reprends ta place sur le siège de droite et garde le sac sur tes genoux. (C'était étonnant de voir ce malabar de Raphaël obéir au doigt et à l'œil comme un chien bien dressé !) Commandant, venez avec moi à l'arrière.

– J'allais vous le demander ; les passagers doivent commencer à s'inquiéter. Louis, installe-toi à ma place.

Pedro était légèrement plus grand que Paul ; la queue de cheval par laquelle se terminait sa chevelure d'un noir fourni, dégageait une nuque, nerveuse, fortement marquée. N'eut été cette grenade reliée en permanence au poignet, un simple coup, bien appuyé, aurait suffi à se débarrasser du personnage, pensait Paul. Que voulait-il faire en cabine ? La réponse vint sans qu'il l'ait formulée :

- Accompagnez-moi jusqu'à l'arrière de l'avion, je voudrais vérifier quelque chose.
- Vous permettez que je parle au chef de cabine ?
- Faites attention à ce que vous allez lui dire.
- Si ça ne vous plaît pas vous m'arrêtez.
- Faites vite.

A leur approche, Rouet et Hochner qui se tenaient dans le salon, se levèrent.

– Nous sommes à Casablanca ; je ne connais pas encore la suite des événements. Faites une annonce aux passagers pour les rassurer.

- Pourquoi garde-t-on un réacteur en route ? demanda Hochner.
- Pour remettre éventuellement les autres en marche si nous en avons besoin.
- Est-ce qu'on va débarquer les passagers ? s'enquit Rouet.

Paul avança le menton en direction de Pedro ; Rouet répéta sa question :

– Pas pour le moment.

Par les hublots, les passagers avaient pu suivre le déroulement des opérations : brusque mouvement de l'avion manquant d'écraser une Jeep, explosion d'un engin devant une voiture, arrêt de l'avion le long de l'aérogare bloquant trois avions, maintien d'un ou plusieurs réacteurs en marche. Leurs regards chargés d'angoisse se levèrent vers Paul comme vers un sauveur. Triste sauveur ligoté ! Il s'efforça à sourire comme s'il avait la situation en main. George voulut se lever mais il lui fit signe de rester assis. Il y avait en effet fort à craindre que son mouvement ne soit imité par les autres passagers, ce qui n'aurait pas été du goût de Pedro dont on ne pouvait prévoir les réactions.

– What's cooking ? (Qu'est-ce qui se passe ?) se contenta de demander l'américain.

– On va vous le dire dans un instant.

Et il lui fit un geste de confiance, en notant que l'épouse de George était recroquevillée dans son fauteuil, en posture de fœtus.

Lorsqu'il passa devant Mme Granovic, elle leva un pouce en l'air, accompagné d'un "good landing, captain". En entrant en deuxième cabine, Pedro se retourna. Ses yeux brillaient de contentement, après avoir noté que la plupart des passagers n'osaient porter les yeux vers lui. "*Et pourtant ton affaire m'a l'air fort mal engagée !*" pensait Paul.

L'annonce aux passagers se fit entendre : "Mesdames, messieurs, l'aéroport où nous nous trouvons est Casablanca, au Maroc. Nous sommes en attente des instructions pour un débarquement éventuel. En attendant, nous vous demandons instamment de ne pas vous lever et de garder votre calme." Elle fut répétée en anglais et en espagnol. Après l'avoir écoutée, Pedro reprit sa marche vers l'arrière. A son passage, un homme, de type hindou, se leva pour lui dire quelque chose en lui montrant de la main sa femme et ses quatre enfants. La réponse de Pedro fut soudaine : il lui appliqua la main sur le visage en le repoussant violemment vers son siège. Au vu de l'éclair de meurtre jaillissant des yeux de l'homme, Paul craignit le pire. Il s'interposa par des signes de main impératifs que l'épouse reprit à son compte en retenant son mari par le bras.

Les musiciens semblaient dormir, insouciant ; la femme était couchée en chien de fusil, la jupe relevée laissant apercevoir des cuisses d'une forme agréable. "*En voilà au moins deux qui ne s'en font pas !*" pensa Paul.

Didier Perrin qui se tenait debout dans le couloir s'effaça pour laisser passer Pedro. Isabelle était assise à la dernière rangée tribord, Claire à bâbord. Il lui sourit mais ne put répondre à l'immense interrogation qu'il lisait dans son regard que par une simple imposition de la main sur son épaule. Elle ferma les yeux comme une chatte à qui on vient de procurer une caresse. Isabelle assista médusée à cette courte scène qui ne pouvait être jouée que par des personnes déjà intimes. Paul, se retournant, capta son regard et y lut de l'étonnement qui n'allait pas tarder à se muer en jalousie. Pedro, arrêté près de la sortie, lui faisait signe :

– Est-ce qu'on peut ouvrir cette porte de l'extérieur ?

– Oui, et on ne peut pas la condamner de l'intérieur. Mais pour l'atteindre, il faut une échelle ou un escalier roulant et avec un réacteur en route ce n'est pas possible.

– Et avec ce réacteur en route, est-ce qu'on peut l'ouvrir de l'intérieur ?

– Si c'était le 2, non, mais avec le 1, c'est possible.

– Faites la ouvrir, je pourrai ainsi surveiller l'arrière.

Paul appela Perrin et ils ouvrirent, non sans mal, la lourde porte qui tremblait sur ses gonds. Le bruit était assourdissant. Le pirate ne semblait en avoir cure et ricanait à la vue d'un groupe d'hommes en armes qui se tenaient au loin à cause du souffle du réacteur. "*Une simple poussée et nous serions débarrassés de notre homme !*" songeait Paul. En croisant le regard de Perrin, il lui sembla lire la même pensée :

– Vous lui direz que je suis reparti à l'avant.

Il remonta rapidement la cabine en s'effaçant pour laisser passer l'Hindou qui se dirigeait vers l'arrière.

– Quoi de neuf ? demanda-t-il en entrant dans le poste.

Louis se retourna :

– La tour nous a transmis un message des forces de sécurité. Ils ont l'ordre formel de ne pas nous laisser repartir. Ils nous donnent une demi-heure. Passé ce délai, ils vont tirer sur nos pneus, dans un premier temps.

– Ils bluffent, ricana Raphaël. Où il est Pedro ?

– Ils nous a fait ouvrir la porte arrière pour mieux surveiller les mouvements.

– Ils ne savent pas à qui ils ont affaire ; Pedro c'est une vraie tête !

Le silence s'installa pour un moment. Paul avait pris place sur le siège navigateur.

Raphaël commença à s'agiter :

– Qu'est-ce qu'il fout, Pedro ? Allez voir, commandant.

– Ce ne sera pas la peine, dit une voix inconnue.

6 Exit Pedro

Les occupants du poste se retournèrent. Un homme, mitraillette à la main venait d'entrer. Paul reconnut le musicien à ses cheveux longs et ses lunettes à monture d'acier.

– Raymond ! s'écria le rouquin. Que se passe-t-il ?

– Pedro est mort.

– Pedro... mort ? C'est pas vrai... dis-moi que ce n'est pas vrai.

Et il donnait des coups de tête sur le manche en face de lui.

– Mort, allongé sous l'avion, quelqu'un a dû le pousser.

– C'est le commandant, j'en suis sûr.

– Pedro était encore à bord quand je l'ai vu repartir.

– Qui c'est alors, que j'aie le descendre ?

– C'est déjà fait : c'était le steward.

– C'est le commandant qui l'a chargé de le faire.

– Ça, je ne le sais pas !

Paul se souvint du regard qu'il avait échangé avec Perrin. Jusqu'ici l'affaire s'était déroulée sans mort d'hommes. Il craignit que ce ne soit un commencement :

– Et vous l'avez tué sans autre forme de procès ?

– Œil pour œil, dent pour dent, c'est notre justice à nous. Il est couché à côté de sa victime.

– Vous n'êtes que de vulgaires assassins, éructa Morelli.

– Ferme la si tu ne veux pas y passer, toi aussi, fit Raymond en braquant son arme sur lui.

– Si vous voulez aller à Cuba nous aurons besoin de lui, fit remarquer calmement Paul.

– Il ne perd rien pour attendre, grogna le rouquin, nous lui réglerons son compte à l'arrivée.

– Si toutefois on y arrive chez les 'barbus' ! reprit Morelli.

Paul lui fit signe de se taire par une mimique expressive.

– D'accord, je me tais... mais il n'empêche que ce sont des assassins.

Après que le passager hindou eut passé Paul, il se heurta à Perrin qui lui barrait le chemin. Par des contorsions significatives, il fit comprendre au steward que sa vessie était prête à déborder. En souriant, Perrin s'effaça et lui montra l'endroit des toilettes, puis il reprit sa faction, debout dans le couloir face à l'avant. L'hindou ne fit qu'un bref passage dans les toilettes mais, au lieu de rejoindre son siège il se glissa derrière Pedro qui ne semblait pas être incommodé par le bruit et se tenait négligemment à la charnière de la porte. Une violente poussée d'un pied dans le bas de son dos lui fit lâcher prise et il tomba la tête la première sur le ciment. S'il poussa un cri, de surprise ou de rage, il fut couvert par le bruit du réacteur. En rejoignant son siège, le passager frappa sur l'épaule du steward afin qu'il le laisse passer. La grimace de remerciement qu'il lui adressa ne pouvait en rien laisser supposer ce qui venait de se passer. Perrin s'avança dans le couloir pour rappeler pour la

énième fois aux deux garnements vénézuéliens de ne pas importuner leurs voisins. Leur mère lui demanda de nouveau où on se trouvait et quand on allait débarquer. “Au Maroc, señora, on ne va pas tarder à débarquer.” En revenant vers l’arrière, il ne vit plus le pirate près de la porte. “*Il a dû se rendre aux toilettes !*” Mu par la curiosité il alla vérifier. Les fermetures des portes étaient sur vert ; il hésita un moment à ouvrir : les deux toilettes étaient vides. Une soudaine angoisse le prit à la gorge. Il revint à la porte toujours ouverte, se pencha... Il fallait avertir le chef de cabine, le commandant au plus vite. Il n’en eut pas le temps. Un passager se tenait devant lui, menaçant : c’était le musicien.

– Où il est, Pedro ?

– Pedro, qui c’est ? bredouilla Perrin.

– Ne joue pas au con avec moi.

– Il est... tombé.

– Pedro... tombé ?

Il se précipita à la porte : Pedro était étendu face contre terre. La grenade reliée à son poignet gisait près de lui ; le hasard n’avait pas voulu qu’elle se déclenche. Raymond ne s’attarda pas à la vision macabre et se précipita vers son siège, criant à sa compagne :

– Pedro est mort. Allez, magne-toi.

– Mort ! Qui l’a tué ? je n’ai rien entendu.

Raymond ne lui répondit pas, car il peinait à ouvrir le double fonds de leurs sacs qui contenaient des armes. Il en sortit deux mitraillettes légères et en tendit une à Judith.

Le plan mis au point par Pedro, alias Pierre Berger, un nom tout ce qu’il y a de plus français, ne prévoyait l’entrée en lice de Raymond et Judith qu’en cas d’imprévu. Les quatre faisaient partie d’un groupuscule étudiant se faisant appeler la ‘Gauche du peuple’. Raymond et Pedro ‘étudiaient’ aux Beaux Arts ; Judith apprenait la sociologie révolutionnaire dans un cadre on ne peut plus légal : la Faculté de Vincennes, après avoir abandonné ses études de médecine. Raymond qui disait s’appeler Duval, lui en avait tout de suite imposé ; comme une midinette elle en était tombée amoureuse et s’en voulait car il ne semblait guère y avoir de retour, à moins qu’il ne se libère une fois le feu de l’action passé...

Raphaël Cauchon étudiait l’art de découper les animaux afin que les humains puissent les manger, apprentissage imposé par son père propriétaire d’une grande boucherie en province. Frustration ou pas, le milieu étudiant l’avait tout de suite attiré et il n’avait pas été rejeté. Lui aussi aurait bien voulu changer de nom en même temps que la société, non pas à cause de l’évêque qui avait brûlé la grande Jeanne, ce que ne manquait pas de souligner au moins une fois par jour son père, mais parce que précisément c’était le nom de son père. Ses amis étudiants n’avaient pas voulu car ils le trouvaient très significatif au contraire.

En mai 1970, ces groupuscules étudiants voulurent rallumer le brûlot révolutionnaire qui s’était, à leur goût, éteint trop vite deux ans auparavant, oubliant que l’histoire ne ressert jamais les mêmes plats. Le pétard fit long feu et le gouvernement en profita pour dissoudre tous ces mouvements séditionnels. Ce qui ne pouvait que plaire à Judith dont le dieu mort était Che Guevara et son représentant sur terre Fidel Castro, bien qu’à son idée il commençât à s’embourgeoiser. L’action clandestine lui paraissait cent fois plus romantique qu’au grand jour. Quoi de plus romantique également que de prendre le relais du Che pour aller propager la foi révolutionnaire sur les hauts plateaux andins, après un stage pratique dans cette nouvelle Mecque que représentait Cuba pour la ‘gauche révolutionnaire’ de tous les pays ? La famille de Judith ne faisait pas partie de ce qu’on appellera plus tard la ‘gauche caviar’ mais d’une bonne bourgeoisie ayant pris racine sous Napoléon III et qui avait survécu à deux guerres entrecoupées d’un Front Populaire. Son père dirigeait une banque d’affaires, sa sœur aînée était femme de ministre, la deuxième venait d’épouser en grande pompe un jeune colonel promis à un brillant avenir. Malgré la pression de sa mère, Judith avait refusé d’assister à la cérémonie. Son père, qui lui passait tout, lui laissa entendre qu’il aurait bien fait comme elle et que par moments il avait envie de tout balancer. Aussi quand elle lui fit part de son projet, il n’applaudit pas des deux mains car il n’était pas masochiste au point de saper les bases

mêmes de sa condition, mais il montra un certain intérêt et alla jusqu'à lui proposer de lui payer un aller et retour (par prudence) Paris-La Havane en passant par Madrid, seule ville européenne desservant la grande île.

– Je n'y vais pas seule.

– Combien êtes-vous ?

– Quatre.

Le père prit une profonde inspiration, le temps de calculer le prix de revient de l'opération.

– D'accord.

– Désolée, papa, mais tu nous vois arriver en touristes à Cuba ! De quoi on aurait l'air ?

Porte monnaie soulagé, le père posa une question qu'il aurait dû garder pour lui :

– Comment vous voulez y aller, alors ? En bateau ? En bateau-stop ? (Un de ses rêves de jeunesse : faire le tour du monde en bateau-stop. Qu'il n'avait pas réalisé comme la plupart sinon la majorité de ses rêves.)

– Nous allons détourner un avion.

– Tu plaisantes, non ?

– Ai-je l'habitude de plaisanter ?

– Non. (Il lui fallait bien reconnaître que sa fille préférée manquait totalement d'humour.)

– Ça aura une autre allure d'arriver à Cuba à bord d'un avion que nous aurons détourné, non !

Le père était effondré : il s'était toujours douté que sa fille serait capable des pires folies. Celle-ci en était une de taille !

– Tu n'aurais pas dû me dire cela.

– Pourquoi ?

– Parce que, si je garde ça pour moi, je me rends complice.

– Donc, tu vas nous dénoncer.

– Je n'ai pas dit ça.

– Mais tu l'as pensé... Non seulement tu n'en diras rien à personne et surtout pas à maman mais tu vas nous prêter pendant quelque temps le pavillon de chasse de Sologne.

Le père de Judith finit par tout accepter : prêter le pavillon, subvenir à tous les frais du séjour qui furent majorés pour l'achat des armes, payer les billets Paris-Lisbonne, ce qui revenait à subventionner l'expédition. En fut-il conscient ? Le seul retour qu'il exigea fut que tout se passerait sans morts d'hommes. "Et je veux que tu le dises à tes amis (il n'osa pas employer le mot : complices.)" Ce qu'elle fit.

Pedro s'installa tout de suite dans le rôle de stratège. "A toute opération il faut un chef, avait-il dit d'emblée. Si vous en êtes d'accord, je serai celui-là." Judith tenta bien d'ergoter, faisant ressortir que sans l'aide de son père, rien n'aurait été possible. "Si l'argent est le nerf de la guerre, il n'a jamais fourni de généraux, je ne sais pas qui a dit ça, mais je le prends à cent pour cent." La jeune fille eut beau faire le constat acide que les soi disant révolutionnaires étaient aussi 'machos' que la classe possédante, elle dut se plier. La deuxième décision du stratège de ne la faire intervenir avec Raymond qu'en toute dernière extrémité, l'irrita encore un peu plus. Elle faillit tout abandonner mais finit par se dire qu'elle prendrait sa revanche à Cuba où le 'lider maximo' avait les femmes en grande estime, selon ses informations.

Dire que la disparition de Pedro ne la toucha guère ou même, lui aurait fait plaisir, serait fortement exagéré. Elle lui permettait enfin d'entrer dans l'action et de faire ses preuves.

Après avoir contemplé un moment le corps de Pedro gisant sur l'aire cimentée et jeté un œil vers le groupe d'hommes en armes massés à bonne distance à l'arrière de l'appareil, elle revint vers Raymond, près duquel se tenait une des hôtesses, l'air passablement effrayée.

Quand Claire avait vu se précipiter vers l'arrière la jeune femme, mitrailleuse au poing, elle s'était levée d'un bond pour aller prévenir l'avant. Raymond l'avait interceptée au passage. Elle s'en voulait de ne pas avoir été jusqu'au bout de ses pressentiments. Elle se revoyait dans l'aérogare des Invalides, dans la salle d'attente à Orly. Dire qu'on aurait pu les arrêter là si on avait fait appel à la police pour une fouille en règle !

- Qui l’a tué ? criait la jeune fille, d’un ton hystérique un peu forcé.
- Il faut interroger les deux hôtes et le steward.
- Toi, s’adressa-t-elle à Claire, en pointant son arme vers elle, qu’est-ce que tu as vu ?

Elle avait vu le commandant et... (c’est le mot ‘pirate’ qui lui vint à l’esprit) l’homme qui avait détourné l’avion se diriger vers l’arrière. Ils avaient demandé au steward d’ouvrir la porte. Le bruit l’avait dérangée et elle avait mis les mains sur les oreilles. Puis elle avait vu le commandant repartir vers l’avant, seul. Elle omit de signaler qu’un passager de type hindou était venu aux toilettes à l’arrière, parce qu’elle n’en voyait pas l’intérêt et le lien avec l’affaire, car elle venait seulement de comprendre que le pirate était mort.

- A l’autre, dit Judith.

Elisabeth était restée assise. Elle avait noté, elle aussi le passage de Paul accompagné du pirate et elle avait une raison supplémentaire de s’en souvenir : la façon dont Paul avait mis la main sur l’épaule de Claire. Il était reparti vers l’avant, seul et sans même lui adresser un regard. Elle avait également vu le passager hindou venir vers l’arrière, ainsi que le dénommé Pedro penché vers l’extérieur, puis elle avait reporté son regard vers l’avant. Le passager hindou revenant vers son siège avait croisé au passage Perrin. Puis elle avait entendu comme un cri et avait assisté à l’affolement qui s’était emparé des deux faux musiciens. Elle avait alors compris que ledit Pedro était tombé à terre. Quelqu’un l’avait vraisemblablement poussé. Ce ne pouvait être Perrin puisqu’il se trouvait au milieu de la cabine. L’idée l’effleura un moment que ce pouvait être Paul, mais elle se souvint d’avoir vu Pedro se tenant à l’articulation de la porte alors que Paul remontait la cabine. Pedro avait dû tomber tout seul.

Le récit qu’elle tint à Judith ne différait guère de celui de Claire ; elle suggéra simplement que leur ami avait pu tomber tout seul.

– Impossible, répondit la jeune fille. Si vous l’aviez vu sur les toits du Quartier Latin en mai 68 ! Il y était plus à l’aise qu’un chat de gouttières.

- Où il est votre collègue ? demanda Raymond après avoir porté son regard vers l’arrière.
- Aucune idée.

Après avoir jeté un œil de nouveau par l’ouverture et constaté que Pedro gisait toujours à terre, seul, Raymond procéda à l’inspection de l’office arrière. Aucune possibilité de cache. Il en déduisit que le steward ne pouvait se trouver que dans les toilettes. L’une d’entre elles affichait ‘closed’. Il asséna deux violents coups sur la porte avec le canon de son pistolet mitrailleur :

- Sortez de là.

Il refit son geste encore plus violemment. Le loquet passa sur vert ‘open’ ; Perrin apparut, le visage livide. Judith s’avança vers lui :

- Sors de là, espèce d’enfoiré.

– Oui, madame, je sors.

– C’est toi qui l’as poussé ?

– Je vous jure que non. Demandez d’ailleurs aux deux hôtes : j’étais au milieu de la cabine quand ça s’est passé.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Il est tombé.

– Tu l’as vu tomber ?

– Non, j’ai simplement vu qu’il n’était plus là... il a dû tomber tout seul.

– C’est le roman que vous avez mis au point avec tes deux copines. Je ne te crois pas. Je veux savoir la vérité.

– C’est la vérité. Pourquoi vouliez-vous que je le pousse ?

– Ton patron a bien essayé de tuer Raphaël.

– Je ne suis pas au courant.

Judith rugit soudain : “Je veux savoir la vérité” et elle heurta la tempe du steward d’un violent revers du canon de son arme. Perrin s’effondra à ses pieds. Raymond se baissa, mit un doigt sur le cou du steward et se releva :

- Il est mort. Ton père t’avait pourtant bien recommandé...

– Laisse mon père où il est... c'est ce salaud qui l'avait poussé, j'en suis sûre. J'allais tout de même pas l'embrasser sur la bouche !

– Tu en fais trop.

– Dis que je ne suis bonne à rien.

– Je dis simplement que tu en fais trop et qu'il va falloir te calmer... Aide-moi à balancer le corps par la porte. Cela leur montrera au dehors que nous sommes prêts à tout.

Perrin reposait maintenant non loin du corps de Pedro.

– Si on fermait cette porte maintenant, cela me casse les oreilles, reprit Judith.

Raymond fit signe à Claire de se lever et de fermer la porte. Elle craignit un moment qu'on ne lui fasse subir le même sort qu'à son malheureux collègue, car elle avait assisté, impuissante, à toute la scène.

La porte fermée de nouveau, on lui demanda de rejoindre son siège. Raymond se rendit à l'avant, Judith surveillait l'arrière. Enfin, elle était dans l'action !

Un silence pesant avait suivi l'altercation verbale entre Morelli et Raphaël. Ce fut Raymond qui le rompit :

– Le passé est derrière, il faut envisager le présent et l'avenir. Première question : où se trouve-t-on ?

– A Casablanca, répondit Raphaël.

– Au Maroc ?

– Je crois bien, oui.

– Qu'est-ce qu'on fout là ?

– Un deuxième moteur qui aurait fait des siennes apparemment. J'y croyais pas trop mais Pedro m'a dit que je n'y connaissais rien.

– Il aurait dû m'appeler.

– C'est que je lui ai dit : il n'a pas voulu.

– On y est, on y est, rien se sert de se lamenter. N'empêche que je n'aurais pas laissé faire ça.

– C'est bien ce que je pensais.

– Quel était le nouveau plan de Pedro ?

Raphaël le lui exposa en lui montrant l'avion que l'équipage avait appelé 'Constellation'.

– Se transférer d'un avion à un autre sera impossible. Notre seule chance de réussite est de rester à bord de celui-ci.

– Si on a deux moteurs en panne on ne pourra pas repartir.

– Deux moteurs en panne je n'y crois pas, Pedro s'est fait avoir.

Morelli jugea bon d'intervenir à ce moment là :

– Il y en a un c'est sûr, l'autre c'est moins sûr. Un mécano au sol pourrait nous le dire.

– On verra cela plus tard...Est-ce qu'il avait sur lui la liste des passagers importants ? Quel était le terme qu'il avait employé déjà ?

– Je ne me souviens plus.

– Vi Aïe Pi (V I P en anglais) Very important persons, répondit Paul.

– Vous l'avez dans vos papiers, commandant ?

– Le chef de cabine l'a.

– Faites le venir.

Paul appuya sur une commande, ce qui fit sourciller Raphaël, mais l'arrivée peu après du chef de cabine le rassura.

– Jean Claude, ces messieurs voudraient la liste des VIP.

– Je l'ai sur moi.

En première classe on retint George Thornbee, chef du service international du Daily News de Chicago et son épouse, les frères Lee Troung de la banque du même nom à Trinidad, Lambert, PDG de la compagnie Lambert et Fidolle, multinationale de recherches pétrolières, le général Arroyo, ambassadeur du Vénézuéla en France et son épouse. Normalement en classe éco il n'y a pas de VIP

mais s'y trouvait ce jour là l'ambassadeur de France à Quito en voyage privé avec sa femme et qui n'avait donc pas les moyens de se payer une première classe.

– Vous allez communiquer cette liste par radio et leur dire que nous allons faire débarquer tous les autres passagers.

– J'ai une autre proposition à faire, dit Paul, car je vous rappelle qu'il ne nous reste plus que dix minutes avant qu'ils ne tirent sur nos pneus et là il ne sera plus question de décoller.

– Ils bluffent, dit Raphaël.

– Peut-être, mais ils ne prennent aucun risque à tirer dans les pneus. Qu'est-ce que vous faites à ce moment-là ?

– Ils les changeront.

– La compagnie chérifienne n'a pas de gros Boeing et il est fort possible que l'escale de la LAF qui n'est qu'une escale de moyen courrier n'ait pas de rechanges, auquel cas il faudrait les faire venir de Paris par avion spécial.

– Pourquoi pas !

– Tais-toi donc, Raphaël... quelle est votre idée, commandant ?

– Laissez-moi descendre...

– Ça va pas, non ? s'écria le rouquin.

– Continuez, commandant.

– A terre je pourrais rencontrer les responsables, peut-être même téléphoner au Palais. Si quelque chose est possible ce n'est pas du bord, par radio, que je pourrais l'obtenir.

– Qu'est-ce que vous entendez par : possible ?

– Qu'ils nous laissent repartir.

– Et tu vas croire ça, Raymond ?

– J'ai charge d'âmes et de matériel coûteux. Vous avez l'air déterminés à aller jusqu'au bout. ("Et comment !" s'esclaffa Raphaël.) De l'autre côté, suite à un détournement d'un de leurs avions, les autorités marocaines et le roi en particulier ont donné des ordres stricts. Si personne ne cède, on risque l'irréparable à un moment ou à un autre. Je ne veux pas prendre ce risque.

– Dites plutôt que vous avez envie de vous défilier en quittant le bateau avant qu'il ne coule, ricana Raphaël.

– Demandez à mon équipage s'il m'en croit capable ?

“Certainement pas”, fut la réponse immédiate du mécanicien et du copilote qui se demandaient cependant ce que leur ‘captain’ avait en tête.

Raymond réfléchissait, puis il se décida :

– Je suis d'accord.

– T'es fou, il est en train de nous baiser, rappelle-toi ce qu'il a tenté sur moi. Il va indiquer à la police comment investir l'avion sans qu'on s'en aperçoive. Pedro n'aurait jamais laissé faire un truc pareil.

– Pedro est mort et c'est moi le patron, désormais... Comment vous allez descendre ?

– Par la rampe d'évacuation tribord avant. Louis, tu avertis la tour.

6 Un tour à terre

Suivi par Raymond, Paul quitta le poste. Au passage il prit sa veste et sa casquette, puis il demanda à Rouet de procéder au déclenchement de la rampe d'évacuation qui se trouvait dans un logement au-dessus de la porte. Trappe ouverte, le paquet tomba à terre. Il comprenait une sorte de toboggan qu'on allait arrimer au chambranle de la porte une fois celle-ci ouverte. Puis le tout serait lancé au dehors ; la chute commanderait l'ouverture d'une bouteille d'air comprimé permettant le gonflage de la rampe. Aidé par Hochner, Rouet effectua l'opération. Après avoir revêtu sa veste, Paul ôta ses souliers et les prit dans ses mains ainsi que la casquette puis après un petit signe amical, il se laissa glisser jusqu'à terre comme il l'avait fait maintes fois sur la plage quand il était gamin. Il

jeta un regard aux deux corps étendus sous l'arrière de l'avion, eut une pensée pour ce pauvre Perrin. Était-ce lui qui avait poussé Pedro ? Sinon, qui ? Ce n'était plus de la première importance pour le moment.

Retenant sa casquette de la main il se dirigea vers le groupe d'hommes en armes qui se tenait à une centaine de mètres de l'avion. Un officier se détacha, s'avança vers lui et se présenta dans un excellent français :

– Capitaine Slimane, de la gendarmerie royale.

– Paul Quéinnec, commandant de bord.

Ils se serrèrent la main. Puis le capitaine lui fit signe de le suivre vers une voiture de commandement munie d'une antenne haute. Il en fit sortir le chauffeur et invita Paul à prendre place :

– Nous serons mieux ici, je suis déjà à moitié assourdi par le bruit de votre réacteur. Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ?

Paul lui expliqua rapidement la situation et lui présenta la liste des personnalités importantes se trouvant à bord.

Le capitaine Slimane avait fait ses études au lycée français de Casablanca et suivi son stage d'officier à Coetquidan⁴⁸. Il ne put que répéter à Paul que ses ordres étaient très stricts : il devait s'opposer par tous les moyens au départ de l'avion.

– Nous voulons faire un exemple. Dans un premier temps le meilleur moyen est de crever les pneus, n'est-ce pas ?

– En théorie vous avez raison mais nous n'avons pas affaire à des novices. Vous avez déjà vu les deux corps sous l'avion ? (Slimane approuva de la tête.) Il y en aura malheureusement d'autres.

– Mes ordres sont formels.

– Ils peuvent être annulés par celui qui les a donnés... qui est ?

– Le général commandant la gendarmerie.

– Appelons-le.

– Ce n'est pas si simple.

– J'ai été moi-même militaire et je sais que dans toutes les armées du monde on a tendance à s'empêtrer dans les règlements. Avez-vous bien pris conscience de la liste que je vous ai montrée ?

L'officier marocain semblait rouler des pensées contradictoires dans son esprit ; Paul réitéra sa demande.

– Je veux bien essayer : vous lui parlerez.

Le général n'était pas joignable, il déjeunait au Palais royal.

– Appelons le palais.

Slimane le regarda d'un air horrifié : ce français semblait ne douter de rien. Comme si on pouvait déranger un officier déjeunant avec le roi !

– Par radio je ne peux joindre le palais.

– Je vais me rendre dans les bureaux de la compagnie, j'aurai peut-être plus de chance au téléphone. Pouvez-vous me promettre que vous attendrez mon retour avant de tirer sur les pneus ?

– Je dois ouvrir le feu à douze heures trente, dans cinq minutes.

– Dans ce cas, je vais aller me mettre au pied de l'avion, cela fera un cadavre de plus. Très heureux d'avoir fait votre connaissance, capitaine.

Paul salua, sortit de la voiture et reprit le chemin de l'avion. Il avait fait la moitié du parcours quand il entendit un bruit de course derrière lui. Il ralentit mais ne se retourna pas. Un homme en uniforme le dépassa, lui fit face en se mettant au garde à vous. Il était grand, sec, le visage taillé à coups de serpe, le type même du Berbère des hauts plateaux de l'Atlas : un Chleuh, un des nombreux surnoms dont on affublait les Allemands pendant la guerre. Dans un français approximatif il s'adressa à Paul :

– Mon commandant, le capitaine il dit comme ça que toi revenir, et il écarta les bras comme pour lui barrer la route.

⁴⁸ Ecole d'officiers de l'armée de terre française, située en Bretagne mais encore appelée Saint Cyr.

Paul ne fit aucune difficulté, il s'y attendait un peu. Le capitaine l'attendait près la voiture de commandement :

– Je vous accorde une heure. Je prends des risques mais je comprends votre démarche. Bonne chance.

– Une heure ne sera peut-être pas suffisante mais je reviendrai vous tenir au courant de l'évolution de mes démarches.

Sans perdre de temps, il se dirigea rapidement vers l'aérogare où des centaines de paires d'yeux suivaient ses allées et venues. A peine la porte d'entrée franchie, il fut assailli par une cohorte de reporters en tous genres, attirés par l'événement comme les mouches par la viande avariée. Crayon, micro, ou caméra en main, ils le harcelèrent de questions, auxquelles il se refusa de répondre en agitant ses bras dans tous les sens. Comme c'était la première fois qu'il atterrissait sur ce nouveau terrain il avait du mal à s'orienter dans l'aérogare et cherchait à qui s'adresser quand un petit homme portant l'uniforme de Morrocaïr, la compagnie nationale, lui fit un signe de la main. Toujours poursuivi d'une partie de la horde il vint à la rencontre de l'employé de la compagnie locale qui se présenta :

– Bouafir, chef d'escale.

– Très heureux de vous rencontrer, dit Paul en lui serrant chaleureusement la main.

– Venez dans mon bureau. (Paul le suivit. Ils franchirent une porte donnant sur un couloir que Bouafir ferma derrière lui.) Nous serons tranquilles maintenant. Ah, ces journalistes ! (Il n'en dit pas plus.)

La fenêtre principale du bureau donnait sur le tarmac. Avant de s'asseoir, le chef d'escale tira un rideau :

– Quelle histoire ! Ils vous ont laissé sortir ?

Il écouta avec une grande attention le récit que lui fit Paul et ne leva pas les bras au ciel à l'idée de téléphoner au palais.

– Si vous pensez que vos pirates sont prêts à tout, c'est la seule solution, vous avez raison. Ce serait un avion de chez nous, on ferait tout pour l'empêcher de repartir. Un avion étranger avec les personnalités que vous avez à bord, ça peut effectivement les faire réfléchir.

Paul lui aurait bien dit qu'il avait un plan mais il ne pouvait se permettre d'en parler à qui que ce soit.

– Quel ambassadeur a le plus de poids ici ?

– Avant Ben Barka, j'aurais répondu sans hésiter : l'ambassadeur de France. Il revient bien en cour. On peut essayer.

Il fit le numéro et tendit le combiné à Paul. Comme il fallait s'y attendre, on le trimballa d'un poste à un autre jusqu'au moment où il se fâcha tout rouge et là, comme par miracle, il fut mis en relations avec les appartements privés. Ce fut la femme de l'ambassadeur elle-même qui lui répondit. Il se présenta rapidement et lui fit part de la situation. La nouvelle n'était pas parvenue à l'ambassade ou en tout cas à l'ambassadeur, à moins qu'il n'ait pas jugé bon d'en avertir son épouse.

– Mon Dieu, mais c'est affreux, il faut absolument faire quelque chose.

– C'est la raison de mon appel. Où puis-je joindre votre mari ?

– Il déjeune au palais.

– Lui aussi ! ne put s'empêcher de s'écrier Paul.

– Cela fait partie du protocole, monsieur !

Se rendant compte que sa réflexion avait indisposé son interlocutrice, il corrigea immédiatement :

– J'ai dit lui aussi car le capitaine des gendarmes m'a dit que son général déjeunait au palais.

– Le général Bagdir ?

– Il ne m'a pas donné son nom. (Le ton laissait entendre le peu d'estime qu'elle avait pour cet officier supérieur.) Pensez-vous pouvoir contacter votre mari ?

– Quand il déjeune au palais il n'y est pour personne, mais étant donnée la gravité de la situation, je veux bien essayer. D'où m'appellez-vous ?

Bouafir griffonna rapidement sur un bout de papier le numéro que Paul transmit. Puis il raccrocha.

– Avez-vous été contacté par les grandes agences de presse étrangères, AFP, Associated Press, Pravda pourquoi pas ? Plus nous mettrons de gens dans le coup, plus vos autorités prendront des gants.

– Pas encore, répondit le chef d’escalier.

A ce moment on frappa à la porte.

– Qui ça peut bien être ? s’inquiéta soudain Bouafir.

– Franco, répondit une voix à l’extérieur.

– Ce n’est vraiment pas le moment de plaisanter, grogna Paul.

Le visage du marocain s’éclaira :

– Je sais qui c’est. (Et il ouvrit la porte.)

Un homme en salopette blanche arborant l’écusson de la LAF entra en souriant : “Jacques Franco” et il tendit la main à Paul.

– Votre mécano, reprit Bouafir, je l’ai fait prévenir au plus tôt.

Paul se souvenait l’avoir déjà vu en escalier. Les mécanos d’escalier étaient en général itinérants, passant des glaces de l’Alaska à la fournaise des escaliers équatoriaux au gré de l’humeur ou de la rigueur de leurs supérieurs.

– J’ai vaguement entendu un truc à la radio, dit le mécano, mais vous allez m’en dire plus.

Paul s’apprêtait à lui répondre quand la sonnerie du téléphone se fit entendre. Il décrocha : c’était l’ambassadeur en personne. Il était tout retourné par ce que lui en avait dit sa femme car rien n’avait encore transpiré au palais. “Dès que le déjeuner sera terminé j’en parlerai au souverain en personne mais cela m’est impossible avant : le protocole l’interdit !”

Paul garda pour lui la réflexion que lui inspirait cette allusion au protocole :

– Est-ce que le général Bagdir se trouve avec vous ?

– Il est même à côté de moi.

– Pourriez-vous lui dire de me téléphoner ? (Paul ne put voir le haut-le-cœur que cette demande déclencha chez son interlocuteur : ces petits pilotes d’avion ne doutaient vraiment de rien !)

– On ne quitte pas la table du roi comme ça sous le moindre prétexte, moi-même...

– La vie d’une centaine de passagers dont certains ne sont pas des petits personnages n’est pas pour moi un moindre prétexte.

L’ambassadeur balbutia :

– Ce n’est pas ce que j’ai voulu dire mais... je vais voir ce que je peux faire, je vous rappelle dès que possible.

Paul reposa le combiné sur son socle.

– Pour mon début de séjour à Casa, je suis servi ! s’exclama le mécano. Monsieur Bouafir vient de tout me raconter. Ils sont vraiment méchants, vos pirates ?

– Pas vraiment mais une réaction incontrôlée est vite arrivée.

– Qu’est-ce qu’il dit l’ambassadeur ?

– Il attend le dessert.

– Ces gens là, il n’y en pas un pour racheter l’autre. A Montevideo on a eu un coup...

Paul ne le laissa pas finir car il ressentait une envie pressante depuis un moment :

– Où sont les toilettes ?

– Un peu plus loin dans le couloir à droite.

En sortant, il se heurta à un homme grand, cheveux blonds se raréfiant, visage couvert de taches de rousseurs.

– Vous êtes le commandant du Boeing ?

– Pas le temps, fit Paul, en se tenant l’entre jambes.

– Je comprends.

Après s’être lavé les mains, Paul prit un peigne dans une de ses poches de veste afin de se re-coiffer. Un bout de papier entourait l’étui. Il le déplia et lut : “le 4 n’est pas en panne c’est moi qui

l'ai arrêté." Il reconnut l'écriture de Morelli. Quand Raymond avait émis l'idée de re-décoller sur trois réacteurs il n'avait pas voulu lui dire qu'il n'en restait plus que deux, attendant le moment propice pour le dire. De même, bien que ce ne fut pas dans les programmes d'entraînement il se sentait parfaitement capable de décoller le Boeing sur trois réacteurs avec une faible charge. Repartir au plus vite limiterait les risques de part et d'autre : un point sur lequel il s'accordait avec ses détourneurs.

Il sortit des toilettes ; l'homme l'attendait, une carte de visite à la main.

– Serge Leonidov, se présenta-t-il.

– La Pravda ?

– Associated Press.

– Excusez-moi.

Il rit franchement :

– On me fait le coup à chaque fois, reprit-il dans un français courant, teinté d'un fort accent.

– Je suis bien content de vous voir, nous cherchions justement à vous contacter.

– C'est bien une des rares fois où nous sommes accueillis favorablement.

– Suivez-moi.

Paul fit les présentations et reprit pour la énième fois son récit que le journaliste enregistra sur un mini magnétophone. Puis on lui tendit la liste des passagers VIP. Au nom de Thornbee, il s'esclaffa :

– Ce vieux George, il est dans le coup ! Comment se comporte-t-il ? Cela m'étonnerait qu'il n'ait rien tenté.

Paul lui expliqua :

– Tout à fait lui. Tel que je le connais, il doit bouillir.

– Il est avec sa femme.

– Ah, cette...

La sonnerie du téléphone se fit entendre. Bouafir décrocha, resta un moment silencieux :

– C'est pour vous, dit-il à Paul, le général ne peut pas vous parler.

– De quel général s'agit-il ? demanda Leonidov.

– Bagdir, le général commandant la gendarmerie.

– Bagdir, Ahmed Bagdir ! Je le connais personnellement: passez-moi l'appareil. C'est qui au bout du fil ?

– L'ambassadeur de France.

L'américain prit l'appareil :

– Monsieur l'ambassadeur bonjour, Serge Leonidov de l'Associated Press, pourriez-vous dire à Bagdir que c'est son ami Serge qui lui demande de venir au téléphone. (Puis, en aparté il ajouta : "il ne peut rien me refuser.")

Pendant l'attente, Paul discuta technique avec Franco et Bouafir : débarquement des passagers, re-fueling de l'avion.

– Vous comptez vraiment re-décoller sur trois réacteurs ? demanda Franco.

– Vous savez combien ça prend pour changer un réacteur : le faire venir, avec une équipe etc.

– Une fois à Buenos Aires ça nous a pris quatre jours.

– En quatre jours, on ne sait pas ce qui peut arriver.

– Et vous croyez que les barbus vous laisseront repartir ?

– Pour un petit paquet de dollars ils sont prêts à tout, intervint Leonidov.

– On ira à New York pour changer notre réacteur.

Le correspondant de presse commençait à s'impatienter et tapotait de plus en plus vite des doigts de sa main droite sur la table, cependant que la gauche maintenait l'écouteur à l'oreille. Puis soudain il leva le bras en l'air et s'écria :

– Mon cher, vous vous faites désirer comme les jolies femmes... je vais bien, et vous ?... plus de femme mon vieux, la dernière m'a coûté trop cher, c'est pas comme chez vous. Bon, je ne vous ai pas appelé pour nos histoires de fesses mais pour un problème beaucoup plus important. Etes-vous au courant de ce qui se passe à Nouasseur ? Vaguement ? Je vais vous en dire plus...(Il résu-

ma rapidement, en insistant sur la personnalité des VIP et en particulier de Thornbee. “S’il lui arrive quelque chose, vous allez avoir toute la presse américaine sur le dos.”) Dans un premier temps vous allez faire annuler l’ordre de tirer sur les pneus. (Il écouta un moment puis raccrocha.) Il est d’accord pour ne pas faire tirer sur les pneus mais pour le moment il n’est pas question de refaire les pleins. Il m’autorise également à me rendre à l’avion et de lui faire un compte rendu au retour.

– S’ils vous laissent repartir !

– Auquel cas j’irai à Cuba avec vous retrouver mon vieil ami Fidel. Nous avons fait une partie de nos études ensemble.

– Allons-y.

– Qu’est-ce que je fais moi ? demanda Franco.

– Tant qu’on a le réacteur en route vous attendez ici. Et à propos, avez-vous de quoi démarrer en autonome ?

– La PANAM en a un, ils nous le prêteront.

– Quant à vous Bouafir, je vous demande de bien préciser aux compagnies des trois avions au parking que mes gaillards ont de quoi les faire sauter tous les trois. Plus nous serons nombreux à faire pression, plus les autorités seront amenées à réfléchir. (Devant les yeux ronds du chef d’escale, Paul apporta une précision :) D’accord, à m’entendre, on pourrait croire que je suis le chef des pirates, mais pour les endormir et éviter l’irréparable, il n’y a pas d’autre solution.

– Vous avez un plan ? demanda Franco, dont les yeux brillaient.

– Aller à Cuba et en repartir le plus vite possible.

La moue du mécano d’escale en disait plus long qu’un discours.

– Y a-t-il un chemin pour éviter de passer par l’aérogare ? demanda Paul.

Le Marocain le lui indiqua. En sortant dans le couloir, Paul et l’Américain se heurtèrent à un homme que Leonidov semblait connaître.

– Tourleau ! Qu’est-ce que tu fous là ?

– La même chose que toi, mais je vois que tu as pris une longueur d’avance. (Puis, à l’attention de Paul :) Pierre Tourleau est de l’agence France Presse.

– Où allez-vous ?

– A l’avion.

– Il y a une place pour moi ?

– Demande au commandant ?

Ce fut non.

– Je vois que vous préférez donner la primeur à un Américain plutôt qu’à un Français.

Paul ne répondit pas et accéléra l’allure. Tourleau put cependant pénétrer sur le parking grâce à sa carte de presse mais il ne put s’approcher de l’avion. A leur approche du véhicule de commandement du groupe en armes, Slimane vint vers eux, la main sur sa montre de poignet.

– Il vous reste vingt minutes.

– Un peu plus, mon capitaine. L’homme qui m’accompagne est le correspondant de l’Associated Press.

– Je ne reçois pas d’ordres des journalistes. (Le ton laissait entendre qu’il ne les avait pas en odeur de sainteté.)

– Votre patron, le général Bagdir est moins catégorique que vous. Monsieur Leonidov le connaît personnellement et vient de s’entretenir avec lui au téléphone.

– On m’a déjà fait le coup : vingt minutes.

Paul s’éloigna un peu et s’adressa à l’Américain en aparté : “vous avez vraiment confiance en lui ?” “Comme en un frère.”

Ils n’eurent pas longtemps à attendre. Sonnerie à l’intérieur du command car : Slimane se précipita à l’intérieur, ferma la porte puis ressortit peu après, l’air plutôt contrarié.

– Le général confirme ce que vous venez de me dire : annulation de l’ordre de tirer dans les pneus et vous êtes autorisés à vous rendre à l’avion. Pendant qu’ils s’avançaient vers l’appareil, Paul se demandait ce qui avait bien pu se passer pendant ce temps.

Judith avait forcé Claire à s'asseoir sur la même rangée qu'Isabelle. Le visage de Claire était encore tout bouleversé par la vue du corps de son collègue étendu près de celui du pirate.

– Il est mort ? demanda Isabelle. (Claire approuva de la tête.) L'autre aussi ? (Idem.)

La compassion que put éprouver normalement Isabelle fut vite balayée par le souvenir du geste de Paul envers sa collègue. *“C'était donc cette blonde fadasse, le nouvel amour de Paul ! Nouvelle passade ajouta-t-elle aussitôt. Comment imaginer que Paul pouvait l'oublier, elle, que tous les hommes se disputaient ? C'était sûrement pour exciter sa jalousie, un truc vieux comme le monde”*. Elle voulut en savoir plus :

– Cela fait longtemps que tu connais Paul ?

– Hein ? (Son esprit était encore tout occupé par la vision des deux corps étendus sous l'avion.)

– Je te demande si cela fait longtemps que tu connais le commandant ?

“Que venait faire cette question dans la situation dramatique où on se trouvait ?”

– J'ai fait un vol avec lui, le mois dernier.

– Et il t'a emballée comme il le fait avec toutes les nouvelles.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– La façon dont il a posé sa main sur ton épaule valait toutes les déclarations.

– Je dois reconnaître que nous avons sympathisé.

– J'aime mieux te prévenir tout de suite, afin que tu n'aies pas te mettre des idées en tête : nous sommes fiancés et allons nous marier.

– J'avais cru comprendre que c'était avec ce Jacques qui nous a conduit ce matin.

– C'est ce qu'il croit et que je lui laisse croire. Si je me sentais un peu indécise, ce que nous vivons en ce moment m'a éclairé sur mes véritables sentiments. Je l'aime et nous allons nous marier.

Le doute s'insinua aussitôt en Claire. Depuis leur première rencontre à Dakar, n'avaient pas manqué de la part de ses collègues aussi bien féminins que masculins les allusions aux bonnes et successives fortunes du commandant Paul Quéinnec. Elle eut mal mais en voulut à Isabelle d'évoquer ces problèmes en ces moments dramatiques que vivaient les passagers et l'équipage.

– Je te souhaite de faire un beau mariage et j'y assisterai même si tu m'y invites. Maintenant je pense que tout ceci est fort inconvenant. Perrin est mort et rien ne dit qu'il sera le seul.

Elle voulut se lever et changer de rangée mais Judith s'y opposa. Puis ce fut le tour d'Isabelle de se lever tout en faisant signe à Judith qu'elle voulait lui parler. Elles s'éloignèrent un peu à l'arrière et Claire put voir que la jeune pirate semblait acquiescer par un mouvement de menton à ce que lui disait Isabelle, qui revint s'asseoir peu après sur la rangée bâbord. *“Qu'avaient-elles pu se dire ?”* se demandait Claire qui mourait d'envie de se rendre à l'avant de l'appareil. Résignée, elle prit la place près du hublot et ferma les yeux.

Au poste de pilotage, tous étaient silencieux, à part Raphaël qui de temps à autre ne cessait de rabâcher que c'était une immense connerie d'avoir laissé le commandant se rendre à terre. *“Tais-toi donc, Raphaël”* se contentait de répondre Raymond, jusqu'au moment où il explosa en un *“la ferme, Raphaël, où tu vas aller rejoindre Pedro.”* Le rouquin ouvrit de grands yeux mais se tut.

Ce fut Louis qui, le premier, aperçut Paul revenir vers l'avion en compagnie d'un autre homme.

– Le patron est de retour, dit-il.

– Qui c'est le mec avec lui ? demanda le rouquin.

– Nous n'allons pas tarder à le savoir.

Parvenu sous l'avion Paul fit signe qu'il voulait monter à bord.

– D'accord ? fit tout haut Louis.

– D'accord, répondit Raymond.

– Lui tout seul, ajouta Raphaël.

– Nous verrons, précisa Raymond. (Louis nota que les deux pirates étaient de moins en moins d'accord et que manifestement Raphaël admettait difficilement Raymond comme chef.) Tu restes là, je vais surveiller la montée à bord du commandant.

Paul se tenait au pied de la rampe, en compagnie de Serge. A l'autre bout Rouet et Hochner attendaient pendant que Raymond surveillait les alentours de l'avion. Il finit par donner son accord.

– Il va me falloir une corde qui se trouve dans le cockpit, dit Rouet.

Raymond le suivit. Morelli se leva pour sortir de son logement la corde qui permettait l'évacuation du cockpit en cas de blocage de la porte principale, et la tendit à Rouet :

– Chez les mécanos on l'appelle la corde de pendu, parce qu'un jour un de nos collègues s'est pendu de cette façon.

Raymond se demanda la signification de cette phrase.

Jean Claude amarra l'attache fixée au cordage à un anneau près de la porte et la lança. Paul avait ôté ses souliers, relié les lacets afin de les porter autour du cou, mis sa casquette entre les dents et se fit hisser à bord par les deux stewards. Leonidov en avait fait autant et attendait au pied du toboggan.

– Pas question qu'il monte à bord, commença par dire Raymond.

Mais quand Paul lui eut expliqué la qualité de l'homme et surtout le fait qu'il connaissait personnellement le général commandant la gendarmerie, il se laissa fléchir.

– Si nous avons encore tous nos pneus, c'est grâce à lui et il est notre seule chance que nous puissions repartir.

– Vous tenez donc tellement que ça à aller à Cuba ?

– Est-ce que j'ai une autre solution ?

– Je vois que vous devenez raisonnable. Faites monter ce monsieur.

Leonidov tenait ostensiblement à la main un appareil de photo que Raymond lui confisqua illico. Serge opposa un semblant de résistance puis finit par céder. Puis il demanda à voir le cockpit. Il lui fut juste permis de rester à l'entrée. Grâce à son mini appareil de cravate il put prendre quelques photos du cockpit, montrant le rouquin, mitraillette en travers des genoux. Puis il fut autorisé à se rendre en cabine où les retrouvailles avec George Thornbee mirent un peu d'animation.

Paul s'installa au siège observateur et Raymond au siège navigateur d'où il pouvait surveiller le poste ainsi que l'entrée.

Un long moment s'écoula puis Duval demanda à Morelli combien de temps pouvait encore tourner le réacteur ?

– Il nous reste une demi-heure.

– Est-ce qu'on pourra remettre en route sans lui.

– Le mécanicien de piste dit que la Pan Am en a un mais il n'est pas sûr qu'il soit en état de marche.

– Faut que ça pète avant, dit le rouquin.

– Je suis d'accord avec toi.

Peu après parvint un message par radio : c'était Bouafir qui annonçait des départs d'avions de sa compagnie dont les passagers commençaient à s'impatienter.

– Et les nôtres alors ! ne put s'empêcher de s'exclamer Louis.

– Dis leur que s'ils nous laissent partir, ils auront toute la place qu'ils veulent. Ajoute que si dans un quart d'heure ils n'ont pas pris de décision ils n'auront même plus d'avion pour leurs passagers. Démonstration Raphaël.

Pendant que Louis transmettait le message, le rouquin balançait une grenade en direction du Constellation ; en éclatant elle creva les pneus du train avant.

Le réacteur 1 commença à donner des signes de faiblesse. Tous se tournèrent vers Morelli ; après un rapide coup d'œil à ses instruments il lâcha d'un ton laconique :

– Le pétrole ne va pas tarder à manquer.

– Tu nous avais dit une heure, espèce d'enfoiré, explosa Raphaël.

– Si tu sais faire tourner un réacteur sans avoine, vas-y, enfoiré toi-même.

– Raphaël !

Le ton de Raymond était suffisamment explicite pour calmer le rouquin qui s'apprêtait à braquer son arme sur le mécanicien.

– Mais, depuis le début il nous raconte des salades, je suis sûr que c'est lui qui a arrêté les réacteurs pour nous obliger à nous poser à Casablanca.

– Liez-moi les mains si vous voulez, dans deux minutes il s’arrête. (Et le mécanicien leva les mains.)

Morelli ne s’était trompé que d’une minute : trois minutes plus tard le réacteur s’éteignait.

– Coupe tout ce qui n’est pas nécessaire, il nous faut absolument garder le contact radio, commanda Paul. Vous permettez que j’appelle le chef de cabine, il y a des mesures à prendre ?

Duval paraissait un peu désemparé : il opina de la tête. Paul se leva, ouvrit la porte et appela Rouet :

– Le réacteur s’est arrêté, donc plus de clim ; il va falloir ouvrir toutes les portes.

– Les passagers n’arrêtent pas de me demander quand ils vont débarquer.

– La décision ne saurait tarder.

Au moment où Paul se rasseyait, il fut bousculé par Raphaël à qui Raymond venait de demander de se rendre à l’arrière pour surveiller le mouvement de la petite troupe de gendarmes.

Un avion d’Air Afrique s’annonça à la radio. Il fut autorisé à atterrir mais ne comprit pas pourquoi on le parqua sur l’aire cargo, très loin de l’aérogare.

– Lima Delta de la tour.

– Lima Delta.

– Vous voulez que je vous envoie un tracteur ?

Louis se tourna vers Duval qui lui fit un geste négatif de la main.

– Négatif de Lima Delta.

– Bien compris, Lima Delta. Attendez, le président de Morrocaïr voudrait parler au commandant Quéinnec.

Raymond fit signe que non.

– Vous avez tort, intervint Paul. J’ai servi d’instructeur au moment de la réorganisation de la compagnie et j’ai eu l’occasion plusieurs fois de m’entretenir avec le président Lagdham. Il peut nous être utile.

– D’accord.

Ahmed Lagdham était le fils du ‘chaouche’⁴⁹, d’un seigneur berbère de la région de Fès. Remarqué puis pratiquement adopté par un couple d’instituteurs que la puissance coloniale disséminait dans ses colonies afin de promouvoir la culture française, il avait suivi le cursus du lycée français de Casablanca pour finir par intégrer la réputée Ecole Polytechnique. Cela n’avait pas été sans mal, non pas par manque de capacités intellectuelles mais à cause d’un faciès prononcé de montagnard berbère. Le parrain instituteur, appuyé par le proviseur du lycée n’avait pas hésité à faire le siège du gouverneur pour que la barrière soit enfin levée. Contrairement aux quelques médecins et ingénieurs que la France avait formés au sein de son empire colonial pour se conformer à sa tradition de nation éclairante, Lagdham avait refusé les nombreuses propositions qui lui avaient été faites à la sortie de l’école pour revenir dans son pays. Il n’avait pas été accueilli en fanfare mais son sérieux et sa compétence avaient fini par le propulser au sommet de la compagnie aérienne chérifienne.

– Paul Quéinnec, bonjour, ici Ahmed Lagdham.

– Président.

– Pas de président entre nous, on se tutoyait, si je me souviens bien. Vous jouez toujours aussi bien au tennis ?

– Je me suis mis au golf.

– Comme moi.

“Si c’est pour une conversation de salon, vous pouvez raccrocher”, ironisa méchamment Duval.

“La conversation la plus sérieuse commence toujours de cette façon en Afrique, vous devriez le savoir”, siffla Paul en couvrant le micro de sa main.

– J’ai suivi la situation depuis le début, continua Lagdham. Vous n’avez plus de réacteur en marche, donc la menace de jeter votre avion contre les trois avions devant l’aérogare ne tient plus.

– Mais nous avons suffisamment de grenades pour les détruire, cria tout haut Raymond.

⁴⁹ Domestique privilégié.

– J’ai entendu ce que dit votre... hôte et ne mets pas en doute ces paroles. Voici ce que je propose. On vous attelle un tracteur et on vous conduit jusqu’à nos ateliers où se trouvent une demi-douzaine de nos avions que vous pourrez massacrer à votre guise si nous ne tenons pas parole. A cette position vous pourrez débarquer vos passagers, faire le plein de kérosène et on vous laissera repartir.

– Je ne crois plus au père Noël, éructa Duval qui s’était saisi du micro de Paul.

– Moi non plus, répondit calmement le président. Qu’en dit votre commandant ?

– C’est moi le commandant.

– Si vous voulez. De l’endroit où vous êtes, il n’est pas possible de ravitailler l’avion et de remettre les réacteurs en route. Donc il vous faut impérativement changer de place. Demandez à Paul Quéinnec.

– Qui nous dit que vous allez nous déplacer à l’endroit que vous dites.

– Moi.

– Vous n’êtes pas le roi.

– Non, bien sûr mais j’ai sa confiance.

– Tout ça, ce ne sont que des mots.

– Les situations les plus dramatiques se terminent toujours par des mots. Je vous laisse à vos réflexions.

Raymond resta un moment songeur.

– Faites venir Judith et Raphaël.

Paul ouvrit la porte et appela Rouet auquel il transmit la demande. Peu après le duo arriva. Raymond leur répéta la proposition du président de la compagnie Morrocair.

– Tu ne vas tout de même pas croire ce raton, tout président qu’il soit, explosa le rouquin.

– Un raton comme vous dites mais qui est sorti major de Polytechnique, précisa Paul.

– Mon grand-père maternel aussi, rétorqua Judith et il n’y avait pas un plus grand crétin sur terre.

– Vous proposez quoi alors ? poursuivit Raymond.

– Toutes les cinq minutes on descend un passager et on le jette par la porte comme Pedro, cracha le rouquin.

– Et au troisième, on nous donne l’assaut.

– On mourra les armes à la main, claironna Judith.

– Comme des minables.

A la surprise générale, Judith jeta son arme par terre et éclata en sanglots en vociférant : “j’en ai marre, je suis nulle, personne ne m’aime, je suis nulle, nulle, nulle.”

– Raphaël, emmène-la à l’arrière.

Le duo quitta le cockpit.

– Ce Marocain, reprit Raymond à l’attention de Paul, il est vraiment président de la compagnie aérienne.

– Un président très écouté dans les réunions internationales.

– Donc on peut lui faire confiance.

– Moi, je lui ferai confiance, mais vous, ce n’est pas le même problème. Pourquoi ne vous rendez-vous pas tout simplement ? A part notre steward il n’y a pas eu de mort d’homme.

– D’une part Raphaël ne l’acceptera jamais...

– Il y a un moyen...

– Attendez, qu’est-ce que vous êtes en train de suggérer ?

– Rien de ce que vous croyez. (Le personnage avait eu un moment de faiblesse et Paul avait cru pouvoir en profiter mais sa réaction l’avait ramené à la réalité : ce trio était complètement irrationnel.) J’ai une idée.

– Dites voir.

– Demandons au président Lagdham de venir nous rejoindre à bord, cela fera un otage de poids en plus.

– D’accord.

Paul prit le micro :

– Tour de Nouasseur, Lima Delta.

– Lima Delta, je vous écoute.

– Je voudrais parler au président Lagdham.

– Il vous écoute.

– Président, ici Paul Quéinnec, pourriez-vous venir en bas de l'avion ? Je vous y retrouverai.

– J'y suis dans un instant.

– Ce n'est pas ce que vous m'aviez dit.

– Il ne montera pas à bord si je ne lui explique pas ce qui l'attend.

Rouet entra en coup de vent en cabine :

– Un passager vient de sauter avec deux de ses enfants.

Au même moment la tour questionna :

– Lima Delta, c'est quoi ces trois personnes qui viennent de tomber du bord.

– J'espère que ce n'est pas cette folle de Judith !

– C'est un passager hindou qui a soudain paniqué et qui a pris deux de ses enfants, sa femme n'a pas voulu le suivre. Le père a l'air mal en point.

– Tour de Nouasseur, mon chef de cabine me signale que ce passager a soudain paniqué et qu'il a tout simplement sauté. Faites venir le tracteur.

– Attendez, je n'ai pas donné mon accord.

– Après ce qui vient de se passer, c'est l'assaut dans cinq minutes, faire venir le tracteur va créer une diversion. Maintenant je dois redescendre pour rencontrer le président. Mais auparavant il faut faire une annonce en cabine. Louis, c'est toi qui vas la faire. Tu leur dis qu'un tracteur va venir nous changer de position et qu'ensuite le débarquement des passagers pourra se faire normalement.

Duval semblait de nouveau abattu, il ne fit aucune réflexion.

Paul redescendit par le toboggan. Lagdham arriva peu après. On les vit se serrer la main chaleureusement puis converser un moment. Paul leva un pouce en direction de Louis qui, après avoir consulté Duval, répondit par le même geste. Pendant que les deux hommes montaient à bord par le toboggan, le tracteur se mettait en place.

Raphaël chargé par Raymond de réceptionner le nouveau passager le fouilla sans ménagements. Paul avait prévenu Lagdham qui ne put cependant maîtriser la flamme incendiaire qui naquit dans son regard. La présentation à Duval fut plus courtoise. Le président fut autorisé à se rendre en cabine première classe. Leonidov et lui se connaissaient.

– Vous faites le voyage de Cuba avec nous ?

– Je ne sais pas encore.

– Vous avez vu Bagdir ?

Lagdham se contenta d'approuver d'un léger signe de tête.

Comme convenu, le tracteur emmena le Boeing devant l'entrée du grand hangar de la compagnie chérifienne. Pendant le roulage Paul annonça aux passagers qu'enfin ils allaient pouvoir débarquer sauf un petit nombre d'entre eux qui serviraient d'otages. Le message fut répété en anglais et espagnol. Puis Paul alla en cabine pour s'entretenir en personne avec chacun des VIP retenus. Seule la femme de l'ambassadeur du Vénézuéla fit preuve d'humeur mais son mari sut se montrer à la hauteur. Même l'épouse de George trouvait la situation amusante : elle aurait de quoi raconter à ses amies. Restait à trouver monsieur Landringe qui ne s'était pas manifesté à l'appel de son nom. Isabelle qui l'avait déjà eu à bord, le localisa au milieu de la cabine éco.

– Pour une fois je me passerais bien de l'honneur que me vaut ma fonction, répondit-il quand on lui fit savoir ce qu'on attendait de lui. Je prends ma retraite dans un an. Réflexion faite : cela nous fera un souvenir original, n'est-ce pas chérie ? (La chérie en question était beaucoup plus jeune que lui et ne semblait guère prendre la chose avec humour.) Pour la peine, je suppose que nous aurons droit à la première classe.

– Cela va de soi, monsieur l'ambassadeur.

- Il vous reste du caviar au moins ?
- Rouet ? demanda Paul.
- Je demanderai à ce qu'on en fasse embarquer. Vous n'êtes pas le seul à me l'avoir demandé.
- C'est la passion commune des grands de ce monde. Nous pouvons y aller tout de suite, en première.
- Nos hôtes interdisent tout mouvement pour le moment.
- C'est tout de même insensé ces détournements d'avions et on ne fait rien.
- Le problème n'est pas simple.
- Je veux bien le croire. Vous avez une idée de ce qui va se passer à Cuba ?
- Aucune.
- Je vais pouvoir me faire une bonne provision de cigares.

Paul fut arrêté par Mme Granovic au retour.

- Commandant, on me dit que je dois descendre.
- C'est ce qui est prévu en effet, madame.
- Mon ami est le président du Sénat au Chili, vous pouvez me considérer comme VIP. D'autre part, je ne voudrais pour rien au monde manquer cette aventure jusqu'au bout, car mon petit doigt me dit que ce n'est pas fini.
- Rouet, vous pouvez ajouter madame à la liste.
- Un grand merci, commandant, Dieu vous le revaudra. (Paul se dit, qu'à tout prendre, une aide aussi prestigieuse ne serait pas à rejeter.)

Le F BCLD était maintenant arrêté. Lagdham se leva mais Raphaël qui surveillait la cabine première classe lui intima l'ordre de se rasseoir.

- Allez dire à votre collègue que j'ai tenu ma promesse, qu'il tienne la sienne, c'est ce que je voulais aller lui dire en personne.
- Oui, bon, j'irai quand j'aurai le temps.
- Vous avez le tort de le prendre comme cela car s'il ne se passe rien vous vous doutez bien de ce qui va s'ensuivre.
- Tu seras le premier à y passer toi, avec ta face de rat.

Il fallut toute la force de Leonidov pour empêcher le Marocain de se jeter sur celui qui venait de l'insulter. Alors que le rouquin avait fini par se diriger vers l'avant, Leonidov se pencha vers son voisin :

- C'est le plus fou des trois, il faudra s'en débarrasser avant notre arrivée à Cuba, si vous venez avec nous.

Raphaël venait d'entrer dans le cockpit :

- Raymond, le raton me charge de te dire que tu dois maintenant tenir tes promesses.
- Si c'est avec ces idées que vous allez à Cuba, vous n'y ferez pas long feu, dit Paul.
- Toi non plus, figure-toi, espèce de...
- Espèce de quoi ? (Paul se leva, menaçant.)
- Raphaël...
- Oui, Pedro.
- Je ne suis pas Pedro, mais si tu continues, tu risques d'aller le rejoindre.
- Tu veux dire que...
- Si tu compromets le résultat, oui.... Bon, retourne à l'arrière et dis à Judith de prendre ta place en cabine première classe. Commandant, vous pouvez procéder au débarquement des passagers que nous ne gardons pas.

Franco, le mécano de piste avait pris place dans le tracteur. Il venait de se brancher sur la prise extérieure :

- Allo, les amis, vous m'entendez.

- Cinq sur cinq, répondit Morelli.
- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?
- Fais venir le groupe de la Pan Am.
- C'est parti, il est déjà en route.
- Jette un œil au 4 pour voir s'il est utilisable. (Franco savait déjà par Paul que le 4 était en état de marche et que c'était Morelli qui l'avait arrêté.)
- Le 3 aussi ?
- Non, le 3 est mort.
- Faut lui mettre un cache si vous voulez faire la traversée sur 3 réacteurs⁵⁰.
- Je vais demander au patron.
- On met un cache, confirma Quéinnec.

7 Cap sur Cuba

- Nouasseur Contrôle de Fox Lima Delta, autorisation de s'aligner.
- Lima Delta, Nouasseur contrôle, autorisé à s'aligner après l'atterrissage de la Caravelle de la LAF en provenance de Paris. (A bord se trouvait le directeur général de la compagnie dépêché en urgence pour régler la situation. Comme les carabiniers de la chanson il arrivait trop tard.)

Tout s'était déroulé comme l'avait promis Lagdham que Raymond avait voulu garder à bord car il estimait que c'était son meilleur otage. Le président de Morrocair n'avait fait aucune difficulté, ce qui avait semblé louche au rouquin mais depuis son altercation avec Raymond, il filait doux. Débarquement des passagers, ravitaillement des passagers (y compris le caviar pour l'ambassadeur Landringe et un Scotch douze ans d'âge pour Thornbee) et de l'avion, kérosène, huile, cache pour le réacteur 3.

Avant de dégager la piste le pilote de la Caravelle demanda à l'équipage du Lima Delta sur la fréquence de la tour de changer de fréquence.

– C'est toi Paul ? Ici Xavier. (Xavier Drennec, le captain de la Caravelle était un ancien copilote de Paul avant qu'il ne soit admis au stage commandant de bord ; Louis lui avait succédé.) Toujours la vedette à ce que je vois. Tu vas faire la une des journaux. A bord nous avons une flopée de journalistes ainsi que notre DG. Tu veux lui parler ?

- Non.
- Je lui dirai qu'on t'en a empêché. Comment ils sont tes...
- Nous avons passé un deal et tout se passe bien.
- Et les morts dont parle la radio ?
- Excuse-moi, la tour nous appelle.
- Bon vol, happy landing, la bise à Fidel.
- Lima Delta, Lima Delta, des problèmes ?
- Une dernière vérification... c'est bon, nous sommes prêts à décoller.
- Vent faible, température 28 degrés, Lima Delta vous êtes autorisés à décoller.

Contrairement à ce que Paul avait dit à Pedro la procédure de décollage sur 3 réacteurs était bien connue, car elle permettait le retour à la base principale d'un avion pour lequel le remplacement d'un réacteur sur place aurait posé des problèmes. Elle était programmée à chaque séance de simulateur annuelle. Sur cette grande piste de Nouasseur le décollage se déroula comme dans les livres.

⁵⁰ Afin d'éviter aux ailettes du compresseur de tourner ce qui crée une traînée (résistance à l'avancement) importante.

La consigne 'fasten seat belts' s'éteignit. Peu après, une voix féminine se fit entendre au poste de pilotage : "Puis-je vous servir un café, messieurs ?" C'était la voix de Claire.

Sous la surveillance de Raphaël, Claire et Isabelle avaient procédé au débarquement des passagers de la classe éco. Claire s'était attardée un moment avec la femme hindoue dont le mari avait sauté avec deux de ses enfants. D'allure jeune et fragile elle s'exprimait en un anglais hésitant et se demandait ce qu'elle allait devenir maintenant que son mari était mort. Il venait d'être embauché dans une compagnie de forage pétrolier au Vénézuéla. Claire la rassura car avant que le Boeing ne soit tracté elle avait vu une ambulance venir ramasser les corps du pirate et du steward mais il lui avait semblé que son mari n'était que blessé ; quant aux enfants ils étaient indemnes.

– Vous ne me dites pas cela pour m'obliger à descendre ?

– De toute façon ils ne vous laisseront pas à bord. Mais pourquoi votre mari a-t-il voulu sauter ?

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent sous l'effet d'une sorte de panique.

– Mon mari a toujours été d'une grande violence, sauf avec moi... je ne sais pas si je peux vous le dire.

– Vous pouvez me faire confiance.

– C'est vrai, vous inspirez confiance, c'est pas comme votre amie. (Et d'une voix à peine audible elle poursuivit :) C'est lui qui a poussé le pirate : il l'avait humilié. Il avait peur qu'ils l'apprennent.

Il ne restait plus qu'elle et ses deux enfants à bord. Isabelle revint :

– Allez, madame, il faut partir.

– Attendez, je vais vous aider, dit Claire.

– Tu peux même rester à terre avec elle.

– C'est ce que tu voudrais ! C'est à Jean Claude et au commandant de décider.

– Tu peux dire : Paul.

Claire aida la passagère à descendre ses bagages de cabine et ses deux enfants en bas âge jusqu'en bas de la passerelle. Lorsqu'elle voulut remonter à bord, Raphaël lui barra le passage.

– Le débarquement est terminé ? demanda Rouet à Isabelle.

– Terminé, chef, répondit comiquement Isabelle.

Jean Claude fronça le visage en la regardant :

– Je vais aller vérifier la fermeture des portes.

– Je peux m'en occuper, moi.

– Non, non, je préfère le faire moi-même.

– Dis tout de suite que tu m'en juges incapable.

Sans lui répondre mais tout en se demandant ce que signifiait cette tirade, Rouet se dirigea vers l'arrière tout en jetant un rapide coup d'œil dans les rangées au cas où un passager aurait oublié quelque chose. Le rouquin était en faction en face de la porte. Avant de la fermer, il fallait reculer un peu la passerelle. A sa stupéfaction il aperçut Claire sur la dernière marche.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Par signes elle lui fit comprendre que le pirate l'empêchait de revenir à bord.

– "Pourquoi vous ne voulez pas ?

– Allez demander à l'autre hôtesse.

Revenant dare-dare à l'avant, il ne prit pas de gants :

– C'est quoi cette histoire ?

– C'est personnel.

– Mais encore !

Elle l'entraîna au milieu de la cabine éco :

– Je vais me marier avec Paul. Tu sais comme il est : il a fait croire à cette pauvre Claire qu'elle était l'amour de sa vie. Je ne sais qui l'a dit à Raphaël mais il pense qu'il y a assez de problèmes

comme ça à bord pour y ajouter ceux d'une nana jalouse comme une tigresse. On n'a pas besoin d'elle, nous sommes assez nombreux.

Jean Claude connaissait bien Paul. Il savait que sa femme Jacqueline avait eu une liaison avec lui. Elle le lui avait révélé tout en précisant que si Quéinnec avait une réputation de Don Juan, il ne trichait pas et n'était pas du genre à vouloir en épouser une en laissant croire à une autre qu'il était fou d'elle. Cette histoire montée par Isabelle ne tenait pas la route. Si la réputation de Paul était connue de tous à la compagnie celle d'Isabelle ne l'était pas moins, en bref : une allumeuse sans scrupules.

– Je vais aller en parler au commandant.

– Tu vas le mettre dans l'embarras.

– Je vais d'abord aller voir Jacqueline.

Cinq minutes plus tard il était de retour :

– C'est toi qui descends.

– Mais...

– C'est toi qui descends.

– Quand Paul va l'apprendre il sera furieux. (Il la prit fermement par le bras.) Lâche-moi. (Elle s'efforça de prendre une allure digne alors qu'elle bouillait de rage.) Tu permets que je prenne mes affaires ?

Pendant qu'elle ramassait ses bagages de cabine, Paul s'adressa à Raphaël :

– La petite amie du commandant est la blonde sur la passerelle. Si vous voulez un moyen d'action sur lui, c'est elle qui doit rester à bord. Isabelle vous a menti.

Le rouquin ne savait plus trop quoi penser. Par le haut-parleur de cabine on entendit la voix de Morelli :

– Qu'est-ce que vous foutez avec la passerelle ?

– Magne-toi, Isabelle.

Quand elle passa devant Claire, une envie furieuse la prit de planter ses crocs dans ce joli nez :

– Tu me le paieras, petite garce.

– Dépêche-toi, Claire.

Rouet ferma la porte cependant qu'un tracteur retirait la passerelle, Isabelle encore à mi-chemin.

Nez pointé vers l'île aux barbus, le château de Kergrist venait d'atteindre son altitude de croisière initiale de 35 000 pieds (environ 10 500 mètres). La vitesse par rapport à l'air était de 470 nœuds, 440 par rapport au sol, ce qui signifiait un vent contraire de 30 nœuds. La température extérieure était de -45° . Morelli ajusta les paramètres pour le régime de croisière. Paul enclencha le pilote automatique, inclina le dossier de son fauteuil, imité peu après par Louis. Pas une parole n'avait été échangée pendant la montée. Le contrôle de départ de Casablanca leur avait juste signalé qu'il n'y avait aucun trafic jusqu'à leur entrée dans la zone de Lisbonne océanique qui se manifesta peu après leur prise de croisière.

– Lisbon oceanic calling Fox Bravo Hôtel Lima Delta.

Le message fut répété plusieurs fois.

– On fait quoi ? demanda Paul.

Raymond contemplant la mer dix mille mètres en dessous. De cette hauteur les vagues étaient aplaties, comme inexistantes. Louis lui tapa sur l'épaule. Duval sursauta. Tout en lui répétant la question de Paul, Louis nota l'air un peu hagard de l'homme.

– Hein ! Non, aucune communication. Ils sont capables de nous envoyer des avions de chasse pour nous intercepter.

– Ça c'est du roman. Tout le monde est bien content que nous soyons partis sans casse et n'oublions pas les otages de poids que nous avons à bord. Il serait dangereux de vouloir traverser l'Atlantique incognito d'une part pour éviter une collision en l'air et d'autre part si nous avions un ennui mécanique. On peut dire qu'on se dirige vers la Guadeloupe et au dernier moment on se déroutera sur Cuba.

– Comme vous voulez, répondit-il d'un air las.

Le contact fut donc établi, la destination donnée, ce qui laissa supposer aux autorités que les pirates avaient changé d'avis. Le préfet de Guadeloupe s'en référa aux autorités de Paris pour obtenir des instructions.

Il était maintenant 18h30. Le petit déjeuner pris au départ d'Orly était loin. Le premier à parler fut le mécanicien :

– Si on se cassait une petite croûte, maintenant qu'on est tranquille ! A condition que 'monsieur' nous y autorise, bien sûr.

Des odeurs de cuisine parvenaient de l'office de la cabine première. Morelli surprit Raymond bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

– Faim ou sommeil, mon jeune ami. Vous n'allez pas tenir comme ça jusqu'à Cuba.

En réponse, Duval ouvrit un tube qu'il sortit d'une de ses poches et avala deux comprimés.

– Un verre d'eau simplement, mais vous boirez avant moi.

– Vous avez peur qu'on vous empoisonne ? Je n'y avais pas pensé mais c'est une bonne idée.

Un appel fit venir Claire au poste.

– Un verre d'eau pour monsieur et pas d'additif dangereux car je vais boire avant.

– Gaston, intervint Paul, je ne sais pas si notre hôte apprécie ton humour.

– Pas trop en effet.

– On va tout de même pas se faire la gueule pendant le paquet d'heures qu'on doit passer ensemble.

Claire apporta le verre d'eau. Morelli en but le quart et tendit le verre à Raymond.

– Dans cinq minutes je vous apporte le repas... monsieur en prendra aussi ?

– Rien pour moi.

– Comme vous voudrez... Commandant, les passagers souhaiteraient que vous veniez leur parler.

Paul se tourna sur son siège :

– Vous permettez, monsieur Raymond ?

– Dites à Judith de venir. (La compagne de Raymond parut peu après.) Le commandant va faire un tour en cabine, surveille-le de près. Vous pouvez y aller commandant.

– J'ai faim. Avec toutes ces odeurs, ça me tourne la tête. J'ai déjà goûté un peu de leur caviar, il est super.

– Voilà la petite bourgeoise qui refait surface.

– Si je ne mange pas, je ne vais pas pouvoir tenir.

– As-tu pensé qu'ils seraient capables de nous empoisonner.

– Le produit ne fait pas partie du ravitaillement des avions de ligne, ironisa Paul en passant devant Duval.

– Vous avez très bien pu en introduire à Casablanca pendant que vous étiez dehors.

– J'avoue que je n'y ai pas pensé.

– Judith, tu fais toujours manger quelqu'un avant toi.

– Comme quand j'étais bébé !

– Surveille-le bien.

Suivi de Judith, Paul s'arrêta à l'office où Hochner et Rouet s'affairaient.

– Mademoiselle souhaiterait un peu de caviar.

– Qu'elle aille s'asseoir, nous allons la servir.

– Elle est chargée de me surveiller, servez-la ici, et Paul adressa un clin d'œil à Rouet.

Hochner la servit et Paul profita d'un moment d'inattention de la jeune fille pour dire quelques mots à Rouet qui ne put s'empêcher de hausser les sourcils. Mais il se reprit aussitôt :

– D'accord vous souhaitez manger l'un après l'autre.

– Je vais en cabine, vous me suivez, mademoiselle.

– J'arrive, répondit-elle après s'être empiffré une dernière cuillerée de caviar plongée à même le pot.

Les banquiers chinois étaient plongés dans leurs comptes et manipulaient leurs bouliers avec dextérité. Ils ne firent pas attention à Paul.

Le PDG Lambert avait tout d'abord manifesté une fort mauvaise humeur d'avoir eu l'honneur d'être choisi comme otage de marque.

– C'est bien à la Havane que nous allons ?

– C'est ce qui est prévu.

– J'ai entendu dire que tous les passagers des avions détournés recevaient en cadeau des cigares.

– Vous pourrez même en acheter si vous avez des dollars.

– J'ai un correspondant là-bas.

L'ambassadeur Landringe et son épouse venaient de terminer la première partie du repas :

– C'est autre chose qu'en classe touristique !

– Le prix n'est pas le même.

– A qui le dites-vous ! (Et il soupira.) Caviar et champagne de première classe, vous félicitez votre compagnie.

– Je ne manquerai pas.

– Votre avion continuera jusqu'à Caracas après ?

– Je le pense.

– Il nous faudra passer la nuit là bas car Quito est fermé la nuit. Vous connaissez Quito ?

– Oui.

– Cela ne vous pose pas de problèmes de vous poser à près de 3 000 mètres d'altitude ?

– Moins qu'à La Paz en Bolivie qui se situe à 4 000 mètres.

– Effectivement.

Mme Granovic lui montra son verre vide :

– On me rationne en vodka commandant.

– Je vais faire le nécessaire.

– Ils ne pensent qu'à bouffer et à boire tous ces gens là, ricana Judith que ce tour auprès des passagers commençait à ennuyer.

– Il me semble que vous n'avez pas craché sur le caviar, vous-même, rétorqua Paul.

– Dépêchez-vous.

George Thornbee donnait à manger du caviar à la cuiller à sa jeune épouse à la façon d'un enfant. Quand Paul passa près de lui il haussa les épaules :

– Quand vous vous mariez, commandant, ne prenez pas une femme trop jeune et encore moins comme la mienne qui ne pense qu'à sa ligne.

– Mais chouchou, tu aimais la semaine dernière.

– La semaine dernière j'étais encore un imbécile.

– Dis-moi une bonne fois comment tu voudrais que je sois.

– Toi-même mais encore faudrait-il que tu le saches. Tout va comme vous voulez, commandant, everything on the control ?⁵¹

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Si les commandes de l'avion fonctionnaient bien. Controls en anglais veut dire commandes de vol.

– Suffit maintenant, rentrez à la niche.

En passant devant Lagdham il se contenta de communiquer avec le président par signes. Puis il s'étonna devant Rouet de ne pas avoir vu Isabelle :

– Elle est toute seule en cabine arrière ?

– Elle est restée à terre.

⁵¹ La situation en mains.

- Volontairement.
- C’est moi qui le lui ai demandé pour s’occuper d’une famille hindoue, celle dont le père s’est jeté par la porte.
- Vous auriez pu m’en parler.
- J’ai pensé que vous aviez d’autres soucis.
- En effet.

- Vos passagers sont sages ? demanda Raymond.
- Comme des images.

Paul se réinstalla sur son siège.

- On ne t’a pas attendu pour bouffer, lui dit Morelli.
- Ce sont les consignes que j’avais données : l’un après l’autre.
- Je peux te laisser mon tour, dit Louis.
- Non, non, je mangerai après toi.

Paul se renversa sur le dossier de son fauteuil. La lumière était aveuglante. Il mit ses lunettes de soleil. Son idée de faire échec au détournement commençait à faiblir. La plupart des avions qui avaient été détournés sur Cuba avaient pu repartir. Castro tenait à montrer au monde occidental que son pays n’était pas un repaire de bandits de grand chemin. D’un autre côté, ne rien faire et obéir aveuglément ne pouvait conduire qu’à une multiplication des détournements d’avion. L’exemple d’un échec ne servirait-il pas de détonateur ? Ne cherchait-il pas la notoriété d’être le premier pilote de ligne à avoir fait échec à un détournement ?

Il en était là de ses réflexions quand Claire lui apporta son plateau. En le lui tendant leurs mains se frôlèrent. Il se retourna mais au lieu d’un visage souriant auquel il s’attendait, c’est une sorte d’angoisse qui s’offrit à ses yeux. Claire semblait vouloir lui dire quelque chose.

- Retournez à l’arrière mademoiselle, vous n’avez rien à faire ici, commanda Raymond.

Elle sortit lentement, en reculant. Morelli aussi ressentit quelque chose d’anormal.

- Ça va, miss ?
- Ça va, monsieur.
- C’est là que je vois que j’ai pris un coup de vieux : les miss me donnent du monsieur maintenant.

Paul avait posé le plateau sur ses genoux et il sortait les couverts de leur étui. Un bout de serviette en papier déchiré entourait le couteau. Il l’ôta, le planqua dans un premier temps sous son assiette puis après s’être assuré que Duval ne pouvait pas le voir, il le déplia : “j’ai entendu Raphaël dire à Judith que c’est toi qui avait tué Pedro.” Il émietta le papier et l’avala avec sa première bouchée de caviar, alliance inhabituelle de nourriture. Cette information aurait pu écorner le doute qui venait s’insinuer en lui en ce qui concerne la suite des opérations. Il ne consuma qu’une partie de son plateau repas puis le tendit à Morelli qui lui dit :

- T’as pas l’air d’avoir faim, mon grand ! je te le garde pour plus tard, si tu veux !”
- C’est cela, garde-le-moi pour plus tard.

Louis avait déjà remis son plateau à Morelli ; lui non plus n’y avait guère touché. Il leva le pouce en direction de Paul qui lui répondit par un hochement de tête. Paul redressa le dossier de son fauteuil, resserra ses ceintures.

- Comment est la température cabine, Gaston ?
- 22, comme chez moi, y a pas plus frileuse que ma bergère.
- Tu pourrais en enlever un peu dans le cockpit sinon on va s’endormir, à moins que notre hôte n’y voit un inconvénient.
- Je trouve effectivement qu’il fait un peu chaud.

8 La cabine s'envole

Il regarda le mécanicien actionner une commande sur son tableau instruments sans se douter qu'il était en train de commander une dépressurisation de l'avion.

La pression atmosphérique décroît en fonction de l'altitude. Jusqu'à 2 000 mètres, l'altitude d'une station de moyenne montagne, l'être humain ne ressent que peu d'effets. Au-dessus, certains troubles apparaissent, maux de tête, fatigue, bourdonnements d'oreille. Ceux qui ont eu l'occasion de passer quelques jours à Quito situé à 2 800 mètres se souviennent de premiers jours difficiles où le simple fait de grimper un escalier demande un effort important. Et pourtant, certains êtres humains vivent encore plus haut, en Bolivie, jusqu'à 5 000 mètres. Cela est possible grâce à un taux de globules rouges beaucoup plus important. C'est la rate qui est chargée de cette régulation en fabriquant la quantité de globules rouges nécessaire. Les premières ascensions des sommets de l'Everest (zone de 8 000 mètres) se faisaient avec des apports d'oxygène fournis pas des bouteilles qu'il fallait donc transporter. Les dernières ascensions se sont faites sans cet apport, simplement en organisant des stages à plusieurs paliers d'altitude et en faisant fonctionner la rate à plein régime. Les avions de ligne moderne se déplacent à des altitudes encore plus élevées : 10 000 à 12 000 mètres, sans parler du Concorde qui peut atteindre 18 000 mètres. Pour maintenir à bord une altitude fictive de 1 800 à 2 000 mètres, considérée comme acceptable sans apport d'oxygène, l'air, pris à l'extérieur, est soutiré des compresseurs des moteurs de propulsion. En cas de mauvais fonctionnement du système où d'une ouverture intempestive dans la cabine, telle la perte d'un hublot, la pression intérieure ne peut être maintenue et l'altitude cabine monte plus ou moins vite. Lorsque l'altitude cabine atteint 10 000 pieds (3 000 mètres) une sonnerie retentit dans le poste de pilotage. Lorsqu'elle atteint 14 000 pieds (4 200 mètres) les masques à oxygène dont l'équipage fait la démonstration avant chaque décollage tombent de leurs logements en face du visage de chaque passager.

Louis surveillait la montée de la cabine en même temps que le comportement de Raymond. Il le voyait déglutir pour égaliser les pressions entre l'oreille interne et l'externe mais sans en chercher l'explication. Un début de sonnerie se fit entendre que Louis étouffa rapidement. Jean Claude avait fait asseoir tout le monde dès qu'il avait senti la montée de la cabine. Judith et Raphaël avaient refusé. Quand les masques tombèrent, les stewards et hôtesses se levèrent pour expliquer individuellement aux passagers ce qu'il fallait faire.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Judith.

– Un ennui dans la pressurisation, vous devriez mettre votre masque.

– Et qui me dit que ce n'est pas une ruse ?

– Moi, je le mets, dit Raphaël qui prit place dans un siège. Rappelle-toi la démonstration avant le décollage. Et à l'avant, ils en ont aussi ?

– Ils ont tout ce qu'il faut.

Rouet l'aïda à mettre son masque. Judith commençait à osciller, les yeux vagues, sans se douter de quoi que ce soit, car le propre de l'hypoxie est qu'on perd connaissance sans s'en rendre compte.

Rouet se servait d'une bouteille portative qui lui permettait de se déplacer en cabine. Il se rendit à l'avant sans entrer dans le poste et revint vers Raphaël :

– Votre ami Raymond voudrait vous voir. Je vais vous passer ma bouteille.

Jean Claude lui montra le fonctionnement. Raphaël quitta son masque pour celui de la bouteille et Rouet prit place sur un des sièges passagers. Le rouquin n'alla pas loin et s'affala dans le couloir à la hauteur de Lagdham et George, assis sur une même rangée de part et d'autre de l'allée. Le Marocain se saisit aussitôt de la bouteille dont il ouvrit de nouveau l'alimentation en oxygène coupée par Rouet au moment où il transmettait le secours à Raphaël. Jacqueline, assise au premier rang se leva, se coiffa le visage du masque d'une deuxième bouteille qu'elle alla porter à son mari dont elle prit la place sur le siège. Rendus autonomes par leurs bouteilles, Rouet et le président de Morrocair vidèrent les poches du pirate des trois grenades (Raphaël n'avait pas gardé le fil reliant une grenade

à son poignet malgré les consignes de ses chefs) et traînèrent le corps dans la cabine éco, sous les regards affolés des passagers. Rouet leur fit de grands signes de rester calmes et surtout de garder leurs masques. Thornbee s'agitait particulièrement de se voir interdire d'action. Puis les deux hommes revinrent pour ligoter Judith sur son siège.

Ne restait plus qu'à attendre le signal en provenance du poste de pilotage.

Morelli s'écria soudain :

– La cabine m'échappe.

Et en même temps il mettait son masque à oxygène, ce que firent également Paul et Louis.

– Ça veut dire quoi ? s'affola soudain Duval.

– La pressurisation vient de tomber en panne, il faut mettre un masque, répondit le mécanicien à travers le micro intégré.

– Et moi ?

– Demandez au commandant.

– Il n'y en a que trois, répondit Paul.

Raymond lui appliqua le canon de son pistolet sur le cou :

– Donnez-moi le vôtre. (Paul fit un semblant de résistance, puis finit par lui donner son masque.) Ça se met comment ? demanda-t-il à Morelli.

Le mécanicien l'aida à coiffer le masque tout en réprimant un sourire car il savait que l'alimentation en oxygène était coupée.

Peu après Raymond s'effondrait sur son siège.

Une des épreuves que doivent subir les élèves pilotes des écoles militaires consiste à noter les réactions du corps humain en fonction de la baisse de pression atmosphérique. L'épreuve se passe dans un caisson semblable à ceux utilisés pour les plongeurs où l'on fait donc varier artificiellement la pression. La plupart des pilotes perdaient connaissance aux alentours de six mille mètres ; Paul fit preuve d'une résistance anormale en ne s'effondrant qu'au-dessus de 8 000 mètres. Dans les annales de l'US Air Force où il avait fait son entraînement de pilote on n'avait connu que deux cas semblables au sien, dont l'un était un montagnard endurci, mais l'autre vivait au bord de la mer comme Paul. Cette anomalie n'avait aucune utilité en pratique, à part si Paul avait décidé de tenter l'ascension de l'Everest ce qui n'était pas encore à l'ordre du jour ni dans sa vocation qui était plutôt de franchir le massif montagneux bien au dessus et à bord d'un avion. Lors des premiers détournements d'avion il s'était souvent demandé comment il réagirait s'il en était victime. Puis il avait eu cette idée de dépressuriser l'avion ; il en avait discuté avec Louis en rappelant son expérience de l'armée. Mais cela se passait une vingtaine d'années auparavant. Son organisme était-il aussi résistant ? Pour en avoir le cœur net il avait demandé à passer l'épreuve du caisson au centre d'essais en vol de Brétigny. La stupéfaction des opérateurs avait été la même que celle des Américains pendant la guerre : il ne s'était effondré qu'à l'approche des 8 000 mètres.

Morelli coupa le fil reliant une grenade au poignet de Raymond pendant que Paul amorçait une descente d'urgence qui consiste à rejoindre le plus vite possible une altitude de vol légèrement supérieure à 3 000 mètres. Louis prit le micro de cabine et annonça : "le colis est prêt."

Peu après, Rouet et Lagdham apparaissaient, se déplaçant difficilement du fait de l'inclinaison de l'avion en forte descente et du transport de leurs bouteilles. Ils retirèrent le corps de Raymond et le traînèrent à l'arrière.

Le Fox Bravo Hôtel Lima Delta venait d'atteindre l'altitude de 14 000 pieds. Paul remit l'avion en vol de croisière, confia les commandes de vol à Louis qui ôta son masque ainsi que Morelli.

– Bien joué, patron, je peux remettre la 'pressu' dès que tu veux.

– Je vais aller faire un tour en cabine et je pense qu'il faudra nous débarrasser des armes. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

– Tu aurais dû rester plus longtemps en altitude : ils seraient morts pour de bon. C'est pas dix minutes que disent les toubibs.

– Suppose que l’un d’entre eux soit dans mon genre ! Et puis c’est dangereux pour les passagers.

Paul entra en cabine. Les passagers, masques collés au visage, le regardaient d’un air un peu hagard.

– Vous pouvez enlever vos masques. You may take off your masks.

La première à le faire fut Mme Granovic qui se leva :

– Qu’est-ce qui s’est passé, commandant ?

– Tout va bien maintenant. Nos ‘hôtes’ encombrants (on rit) sont hors d’état de nuire. Vous avez pu les voir, ficelés et bien ficelés j’espère par l’action courageuse de votre chef de cabine et du président de la compagnie marocaine d’aviation Ahmed Lagdham sans lequel sans doute les forces de sécurité auraient donné l’assaut à l’avion.

Le signal des applaudissements fut donné par Leonidov. Lagdham leva la main :

– C’est le plan de votre commandant qui m’a décidé dès qu’il m’en a fait part.

– Moi, je savais qu’il n’était pas du genre à se laisser faire.

– N’était-ce pas moins risqué d’aller tout simplement à Cuba ; intervint Landringe.

– Vous croyez encore à cette propagande qui veut faire croire qu’on vous accueille avec une guirlande de cigares au cou ? Nous n’en serions pas tous repartis, c’est moi qui vous le dis. J’approuve à cent pour cent notre commandant et je lui réserve un article du feu de dieu dans la presse américaine.

– Il faudra peut-être que vous me trouviez un job aussi car il n’est pas sûr que mes patrons apprécient.

– Comptez sur moi.

– Bon, donc nous allons nous diriger vers les Antilles françaises mais avant de remonter en altitude je voudrais que nous nous débarrassions des armes. Pour cela il faut que nous restions un moment à cette altitude et que nous réduisions la vitesse pour pouvoir ouvrir une issue de secours. J’aurais besoin de quelqu’un de costaud. (George leva le bras.) Pendant que je retourne à l’avant pour leur demander de réduire la vitesse, vous allez collecter les armes dans un sac.

Quand Paul revint en cabine, George et Jean Claude avaient fait le nécessaire. En passant devant Claire toujours assise au dernier rang de la première classe, il refit le même geste qui avait ouvert les yeux d’Isabelle ; il lui posa la main sur l’épaule qu’elle recouvrit immédiatement de la sienne. Ce contact bref mais intense la rasséra davantage qu’une longue suite de mots.

– OK pour l’issue, entendit-on sur le circuit cabine.

Paul avait voulu pratiquer l’opération lui-même qui présentait un risque non négligeable d’être aspiré vers l’extérieur malgré la vitesse réduite. Mais Rouet refusa :

– D’une part nous pratiquons cet exercice chaque année au simulateur et d’autre part vous êtes plus utile que moi pour la suite du vol. (Il reçut le soutien de George.)

George, arc bouté au fauteuil entourait le torse de Paul dont les bras ceinturaient le bas du torse de Rouet qui procéda immédiatement à la manœuvre. Un sifflement se fit entendre, suivi par un bruit assourdissant d’écoulement d’air. Puis Rouet présenta un des plats métalliques qui servait à réchauffer les aliments dans le four. A peine fut-il présenté qu’il fut aspiré. Un infime moment de suspense : l’objet n’avait rien touché.

Le danger de l’opération avait été discuté au cockpit au préalable : crainte que tout objet ne vienne heurter le plan fixe arrière. C’est Morelli qui avait désigné l’issue qui selon lui présenterait le moins de risque mais également demandé que l’on fasse un essai avant. Les armes longues, pistolets, mitraillettes avaient été placées dans un sac résistant. A peine présenté, le sac suivit le chemin du plat. Il fut décidé de larguer les grenades l’une après l’autre : c’était l’opération la plus dangereuse mais également la plus indispensable.

– On y va ? demanda Rouet.

– On y va.

Remettre l'issue de secours en place fut aussi aisée que l'opération inverse. Le silence revint en cabine. Les trois hommes se félicitèrent. Paul rejoignit rapidement le poste.

Le château de Kergrist remonta à 31 000 pieds. Louis avertit le contrôle océanique que leurs agresseurs étaient maîtrisés et qu'il se dirigeait maintenant vers la Guadeloupe. Sur la fréquence du contrôle, de nombreuses félicitations affluèrent ; certains désiraient davantage de détails mais on leur fit comprendre qu'il fallait laisser la fréquence libre. D'autres demandèrent de passer sur 121,5⁵², mais Paul refusa.

– Je finirais bien mon repas, maintenant par contre.

Suite à un appel, ce fut Claire qui se présenta :

– Le patron a faim... tout ce que vous avez de meilleur, il le mérite.

– Cinq minutes, le temps de remettre les fours.

– Je me demande si je le mérite ! se demanda Paul à haute voix. Si c'était à refaire, je me pose la question. C'est seulement maintenant que je réalise les risques. En avions-nous le droit ? Les patrons ne vont pas me louper.

– C'est facile, le cul dans un bureau. Ça va donner à réfléchir aux suivants. C'est comme Hitler, si on l'avait arrêté quand il a réoccupé la Rhénanie, on n'aurait pas eu la guerre.

– Tu pourras la ressortir au patron, ça lui clouera sûrement le bec.

– En attendant, c'est toi qui vas l'avoir car voici le gueuleton de monsieur.

Morelli recula son siège pour laisser passer Claire. Paul prit le plateau, le posa sur ses genoux.

– Tu dis pas merci à la dame ?

– Merci, Claire.

– Mieux que ça.

– Tu m'emmerdes.

– N'est-ce pas qu'il sait mieux faire, ma jolie ? (Claire ne savait plus quelle contenance adopter.) On est tous au courant, pas vrai, Louis ?

Louis se contenta d'opiner de la tête.

– Ils ne vont pas nous lâcher, autant s'exécuter ? Paul passa son bras autour du cou de Claire et l'attira.

Le long baiser qu'ils échangèrent traduisit en s'efforçant de les effacer toutes les angoisses des dernières heures. Lorsqu'ils se séparèrent, Morelli reprit :

– C'était-y pas mieux comme ça ?

– Merci, monsieur.

– Monsieur ! Décidément Gaston lui reste en travers de la gorge.

– Merci Gaston.

– A la bonne heure. Louis, surveille ton cap au lieu de mater ton patron.

Les trois survivants de l'équipe de détournement occupaient les trois premiers sièges tribord, côté allée de la cabine 'éco', sanglés par les ceintures des sièges et ficelés avec différents cordages du bord. Rouet avait confectionné des bâillons à partir des rouleaux de tissu adhésif de la trousse de premier secours ; Lagdham se chargea de l'appliquer lui-même sur le visage de Raphaël avec une certaine délectation, puis il s'en voulut de cette pensée qui le ramenait de longues années en arrière quand il se faisait traiter de sale raton par les fils des expatriés français suivant les mêmes cours au lycée. "Celui-là, il ne m'échappera pas !" exprimait le regard du rouquin qui ne s'avouait pas battu. Judith était encore endormie et respirait avec difficulté ; Jean Claude hésitait à la bâillonner quand le Marocain l'appela près de Raymond. La main posée sur le cou de Duval, il s'exprima avec une moue significative :

– J'ai bien peur qu'il ne soit mort.

– Un de moins, conclut Rouet sans aucune hésitation.

Lagdham le regarda en haussant tout d'abord les sourcils puis convint :

⁵² Fréquence VHF de secours

– Vous avez raison, après tout, mon expression n’était pas tout à fait adaptée. Qu’est-ce qu’on en fait ?

– On va le mettre à l’arrière, mais je vais aller en parler au patron d’abord.

– Pauvre gosse, dit Morelli, des quatre c’était le moins cinglé.

– Il l’avait cherché, dit Louis.

– Vous oubliez que nous voilà tous et moi le premier dans la merde, si je puis dire, intervint Paul : au mieux inculpés d’homicide par imprudence, au pire prémédité. C’était mon idée : je prendrai tout sur moi.

– Ce serait fort de café, non ? s’exclama le mécanicien.

– Tu devrais savoir que depuis notre glorieuse révolution de 68, ce sont les victimes que l’on punit avant les malfaiteurs. Qu’est-ce que vous en avez fait ?

– On va le mettre à l’arrière.

– Et pourquoi on ne le balancerait pas par dessus-bord comme ils l’ont fait pour Perrin ? suggéra Rouet.

– Assez de conneries comme ça, décréta Paul. On ne bouge pas.

– T’es le chef, dit Morelli.

– Et c’est moi qui paierai le pot à l’arrivée.

Le chef de cabine repartit à l’arrière. Sa femme se reposait dans le petit salon.

– L’un des pirates est mort. Le patron risque des ennuis.

– Je ne suis pas d’accord avec tout ce que vous avez fait.

– Baisser la culotte et se faire mettre ! C’est ça ta philosophie ? Tu me déçois.

– Et toi, c’est ton vocabulaire ordurier qui me déçoit.

– Si c’était à refaire, je n’hésiterais pas une seconde. A plus.

Il se leva et sortit en trombe. Thornbee l’arrêta :

– Quoi de neuf, vous avez l’air upset⁵³ ?

– Non, ça va, je viens juste de m’engueuler avec ma femme.

– Si ce n’est que cela ! Ils vont bien nos zigotos ?

– Ils sont sages.

Puis la routine d’un vol normal s’installa. Un steward ou une hôtesse passait à intervalles réguliers pour s’enquérir des besoins d’une cabine réduite. A tour de rôle, l’un d’entre eux venait prendre position à l’entrée de la deuxième cabine pour surveiller les deux survivants de l’équipée.

9 Retournement de situation

On était à mi-parcours ; la fatigue commençait à se faire sentir, entraînant un relâchement naturel. Hochner était de garde en éco. Il vit Judith d’abord s’agiter puis se tordre. Au travers du bâillon léger que lui avait en définitive appliqué Rouet, elle grognait. Hochner s’approcha :

– Quelque chose ne va pas ?

Il crut comprendre : “mal au ventre”. Par déformation professionnelle d’étudiant en médecine il pensa aussitôt ‘appendicite’. “*Nous voilà bien !*” Il songea d’abord à en référer à son supérieur mais la jeune fille lui fit comprendre qu’elle avait une envie naturelle mais extrêmement pressante d’uriner. Rouet aurait certainement dit : “qu’elle pisse sous elle, elle n’en mourra pas !”

– Je vais vous trouver quelque chose. (Il crut comprendre : “faites vite.”)

Il courut à l’arrière pour chercher un seau à champagne au moment où Claire venait le remplacer. Elle pensa qu’il se dirigeait en toute hâte vers les toilettes et s’approcha de Judith qui gémissait de plus belle et proférait des paroles incompréhensibles à travers son bâillon. Pour entendre ce

⁵³ Inquiet, tourmenté.

qu'elle disait, elle eut la naïveté d'ôter le bâillon. Immédiatement Judith saisit l'oreille droite de Claire entre ses mâchoires, au moment où Hochner revenait en courant, le seau à glace à la main. Le hurlement que poussa l'hôtesse fit accourir Rouet suivi de Thornbee et Lagdham. Que pouvait-on faire ?

La réponse vint de Raphaël qui s'agitait comme un furieux sur son siège. D'un coup sec George lui enleva le bâillon en prenant le maximum de précautions.

– Détachez-moi.

On se regarda. Qu'est-ce qu'on risquait maintenant que les armes n'étaient plus à bord ?

– Détachez le, dit Rouet.

A peine libéré, il se dressa au milieu de l'allée ; ses yeux lançaient des flammes ; on aurait dit un ours venant de briser les barreaux de sa cage.

– Retournez vous asseoir, vite, plus vite que ça, sinon votre amie va perdre son oreille. (A eux quatre ils auraient pu facilement maîtriser le rouquin mais le martyr que subissait Claire les inhiba et ils retournèrent en cabine.)

– Tu peux lâcher, Judith.

Judith ouvrit la bouche ; Claire se releva, hagarde. Son oreille pendait ; elle saignait abondamment. Raphaël libéra rapidement Judith.

– Où est Raymond ? Où est Raymond ? hurla-t-il, en empoignant l'infortunée hôtesse qui souffrait le martyr.

Claire main droite posée sur l'oreille, indiqua l'arrière de l'avion de la gauche.

– Montre-nous.

Et la poussant tout en vociférant, le rouquin courut vers l'arrière pour s'arrêter devant le corps de son ami. Judith les suivait, soudain angoissée.

– Ils l'ont tué, ils l'ont tué, hurlait-t-il. Ils vont me le payer. T'as vu, Judith, ce qu'ils lui ont fait ?

– Il n'est pas mort ; ce n'est pas possible. (Judith semblait hébétée.)

– Mort, tout ce qu'il y a de plus mort et ce sont eux qui l'ont tué. Il faut faire sauter l'avion.

– Sauter l'avion... et nous avec !

Elle se jeta subitement sur le corps de Raymond étendu entre deux fauteuils, l'étreignit avec frénésie puis éclata en sanglots.

– C'est pas ça qui le ramènera à la vie. (Par un grand geste il fit signe à Claire de venir.) Où avez-vous planqué les armes ?

– Les armes ?

– Oui, les armes : t'es sourde ou quoi ? (L'humour involontaire du rouquin tournait au sadisme.)

– Jetées à la mer.

– Je ne te crois pas. (Elle haussa les épaules, les yeux encore emplis de larmes.) Pas le temps de chercher : dis-nous où vous rangez vos couteaux.

Elle lui montra. Raphaël choisit deux couteaux de découpe, revint vers Judith toujours allongée sur le corps de son compagnon et la releva d'une poigne ferme :

– Tu auras tout ton temps pour le pleurer à Cuba.

– A Cuba ?

– Tu veux toujours y aller ou pas ?

– Oui, oui, bien sûr. (Elle n'arrivait pas à sécher ses larmes, qui ressurgissaient par vagues.)

– Si c'est pas Cuba, c'est la taule.

– Si c'est pas Cuba, c'est la taule, répéta-t-elle.

– J'avais bien dit à Pedro qu'il fallait pas s'encombrer d'une femelle : au moindre coup dur, elles s'effondrent. Allez, prends ce couteau et va en cabine première, moi je vais aller voir les enfoirés de l'avant. Marche devant, intima-t-il à Claire et il lui fit sentir la pointe de la lame dans le bas du dos.

Haussant les épaules, Raphaël, poussant l'hôtesse devant lui se dirigea vers le poste.

Hébétés par ce retournement de situation, les passagers les regardèrent passer en silence. La manche de la jeune fille était couverte de sang. Seule Mme Granovic éleva la voix :

- Faudrait lui faire un pansement, vous allez tout de même pas la laisser comme ça.
- Toi, la vieille, ferme la sinon ce n'est pas l'oreille que je te coupe mais la langue.

Rouet avait vite transmis la nouvelle au cockpit.

- Si on avait été jusqu'au bout de notre idée, on n'en serait pas là ! ajouta-t-il.
- Comment va Claire ?
- Elle a été très courageuse. (Mais il ne voulut pas en dire plus.)
- Une vraie tigresse que cette Judith ! s'exclama Morelli.
- Vous n'allez pas tarder à avoir de la visite, conclut Rouet en repartant.
- Et re-belote pour Cuba, je suppose, finalisa le mécanicien.

Quand Claire entra dans le poste, Morelli ne put s'empêcher de s'écrier :

- Mais qu'est-ce que vous lui avez fait à cette petite ?
- Et vous, à Pedro, puis Raymond. Je n'y connais rien en navigation vous pouvez donc faire ce que vous voulez, mais si ce n'est pas à Cuba qu'on atterrit, je coupe la deuxième oreille à la mignonne et je vous fais la peau à tous.

Paul n'osait se retourner ; l'exclamation de Gaston avait suffisamment été explicite.

- Tu souffres, Claire ?
- C'est supportable, maintenant.
- Il ne pourra plus te faire des petits bisous dans l'oreille, désormais, railla méchamment le rouquin.

Paul se tut mais regretta à ce moment de n'être pas resté un peu plus longtemps en hypoxie.

10 Judith craque

George vit tout de suite que quelque chose était cassé en la jeune pirate. Elle tenait bien en main un énorme couteau mais son regard était trouble. Au moment où elle passait à sa hauteur il mit son pied en travers. Judith tomba et il se jeta aussitôt sur elle. Son manque de réaction le surprit. D'un coup de pied il poussa le couteau vers l'avant où Rouet s'en saisit. Lagdham s'était levé aussi et les deux hommes re-ligotèrent la jeune femme sur un siège de la deuxième cabine. Lagdham se proposa pour rester la surveiller.

Restait le rouquin. George s'isola dans le petit salon avec Rouet pour mettre au point une action car après tout ce qui venait de se passer, il ne pouvait être question d'aller à Cuba. De son côté Paul cherchait également désespérément une parade. On ne pouvait plus recommencer la procédure de dépressurisation : Claire n'y survivrait pas.

Lagdham était assis à côté de Judith. Les yeux à moitié fermés, elle était encore agitée de sanglots sporadiques.

- Vous connaissez le Maroc ? lui demanda-t-il, tout en se rendant compte de l'incongruité de la question. (Elle fit oui de la tête.) Vous y aviez été en vacances ?

Elle ne répondit pas tout de suite, puis soudain se lâcha :

- J'y suis même née...à Casablanca. Mon père dirigeait la succursale d'une banque française. J'avais une nounou de la montagne, je parlais arabe, tout juste si je me souviens de quelques mots,

dour, fatma⁵⁴.... J'ai un bon souvenir : ma mère s'occupait de moi. Quand on est revenu à Paris, c'était fini. Et vous, vous êtes marocain ?

Abandonnant petit à petit sa méfiance il raconta son enfance dans la montagne, sa rencontre avec un couple d'instituteurs français sans enfants et qui l'avait pratiquement adopté. Puis il osa poser la question du pourquoi de son action ?

– Je suis tombée amoureuse de Raymond. Je me cherchais une raison de vivre, j'ai cru la trouver dans le combat un peu donquichotesque de mon ami. Maintenant qu'il est mort, je ne sais plus. Comment est-il mort ? est vrai ce que dit Raphaël que vous l'avez tué ? (Lagdham lui expliqua les effets de l'hypoxie.) Et Pedro ?

– C'est un passager qui l'a poussé dehors, un hindou très susceptible qu'il avait traité avec mépris.

– Papa avait fait promettre à Raymond qu'il n'y aurait pas de morts. C'est lui qui nous a aidés financièrement.

– Et votre ami Raphaël ?

– Ce n'est pas mon ami, il me fait peur. Je n'ai pas compris pourquoi Raymond avait accepté qu'il fasse partie de l'expédition.

Le Marocain resta un moment silencieux.

– Si nous atterrissons à Cuba, je crains que ce Raphaël ne fasse un massacre. Accepteriez-vous de nous aider ?

Elle ne répondit pas tout de suite.

– Comment ?

Il lui expliqua son plan et ajouta :

– En échange nous passerons sous silence le rôle de votre père qui a été votre complice de fait. Vous vous imaginez facilement les conséquences.

– Je n'en serais pas mécontente pour ma mère et ma sœur.

– Je vous laisse réfléchir.

Claire était assise sur le siège observateur, elle avait posé sa main gauche sur l'épaule de Paul qui de temps en temps, la recouvrait de la sienne pour lui transmettre un peu de son énergie. Il bouillait intérieurement, oubliant tout ce qu'il avait dit auparavant et regrettant amèrement de ne pas avoir prolongé le vol en hypoxie. Raphaël avait pris place sur le siège navigateur qu'il avait tourné et tenait en permanence la pointe du couteau sur le cou de Claire. Morelli attendait un moment d'inattention du pirate pour passer à l'action, mais le monstre semblait inaccessible à la fatigue. Il nota cependant que Raphaël commençait à s'agiter sur son siège.

– Fais venir Judith, lança-t-il abruptement au mécanicien.

– Pourquoi ?

– Fais ce que je te dis.

Et il pointa le couteau vers le mécanicien qui y vit mais trop tard une occasion car l'arme était de nouveau sur le cou de l'hôtesse. Morelli actionna l'appel : Jacqueline apparut.

– Dites à Judith de venir, commanda le rouquin.

– Bien monsieur. Vous ne voulez rien, vous autres ? Comment va Claire ?

– Va me chercher Judith en vitesse.

Peu après parut la jeune femme. Le visage était encore ravagé, sillonné de larmes séchées.

– Tu m'as demandé, Raphaël ?

– Ils sont sages, derrière ?

– Comme des images.

Raphaël ricana :

– Prends ma place un moment, j'ai une envie urgente. Ils vont te baratiner mais ne te laisse pas impressionner, pense à notre mission.

– Je ne fais que ça, Raphaël.

⁵⁴ Eau, femme.

Il la fit asseoir à sa place, lui montra comment tenir le couteau sur le cou de Claire puis sortit.

Il n'alla pas bien loin car au moment où il ouvrait la porte d'une des toilettes, George en sortit et lui appliqua une manchette sur le bras qui tenait le couteau en même temps que par derrière, Rouet faisait éclater une bouteille de Perrier pleine sur son crane. Même un ours n'aurait pas résisté. Il s'effondra.

Le bruit parvint en cabine. Judith tendit le couteau à Morelli qui en resta baba de stupéfaction :

– C'est fini, faites de moi ce que vous voulez. (Puis elle s'adressa à Claire :) Jamais je ne me pardonnerai ce que je vous ai fait. Venez avec moi on va vous soigner : j'ai fait un stage en hôpital en vue de notre...

Tous hésitaient encore quand Rouet ouvrit la porte du poste et cria lui aussi :

– C'est fini. Venez Claire, Hochner va vous donner les premiers soins.

– Fox Bravo Hôtel Lima Delta de Lisbon oceanic, vous n'avez pas donné votre dernière position.

– Lima Delta, nous avons des ennuis de transmission. Position 50 Ouest 25 Nord. Heure estimée d'arrivée en Guadeloupe inchangée, transmit Louis. (Il coupa le micro et s'adressa à Paul :) je leur dis pour les pirates ?

– Il sera toujours temps de leur faire savoir lorsqu'on sera en vue. Maintenant, si vous permettez, je vais aller faire un tour à l'arrière.

– Tu peux même y rester jusqu'à l'arrivée, dit Morelli, Louis et moi sommes assez grands.

– Le danger passé on se débarrasse du chef. Ça me rappelle nos députés franchouillards virant Clemenceau au lendemain de l'armistice, ce qu'ont également fait les Anglais avec Churchill.

– Le voilà qui vient d'attraper la grosse tête ! plaisanta Morelli.

– Ne vous en faites pas, mes patrons se chargeront de la réduire.

Paul revint au moment de la descente. Claire se reposait après une piqûre d'anesthésiant. Hochner était optimiste quant à la récupération de l'oreille et ne tarissait pas d'éloges sur la compétence de Judith qui lui avait avoué être allée jusqu'en quatrième année de médecine. Elle comptait terminer ses études, éventuellement en prison, et s'engager dans une organisation de médecins sans frontières. Elle aussi dormait ; on n'avait pas jugé bon de la ligoter. Raphaël était toujours évanoui mais ses jours ne semblaient pas en danger, ce qui n'aurait ému personne. Les passagers avaient ressenti différemment le déroulement de l'affaire. A part Mme Granovic, les femmes n'avaient pas apprécié les risques pris.

– Si on écoutait les femmes on ne ferait jamais rien, avait commenté Thornbee.

– Si on écoutait les femmes, il y aurait peut-être eu moins de guerres dans notre monde soi disant civilisé, avait rétorqué Mme Thornbee.

– Elle n'a pas tort ta femme, avait appuyé Léonidov.

Les deux chinois s'inquiétaient seulement d'une éventuelle correspondance vers Trinidad.

La nuit était tombée depuis longtemps. L'horloge du bord indiquant le temps de Greenwich encore appelé TU⁵⁵ indiquait 0 heure. Il était 20 heures locales à Pointe à Pitre, une heure du matin à Paris. La journée avait été longue depuis le réveil à 5 heures 30 à l'hôtel Hilton d'Orly.

Sur le radar de bord l'île déployait ses ailes de papillon. En poussée réduite de descente, le Boeing glissait dans un air calme dans un ronronnement de bon aloi. Morelli ajusta le taux de descente de la pression en cabine pour qu'elle s'équilibre avec la pression extérieure un peu avant l'atterrissage. L'île longue et étroite de la Désirade se profila. Baptisée par Christophe Colomb lors de sa deuxième traversée, jamais elle n'avait autant mérité son nom que ce soir.

Les lumières "attachez vos ceintures" s'allumèrent en cabine. Jacqueline fit l'annonce classique préalable à tout atterrissage. Rouet passa en cabine pour vérifier que les ceintures étaient attachées et les dossiers des fauteuils relevés.

⁵⁵ Temps Universel, base de la navigation aussi bien maritime qu'aérienne.

Louis contacta le Raizet Airport qui lui donna les conditions météo : température 27°, vent faible, atterrissage en piste 11.

- Vous êtes sur trois réacteurs, avez-vous besoin d’une assistance spéciale ?
- Négatif assistance.

Sur la gauche de l’appareil s’étalaient les lumières de la ville et du port.

- Lima Delta, vent arrière.
- Rappelez en finale, Lima Delta.

Trains, volets sortis, vitesse 150 nœuds, le Château de Kergrist amorça son dernier virage. A 5 kilomètres, la piste apparut, matérialisée par deux rangées parallèles de lumières.

- Lima Delta en finale.
- Autorisé à atterrir Lima Delta.
- Pleins volets, phares allumés, commanda Paul.

La rivière salée qui sépare l’île en deux et qui borde l’aéroport miroitait sous la lune. Seuil de piste franchi à la hauteur de 15 mètres, Paul réduisit doucement les réacteurs 2 et 3, le 1 ayant été réduit au début de la finale afin d’équilibrer l’avion, puis il tira doucement sur le manche. En un ‘frrout’ d’une grande douceur, le Boeing 707 prit contact avec le sol.

Aérofreins déployés, réacteurs en jet inverse, freins sur roues appliqués, le Château de Kergrist était maîtrisé avant la bretelle de sortie.

– Un des plus beaux ‘kiss⁵⁶’ que tu nous aies jamais fait, applaudit Louis en rompant le silence qui est de mise pendant cette ultime phase. Pas d’accord Gaston ?

– Si tu t’exprimais en français ! C’est un des plus beaux ‘baiser sur la planète’ que j’ai jamais vus dans ma carrière.

– Je serais assez d’accord, répliqua Paul en virant pour s’engager sur la bretelle de sortie.

– Et voilà la grosse tête qui ressort. Tu en seras quitte pour payer le pot à tout l’équipage à l’arrivée à l’hôtel.

– A condition que je ne me retrouve pas en taule avec nos amis Judith et Raphaël.

– C’est une obsession.

– Non, une intuition.

Pendant le virage pour se placer à l’endroit désigné les phares balayèrent la façade de l’aérogare. Les terrasses étaient noires de monde. Une haie de gendarmes contenait une foule d’officiels et de journalistes sur le tarmac.

Le placeur agitait ses bâtons lumineux, puis les mit en croix pour indiquer que l’avion se trouvait au bon endroit.

– On coupe tout, dit Paul.

Dans un murmure apaisant, les vaillants réacteurs se turent l’un après l’autre. Paul et Louis ouvrirent leurs fenêtres latérales. Un air chaud et humide entra en cabine.

– Fin du premier épisode, dit Paul.

Rouet vint annoncer que les passagers voulaient saluer l’équipage avant de quitter l’avion.

L’un après l’autre ils firent un bref passage, chacun y allant d’un petit mot. Pour Mme Granovic ce fut : “merveilleux kiss landing, captain !”

– J’essaierai de faire mieux la prochaine fois, lui répondit-il.

– Impossible, s’écrièrent en chœur Louis et Gaston.

Thornbee et Leonidov promirent une pub monstre dans la presse américaine.

Ahmed Lagdham passa en dernier.

– Si notre opération a été couronnée de succès, je ne pense pas qu’elle soit à recommander à l’OACI. Néanmoins je ne regrette rien. Si tu as des ennuis Paul, tu peux compter sur moi. En attendant, quand ton amie sera rétablie je vous invite tous les deux à passer une semaine à Marrakech où je possède une jolie maison. Messieurs, je vous salue et vous félicite pour votre professionnalisme.

Puis ce fut le tour du chef d’escale que Paul avait bien connu lors d’un séjour à Dakar.

⁵⁶ Pour Kiss landing.

– Ça fait du bruit votre affaire, dit-il en pénétrant dans le cockpit. Les gendarmes sont derrière moi. Ils vont prendre livraison de vos détourneurs et souhaiteraient t’entendre Paul. J’aurais voulu qu’ils te laissent au moins une nuit de repos, mais ils n’ont rien voulu savoir. On va prendre l’avion de Paris pour acheminer vos passagers sur Caracas et il reviendra pour faire le vol de Paris. Nous n’avons pas de réacteur de rechange. Cela va vous faire quelques jours de vacance dans notre île. Je fais une sortie de pêche dimanche.

Epilogue

Paul Quéinnec fut entendu longuement par la gendarmerie de l’air. Comme il s’y attendait, le dénouement heureux de l’affaire fut oublié ; on ne retint que le risque encouru et surtout la mort de Pedro et Raymond, acceptant pour argent comptant la certitude de la responsabilité du commandant que Raphaël exprima pendant son interrogatoire. Ce qui avait été entrevu dans le cockpit quelque temps avant l’atterrissage se vérifiait :

– Cela n’a pas l’air de vous gêner de privilégier les coupables aux dépens des victimes, tenta d’ironiser Paul en face de l’adjudant de gendarmerie qui l’interrogeait.

– Ils n’étaient coupables qu’en intention alors que deux d’entre eux sont morts de votre fait, tout au moins un sans qu’il ne puisse y avoir de doute. Vouloir détourner un avion de sa destination n’est pas un délit en soi.

Juridiquement c’était imparable.

Paul Quéinnec ne fut donc pas autorisé à rejoindre l’hôtel où se reposait son équipage. Lequel équipage ne fut pas davantage autorisé à venir lui rendre visite avant d’être rapatrié sur Paris. Seul le chef d’escale pouvait venir le voir. Il lui transmit une lettre de Claire que l’adjudant voulut lire avant. Une lettre où l’amour, la détresse, la compassion se mêlaient aux nouvelles qu’elle donnait de sa blessure dont elle minimisa la gravité. Elle lui rappelait également la séance de macumba à Rio. “Il y a eu beaucoup de sang entre nous comme elle l’avait prévu... puisse-t-elle avoir également dit vrai pour l’avenir. Je t’aime.”

– C’est quoi une macumba ? demanda l’adjudant le soir même.

– Ce qu’on appelle ici le vaudou.

– J’y crois pas à tous ces machins. Ma femme y est pourtant allée la semaine dernière...

Paul sentit qu’il n’avait pas tout dit :

– Et alors ?

– Il paraît que notre séjour va être écourté : on vient juste d’arriver.

George et Serge n’avaient pas menti. Leurs articles firent sensation. Hollywood promit de faire un film de leur odyssée. Selon Rouet qui fut le premier à en prendre connaissance lors d’un passage à New York, ils s’étaient passablement mis en avant. Une phrase avait cependant retenu son attention : “Comment un Etat, dit civilisé, peut-il garder en prison un commandant héroïque qui a sauvé ses passagers et un avion à sa compagnie ?” Paul n’était qu’en garde à vue, dans des locaux confortables. N’empêche que ledit Etat s’alarma et manda le retour en métropole dans les plus brefs délais de l’‘héroïque’ commandant. Ce qui fut fait. Devinez qui fit les frais de l’affaire ? Le vaudou de l’épouse n’avait pas menti.

Le retour de Paul à Paris se fit sans fanfares : ce qui ne fut pas pour lui déplaire. La presse nationale s’était faite l’écho de l’américaine mais quelques jours avaient passé et une autre actualité

avait pris le dessus. L'accueil de ses collègues fut mitigé comme l'avaient été les réactions inverses de Jean Claude Rouet et de sa femme Jacqueline. La direction de la compagnie lui octroya un long congé étant donné le traumatisme qu'il avait dû subir mais n'en donna pas la durée. Il fut entendu par la direction de l'aviation civile, de nouveau par la police de l'air.

Son premier geste à son retour à Orly fut d'appeler la mère de Claire laquelle, avant de lui donner les nouvelles qu'il attendait s'étendit longuement sur l' 'affaire' comme si elle avait été présente.

– Paris Match est venu faire des photos chez moi.

– Comment va-t-elle ?

– Encore un de ces coups de théâtre, mon cher Paul. Figurez-vous que le père de la fameuse Judith qui a coupé l'oreille de ma fille a tenu à prendre à sa charge tous les frais opératoires et comme il n'avait pas trop confiance en la chirurgie française il l'a expédiée à New York chez un grand spécialiste. Elle a fait le voyage en première classe et elle se repose en ce moment dans une clinique d'un luxe comme on ne peut imaginer que là-bas.

– Vous avez le téléphone ?

– Je vais vous le donner tout de suite.

Il lui fallut répéter la question car sa future belle-maman s'était encore engagée dans une nouvelle diversion.

Claire confirma qu'elle était traitée comme une reine. Le chirurgien new yorkais avait fait merveille : les cicatrices à peine visibles. Il avait une grande habitude de ce genre de traumatisme habituel chez une certaine faune de sa ville appelée justement les 'bouffeurs d'oreille' (ears' eaters).

– Il a tenté de m'en donner une explication psychologique à laquelle je n'ai rien compris. Je pense seulement que c'est la seule chose que Judith avait à sa portée. Son père est venu à l'hôpital à Paris : il était complètement bouleversé de l'affaire et c'est lui qui a tout organisé. Dans quelque temps tu pourras même me refaire des bisous dans l'oreille à l'inverse de ce que disait l'affreux gorille qui nous a détourné... si toutefois tu en as toujours envie !"

George Thornbee et sa femme étaient venus la voir plusieurs fois ; un photographe de Time magazine les accompagnait à leur première visite.

Paul aurait voulu aller la rejoindre mais il lui était interdit de quitter le territoire pendant la durée de l'enquête.

Ahmed Lagdham n'eut pas tout de suite les honneurs de la presse locale : on attendait la réaction du roi. Elle ne vint que quelques jours plus tard sous la forme d'une décoration pour une "action menée avec intelligence et détermination faisant honneur au peuple marocain." Les journaux purent reprendre certains passages des articles de Thornbee et Leonidov citant l'action courageuse du président marocain en y ajoutant qu'il n'avait pu agir qu'avec l'aval du roi. Lagdham se refusa par contre à tout interview ou commentaire et reprit les rênes de sa compagnie dès le lendemain de son retour.

Isabelle se manifesta plusieurs fois au téléphone. Paul fut à peine poli. Quelque temps plus tard son ami Jacques Lantier lui annonça son mariage avec "qui tu sais". Au lieu de le mettre en garde il lui souhaita beaucoup de bonheur mais refusa non seulement d'être témoin au mariage mais également d'y assister. Ce fut le début d'un froid entre eux qui ne pourrait que s'aggraver lorsque Lantier ne serait plus qu'un instrument entre les mains de la reine des intrigantes. Il songea même à changer de gestionnaire.

Il se donna un mois pour patienter : c'est ce qu'il répondit à Morelli, Louis et Rouet ses inconditionnels soutiens. Le mois écoulé, sa première visite fut au président de son syndicat qui lui confia son embarras. Personnellement il aurait fait comme Paul mais la communauté pilote était divisée. Quéinnec ne prit pas cela pour des paroles en l'air car il appréciait les qualités de l'homme.

– J’ai vu à ton sujet le président de la LAF qui serait plutôt favorable à ton retour mais il a en face de lui son directeur général qui, lui, veut carrément te virer. Il y a eu quelque chose entre vous ?

Paul sourit et répondit simplement :

– Une femme : la sienne. Elle l’est toujours et c’est elle qui m’en veut à mort.

– Donc aucune possibilité d’amadouer le personnage. J’ai également contacté l’IFALPA et l’ALPA⁵⁷. Leurs présidents sont dans le même cas que moi. Les articles de tes deux passagers journalistes t’ont plutôt desservis qu’aïdés. Je ne sais pas trop quoi te conseiller mais je ferai tout mon possible.

Claire revint. De son traumatisme il ne restait plus qu’une légère perte d’audition à l’oreille droite.

– J’espère qu’ils ne vont pas en profiter pour ne plus te permettre de voler.

– Tant que tu ne seras pas repris je ne veux plus mettre les pieds dans un avion ; j’ai demandé un congé sans solde.

Les premiers jours passés dans l’appartement de Paul furent idylliques comme on peut aisément se l’imaginer mais Claire se rendit vite compte que son compagnon commençait à tourner en rond. Elle se souvint de l’offre du président marocain.

– Tu as des nouvelles de Lagdham ?

– Il m’a appelé plusieurs fois mais je n’ai pas donné suite.

– Il nous avait proposé d’aller passer quelques jours dans une maison qu’il possède à Marrakech.

– Je n’ai pas le droit de quitter le territoire.

– Je m’en occupe.

– Tu as des relations au ministère de la Justice ?

Elle ne répondit pas. Quelques jours plus tard Paul était autorisé à quitter le territoire à condition de donner sa destination. C’était le Maroc car Claire avait également repris contact avec Lagdham qui n’avait pas oublié sa promesse mais l’avait réitéré chaleureusement.

La ‘petite maison’ était en fait la résidence d’hiver de l’agha dont son père était chaouch. Le seigneur marocain avait dû la mettre en vente suite à des opérations financières malheureuses. C’est seulement l’acte signé qu’il avait appris l’identité du nouveau propriétaire. Il le prit mal et voulut faire annuler la vente. Son fils qui avait connu Lagdham au lycée l’en dissuada en lui faisant remarquer que son propre grand-père n’était pas né avec une cuiller dorée dans la bouche comme disaient les français. “La roue tourne et c’est mieux comme cela.”

La résidence offrait tout le confort moderne : de nombreux domestiques y officiaient. Le couple fut traité comme des pachas. Les journées s’écoulaient enchanteresses comme celles de touristes fortunés. Le propriétaire ne vint les voir qu’en fin de semaine quelques jours après leur arrivée. Il était seul ; sa femme n’avait pas voulu l’accompagner, prétendit-il.

On parla de tout sauf de l’affaire. Ahmed profita cependant d’un moment où il se trouvait seul avec Claire pour lui demander comment se passaient les choses en France. Il lui révéla qu’il avait contacté de son côté le président de la LAF qui lui avait fait la même réponse qu’à Paul.

Le lendemain il proposa à Paul une sortie sur un dromadaire de course. Claire prétextait avoir le mal de mer sur ces engins. Lagdham attendait un coup de fil important.

– J’ai une solution, provisoire, je précise tout de suite. J’embauche Paul comme conseiller ; il l’a déjà été chez nous. Le roi aimerait commander un Boeing 707, le même modèle que notre Lima Delta. Paul supervisera l’affaire et instruira nos pilotes. Cela m’étonnerait qu’il n’y ait pas de réactions dans le milieu aéronautique en France. J’aimerais mieux que vous lui en parliez d’abord.

Paul accepta sans aucune réticence. Claire et lui s’étaient mariés entre temps au consulat de France de Casablanca. A part Isabelle, tout l’équipage du vol 227 était présent. Lagdham vint enfin

⁵⁷ Association Internationale des pilotes de ligne. Association des pilotes de ligne des USA.

avec sa femme : une très jeune et belle femme qui venait à peine d'obtenir son bac au lycée français. Une très forte sympathie naquit entre Claire et elle au premier contact.

Mr et Mrs Quéinnec demeurèrent un mois à Seattle siège des usines Boeing. Ils revinrent à bord du Boeing royal. Paul aux commandes, son copilote n'était autre que le chef pilote de Maroc-cair qui n'y voyait aucune amertume : il avait déjà été l'élève de Paul au début de la compagnie. Le président Lagdham était assis en première cabine en compagnie de son épouse. Une autre de nos connaissances était également à bord : le général Bagdir.

Pour ce vol on avait appliqué la méthode El Al : fouille systématique de tous les passagers, Bagdir y compris bien qu'il s'en offusquât haut et fort, ouverture et fouille des bagages de soute, inspection de l'avion dans tous les recoins. Ce n'était pas un détournement qui était craint mais une bombe dans l'avion comme cela venait de survenir à bord d'un avion de la Pan Am en provenance d'Arabie Saoudite. Avion détruit, centaines de victimes.

A l'arrivée à Casablanca, Paul fut présenté au roi qui le félicita pour avoir amené à bon port un si bel avion. Puis il ajouta une phrase un peu sibylline : "une bonne nouvelle vous attend."

La bonne nouvelle lui fut transmise une heure plus tard par le président : la LAF réintégrait le commandant Paul Quéinnec dans les effectifs du personnel navigant et il ferait partie du premier contingent de pilotes désignés pour une formation sur le nouvel avion géant de Boeing le B 747. Départ pour Seattle dans dix jours. Seattle dont il revenait et où il avait côtoyé pendant son séjour le nouvel avion géant de l'aviation de transport. La firme Boeing dominait le transport aérien ; son futur challenger Airbus n'était encore que dans les limbes.

En annonçant la nouvelle à son épouse, Paul ajouta :

- J'espère que tu feras le premier vol avec moi en tant qu'hôtesse et ensuite...
- Ensuite ?
- On pourrait peut-être songer à faire un futur pilote.
- Pourquoi pas une future hôtesse ?
- Tu en as déjà une.
- Sauf qu'elle voudrait être vétérinaire et qu'elle préfère vivre avec son père.

Raphaël écopa de trois ans de prison. Son père le reprit à la boucherie paternelle. Les gens sont ainsi faits que la clientèle augmenta dans des proportions étonnantes. Le séjour en prison l'avait passablement assagi et il se refusait à tout commentaire.

Judith tint ses promesses. Elle ne fut condamnée qu'à six mois avec sursis et tint sa promesse de terminer ses études de médecine afin de rejoindre une organisation humanitaire. La complicité de son père ne fut pas retenue pour la bonne raison qu'elle ne fut dévoilée par aucun des participants.

Fin⁵⁸

⁵⁸ C'est seulement quelques années plus tard que les aéroports s'équipèrent progressivement de portiques de détection et que, sous la pression des pilotes, on s'assura qu'aucun bagage ne pourrait voyager sans la présence de son propriétaire à bord. Aucune mesure n'est sûre à cent pour cent et la société reste désarmée en face des kamikazes. Il n'en demeure pas moins que le transport aérien est avec le chemin de fer le moyen de transport le plus sûr bien au-delà du transport par la route.